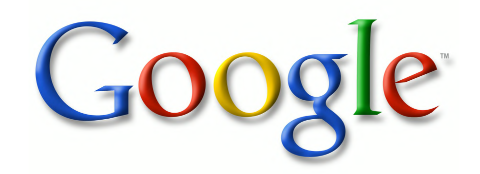
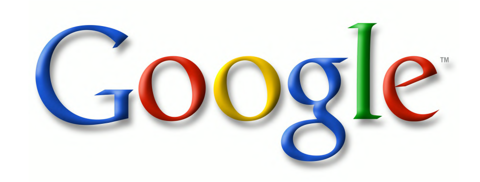







DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN

AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.

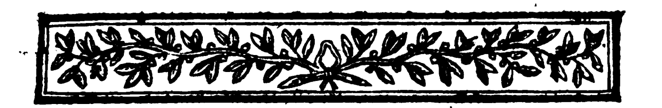


A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

LA FLEUR DES BATAILLES,

OU Histoire des hauts faits de DOOLIN DE MAYENCE; *de* GEOFFROY *son fils, duc de Mayence & de Danemarck; du célèbre* OGIER LE DANOIS, *duc de Mayence & de Danemarck, l'un des douze Pairs & preux de la cour de Charlemagne; & du duc & preux* MERVIN, *fils d'Ogier le Danois.*

JE perdrai sans doute beaucoup à ne pas réimprimer cet Extrait, tel qu'il se trouve dans la Bibliothèque des Romans au mois de Fé-

vrier 1778. Une main habile avoit bien voulu se charger de corriger mon manuscrit ; & dans la vue de rendre cet Extrait plus court & plus analogue à ceux de la Bibliothèque des Romans, on l'avoit tellement changé, qu'à peine pouvois-je reconnoître mon ouvrage. Quoique l'Extrait qui a paru dans Février 1778, ait eu le succès que ces corrections devoient lui mériter, je dois avoir la candeur d'avouer que ce n'est plus mon ouvrage; & qu'ayant redemandé mon manuscrit, c'est sur celui qu'on m'a rendu que ce présent Extrait est imprimé. Les lecteurs pourront, en lisant Ogier le Danois, mois de Février 1778, se dédommager de ce qu'ils perdront dans celui-ci : les notes intéressantes & savantes dont l'autre est enrichi, sur-tout dans le discours préliminaire, lui donnent sur mon Extrait une supériorité que j'avoue moi-même. C'est donc sur le manuscrit de ma main, qu'Ogier le Danois reparoît dans ce recueil.

NOUS trouvons dans les trois romans qui traitent de la famille d'Ogier le Danois, plusieurs actes de félonie & de trahison commis par les Templiers ; il est même parlé de leur destruction. On retrouve en ces romans, dont nous allons donner l'extrait, Huon de Bordeaux

jouant un personnage. On y retrouve de même Oberon, ce roi de Féerie qui commence à paroître dans Isaïe le Triste, & qui joue le rôle principal dans Huon de Bordeaux.

La citation de la destruction des Templiers, pourroit fixer l'époque de la traduction en prose de ces trois romans, au règne de Philippe le Bel, ou de l'un de ses trois fils qui se succédèrent sur le trône : mais l'époque de leur composition en vers paroît devoir être beaucoup plus ancienne, & nous fondons nos conjectures sur les remarques suivantes.

L'esprit dans lequel ces romans sont écrits, nous porte à croire qu'ils ont été composés dans la cour des rois d'Angleterre, descendans de Guillaume le Conquérant. On trouve dans ceux de la Table Ronde, une affectation marquée à parler de tout ce qui peut contribuer à la gloire du trône & de la cour d'Angleterre, dont les princes & les Chevaliers jouent toujours le principal & le plus beau rôle. Dans ceux dont nous allons donner l'extrait, les princes du Nord, les descendans d'Odin & de Frega, de même race que Guillaume le Conquérant, y paroissent supérieurs en vertus, & même en courage, aux Chevaliers des autres nations.

On ne peut même, sans une espèce d'indignation, voir le plus grand des hommes, peint

comme étant très-inférieur à ce qu'en rapporte l'hiſtoire. Charlemagne y paroît ſouvent fort au deſſous d'un héros. On le voit preſque ſans autorité dans ſa cour, & ne pouvant rien exécuter ſans le conſentement de ſes douze pairs. Cependant l'hiſtoire nous apprend que jamais monarque n'eut un pouvoir plus abſolu que Charlemagne. Elle nous apprend de même, que les hauts barons, qualifiés du titre de Comtes Palatins ou du palais, & de celui de Pairs, n'eurent une autorité particulière & prépondérante que lorſqu'ils eurent uſurpé des droits régaliens ſur l'autorité royale, & lorſque le droit de faire la guerre, de battre monnoie, d'avoir une cour compoſée à l'inſtar du roi régnant, fut établi par la force & la rebellion, ſous le règne des foibles & fainéans ſucceſſeurs de Charlemagne.

On peut donc diſtinguer dans ces romans-ci, deux époques, & même deux eſprits différens ; la première eſt leur compoſition en vers, ſous les règnes des ſucceſſeurs de Guillaume le Conquérant, princes toujours intéreſſés à répandre de l'ombre ſur la ſplendeur de la cour & de la monarchie Françoiſe ; la ſeconde eſt celle où ces romans, remis en proſe, ont été accommodés au tems où les traducteurs écrivoient. Dans la première de ces époques, les auteurs ne devoient point donner aux princes & aux barons de la

cour de Charlemagne, le titre de Pairs, qui ne ſignifioit encore alors que la parité des perſonnes & des états. Le titre de Pair ne devint une dignité éminente, que ſous les ſucceſſeurs de Charlemagne. Ce fut alors que quelques ſeigneurs puiſſans en terres & en armes, ayant uſurpé les droits régaliens, ſe traitèrent de Pairs entr'eux, au nombre de douze. A l'imitation du gouvernement du Nord, ces douze ſeigneurs pairs rendoient la juſtice, & décidoient des grandes affaires de la nation. M. Mallet prétend même qu'il exiſte encore en Danemarck pluſieurs eſpèces de champ-de-mars où l'on voit douze rochers qui ſervoient de ſièges à ces douze pairs, & qui entourent un rocher plus élevé, que le ſouverain occupoit. C'eſt à l'inſtar de ces pairs du Nord, que la pairie dignitaire s'établit dans l'Angleterre que les Normands avoient conquiſe, & dans la Neuſtrie à laquelle ils donnèrent leur nom après l'avoir ſoumiſe. Il n'eſt pas étonnant de trouver de pareilles erreurs dans nos anciens romanciers, dont l'ignorance en tout point paroît extrême: leur ſuperſtition l'égale. L'amour du merveilleux (je le répète) paroît être un foible inné dans les hommes, & ſouvent il conſerve encore bien du pouvoir dans les ſiècles les plus éclairés. Quant à tout ce qui tient à la pairie & à l'état

des perſonnes en France ſous les première & ſeconde Races, nous ne pouvons faire rien de mieux pour les lecteurs, que de les renvoyer à la diſſertation lumineuſe de M. l'Abbé de Gourcy, couronné par l'Académie des Inſcriptions.

LA FLEUR DES BATAILLES

de DOOLIN, *comte de Mayence.*

GUY, ſire & comte de Mayence, après s'être rendu célèbre comme Chevalier, ſe faiſoit adorer comme ſouverain dans ſes états de Mayence: marié depuis ſept ans, la belle & jeune comteſſe de Mayence lui avoit donné trois princes; rien ne manquoit à ſon bonheur; mais rarement il en eſt un qui ſoit durable. Guy paſſionné pour la chaſſe, s'arrachoit le matin des bras de la belle comteſſe, pourſuivoit un cerf, & devançoit ſouvent ſes piqueurs. Un jour, ſe trouvant ſeul à la queue des chiens, dans l'endroit le plus ſauvage de la forêt, le cerf qu'il pourſuivoit ſe jeta dans la cabane d'un hermite: au moment où le cerf cherchoit un aſyle, le comte Guy lance ſon dard; il entend le cri d'un homme. Saiſi de crainte, il entre: il voit qu'il a frappé le ſaint hermite, habitant cette cabane.

Guy cherche en vain à rappeler l'hermite à la vie; une troupe d'anges enlevoit déja l'ame au ciel, après avoir rempli la cabane de lumière & de parfums. Le comte, désespéré de ce crime involontaire, crut ne pouvoir l'expier qu'en consacrant le reste de ses jours à la pénitence. Il se dépouille de ses armes, en gémissant; il rend les honneurs funèbres à l'hermite; il se revêt de ses habits, chasse le peu de chiens qui l'avoient suivi; & s'enfermant dans cette solitude, ignoré de sa cour, élevant ses cris & ses bras vers le ciel, il demandoit la rémission du sang innocent qu'il avoit versé.

La jeune comtesse & les seigneurs de sa cour faisoient depuis trois jours des recherches inutiles pour retrouver le comte Guy, lorsqu'un baron de cette cour, nommé Herchambault, homme féroce & traître, osa troubler le cours de ses larmes & de sa douleur, en lui disant : *Bien sçay que mallement à mort avez pourchassé & mis le comte; mais se à baron & seigneur volez me prendre, consentant suis-je de celer votre forfaicture.* On imagine sans peine avec quelle horreur & quel mépris la comtesse reçut Herchambault : mais le traître l'avoit bien prévu; son ame atroce, qui ne desiroit vivement que de s'emparer des états de Mayence, avoit su préparer la plus noire des trahisons. Ayant trouvé

la veille un bon pélerin dans la forêt, il l'avoit maſſacré, l'avoit défiguré, & l'avoit enterré au pied d'un arbre : c'eſt-là que le traître Herchambault dit aux autres barons qu'il avoit trouvé le corps du comte ; & le leur ayant fait voir, il accuſa la comteſſe de haute trahiſon, demanda qu'elle fût brûlée, & défia au combat à toute outrance quiconque oſeroit la défendre.

Une partie des Chevaliers craignant le redoutable Herchambault, & les autres étant ſéduits par les fauſſes apparences, la comteſſe fut condamnée ; & bientôt elle eût ſubi cette ſentence, ſi le comte Baudouin n'en eût ſuſpendu l'exécution, en leur repréſentant que le crime n'étoit point aſſez avéré, & qu'il étoit plus ſage que la comteſſe fût miſe en priſon ſous ſa garde, juſqu'à ce qu'on eût de nouvelles preuves contre elle. Herchambault, voyant qu'il s'oppoſeroit vainement à cet avis dicté par l'équité, demanda que la régence des états de Mayence & la garde des trois jeunes princes lui fût remiſe ; les barons le lui accordèrent. Baudouin s'empara de la comteſſe, qu'il conduiſit & traita honorablement dans un de ſes châteaux; & le méchant Herchambault ſe ſaiſit de la régence & des trois jeunes princes, dont l'aîné nommé Doolin n'avoit encore que ſept ans au plus.

Six mois étoient à peine écoulés, lorſque les

jeunes princes s'étant allé promener sans autre garde que les femmes de leur suite, une troupe armée les entoura, massacra leurs gouvernantes & les enleva. Le chef de ces brigands étoit un scélérat gagné par Herchambault : il conduit les trois princes sur les bords du Rhin ; il renvoie sa suite, & s'embarque avec eux dans une chaloupe : bientôt entraînés par la rapidité du fleuve, le brigand ne voyant plus que des bords solitaires, il tue le plus jeune des enfans, & le jette dans le fleuve. Cependant, ému par les cris de l'enfant, & par le sang de ses maîtres qu'il avoit fait couler avec une sorte d'horreur, il saisit le second, il lui attache une pierre au cou pour le jetter dans le Rhin : cet enfant, plus fort que le premier, fait quelque résistance en embrassant ses jambes. Doolin, l'aîné des trois, qui connoît que le même sort lui est préparé, apperçoit un couteau qui pend à la ceinture du brigand ; il s'élance sur lui, saisit ce couteau, & d'un même tems il lui perce le cœur : le brigand tombe mort dans le Rhin. Doolin coupe la corde qui serroit le cou de son jeune frère. Le fleuve continue à les entraîner ; & formant plusieurs détours dans ce pays solitaire & sauvage, un courant porte la chaloupe contre la pointe d'une forêt où des racines l'arrêtent, & mettent les enfans à portée de ga-

gner la terre. Mais le plus jeune, bleſſé par la corde, atténué par la faim, jette bientôt des cris douloureux, tend les bras à ſon frère, & l'inſtant d'après il expire. Doolin baigne de larmes le viſage déja glacé de ſon frère : il pouſſe les cris les plus aigus ; ces cris ſont à la fin entendus. Un hermite accourt ; c'étoit le comte de Mayence lui-même : le malheureux Guy reconnoît ſes enfans ; il pleure ſur celui qu'il couvre de terre ; il ſerre l'aîné dans ſes bras, & l'amène à ſon hermitage. C'eſt-là que Doolin apprend à ſon père l'horrible trahiſon d'Herchambault, l'accuſation portée contre la mère, l'enlèvement & la fin de ſes deux autres enfans. Dans un premier moment de fureur, le comte ſe ſaiſit de ſes armes ; il veut voler à Mayence pour punir le traître Herchambault : mais à peine eſt-il ſorti de l'enceinte de ſon hermitage, que le Ciel, irrité de ce qu'il manque à ſon vœu, le frappe d'aveuglement. Il s'humilie ſous le coup qu'il reçoit ; il ſe fait reconduire dans ſa cabane par ſon fils : l'un & l'autre ſe mettent en prières : bientôt une roſée céleſte deſcend & baigne les paupières de Guy, qui recouvre la vue ; mais, reconnoiſſant que le Ciel, toujours juſte, deſtine un autre vengeur à tant de crimes, il renonce à l'idée de les punir lui-même, & tous ſes ſoins ſe portent à élever Doolin, &

à le rendre digne de défendre sa mère & de recouvrer ses états.

Tout annonçoit dans le jeune Doolin un héros naissant : plus grand que les enfans de son âge, une force surnaturelle, un courage intrépide le portèrent bientôt à ne pas craindre les bêtes les plus féroces de la forêt ; & souvent il apportoit leurs dépouilles à son père, qui n'aspiroit qu'à voir son fils en état de punir son ennemi.

Huit ans s'étoient à peine écoulés, lorsque la duchesse de Finlande, sœur de Guy, vint à Mayence pour savoir quel étoit l'état de la famille d'un frère qu'elle adoroit. Cette princesse, prévenue par le perfide Herchambault, fut surprise d'apprendre que la comtesse de Mayence étoit encore en vie : elle fait assembler le conseil des barons ; elle joint sa plainte à celle qu'Herchambault avoit portée : la comtesse est condamnée ; on assemble les communes, & l'on entoure le château de Baudouin qui la tenoit sous sa garde.

La comtesse n'avoit d'autre ressource que de présenter un champion qui voulût soutenir seul son innocence contre Herchambault & son frère Drouart. Inspirée par le ciel, elle n'hésita pas à promettre de présenter un Chevalier ; mais le conseil, animé par la duchesse de Finlande, ne

lui donna que quinze jours pour le trouver, & secrétement on lui ôta les moyens d'y réussir. Herchambault & Drouart son frère étoient trop redoutés pour qu'aucun Chevalier Mayençois osât entreprendre de les combattre; & le comte Baudouin, accablé par les ans & de longs travaux guerriers, étoit dans l'impuissance de porter les armes. La malheureuse comtesse de Mayence n'attendoit plus que la mort; le jour fatal approchoit; on préparoit déja le bûcher. Elle croyoit élever vainement ses cris au ciel, mais ceux de l'innocence en sont toujours écoutés.

Dans ce même tems, le jeune Doolin fut éclairé sur le sort de sa mère & sur son devoir par un songe si frappant, qu'il s'éveilla brusquement, & courut se jetter aux pieds de son père en le conjurant de lui permettre de voler à Mayence, & de défendre l'honneur & la vie de celle dont il tenoit le jour. Le comte Guy ne put apprendre sans douleur & sans effroi le généreux dessein de son fils; il lui en représentoit encore tous les périls, lorsqu'il fut interrompu par le hennissement d'un cheval qui frappoit la terre de son pied à la porte de sa cabane: il court à cette porte avec Doolin; ce cheval, d'une force & d'une beauté sans égale, n'avoit rien de farouche, & sembloit caresser le jeune comte.

Cet événement, joint au ſonge de ſon fils, acheva de le perſuader qu'un pouvoir ſurnaturel le protégeoit : il n'héſite plus à l'armer Chevalier ; il le couvre lui-même de ſes armes, il lui donne les inſtructions les plus ſages ſur la conduite qu'il doit tenir. Le cheval docile eſt bientôt chargé par ſes mains du harnois qu'il avoit conſervé. Il embraſſe ſon fils les larmes aux yeux. Doolin eſſaie, pour la première fois, à monter ſur ce cheval qui plie les genoux pour lui donner plus d'aiſance ; &, après avoir reçu la bénédiction de ſon père, il part comme un trait, & ſuit la route que le comte Guy lui preſcrit de tenir.

L'Auteur fait éprouver au jeune Doolin, avant de le faire arriver à Mayence, pluſieurs aventures périlleuſes dont il ſe tire avec gloire. Le grand intérêt qui appelle Doolin au ſecours de ſa mère, nous les feroit ſupprimer toutes, ſi l'une d'entr'elles ne peignoit aſſez vivement la candeur des mœurs de ce tems, pour ne devoir pas être omiſe.

Doolin n'étoit plus qu'à demi-journée de Mayence, lorſqu'il rencontre une eſpèce de géant ſuivi d'un grand nombre de Chevaliers qui s'exerçoient à la joûte : il eſt provoqué par l'un d'eux ; Doolin lui fait perdre les arçons. Pluſieurs autres Chevaliers lui ſuccèdent ; ils éprou-

vent tous le même sort. Le géant, indigné du déshonneur de ses Chevaliers, prend une forte lance, défie Doolin, & court rapidement sur lui : le cheval de Doolin semble redoubler de force, ainsi que son maître; & l'atteinte des deux Chevaliers est si violente, que Doolin en perd un étrier; mais le géant & son cheval paroissent être foudroyés; ils tombent & roulent sur le sable; une roche qui s'y trouve brise la tête du géant qui reste mort sur la place; & tandis que ses Chevaliers courent à son secours, Doolin s'éloigne, poursuit sa route, & arrive dans un château bien fortifié, où le seigneur châtelain le reçoit avec politesse.

Ils étoient prêts de se mettre à table, lorsque six Chevaliers de la suite du géant, arrivèrent au même château. Ils reconnurent Doolin à ses armes. Apprendre au châtelain que ce Chevalier venoit de tuer son seigneur suzerain, & attaquer Doolin, fut l'ouvrage du même moment; mais presque en aussi peu de tems le jeune comte en pourfend deux, & jette les quatre autres par la fenêtre dans les fossés du château. Le châtelain effrayé, se sauve dans une tour d'où il appelle ses gens à sa défense : ils attaquent vainement le jeune chevalier, qui, sans daigner se servir de son épée, les terrasse; & bientôt il en débarrasse le château, en les jettant par-dessus les créneaux.

Il court enſuite au châtelain qui lui crie merci : Doolin ſe contente de lui prendre ſa ceinture & ſes clefs, & de l'enfermer. Il retourne ſe mettre tranquillement à table ; il fait bonne chère, & ferme après toutes les portes du château, lève les ponts-levis, ſe déſarme, & s'endort dans un bel appartement, qui d'abord avoit été préparé pour lui.

L'aube du jour commençoit à peine à paroître, lorſque Doolin fut réveillé par les ſons d'une voix auſſi douce que légère : il n'en avoit jamais entendu de pareille. Il eſt vivement ému ; il ſe lève ; il vole vers la chambre d'où cette voix paroît ſortir : il regarde par le trou de la ſerrure ; il y reſte immobile & éperdu.

L'Auteur a ſoin de rappeller ici que Doolin n'avoit encore que quinze ans, dont il venoit de paſſer les huit dernières années dans un pays ſauvage, où il n'avoit pu voir que ſon père & les bêtes de la forêt : il ne lui reſtoit qu'une idée confuſe des femmes aimables qui ornoient la cour de ſa mère. L'Auteur a ſoin auſſi de nous apprendre que celle dont Doolin entendoit la voix étoit la charmante Nicolette, fille du châtelain : elle étoit ſortie depuis huit jours d'une abbaye de nonains, & n'avoit jamais vu d'hommes que ſon père, & le ſénéchal auquel elle étoit deſtinée. Tous les deux étoient *vieil-*

lards chenus & portant longue barbe florie-blanche. Nicolette n'avoit que quatorze ans ; elle avoit toute l'innocence de cet âge : mais souvent elle avoit entendu des vieilles nonnes dire bien du mal de l'amour, & les jeunes en parler en soupirant, & le peindre comme un enfant charmant qu'elles regrettoient, & qui, souvent, faisoit des miracles en faveur de la jeunesse & de la beauté. Pleine de cette idée, Nicolette chantoit alors :

Hélas ! chétive Nicolette,
Jà n'auras de bien par amours :
A la vieillesse, à la retraite,
On veut sacrifier tes jours.

Si dolente & déconfortée,
Mon père voit couler mes pleurs ;
Par lui sans cesse rebutée,
Pas n'est touché de mes malheurs.

Voit-on l'orfraie à la fauvette
S'unir au fond des antres sourds ?
Voit-on la jeune brebiette
Passer dans les bras d'un vieux ours ?

Hélas ! quoique je n'aie encore
Rien vu qui puisse me charmer,
Je desire un bien que j'ignore ;
Mon cœur sent le besoin d'aimer.

On

On te dit faiſeur de miracles,
Et père des plus doux plaiſirs :
Amour ! viens rompre les obſtacles ;
Apprends-moi quels ſont mes deſirs !

Nicolette fut interrompue à ces mots par le bruit de la porte qui s'ouvrit, & par le cri de ſurpriſe & d'admiration que pouſſa Doolin en la voyant. Nicolette, quoique bien ſurpriſe, lui ſourit doucement, & lui tendit ſes bras en s'écriant : Ah ! ſeriez-vous l'Amour ? Vous êtes bien aſſez beau pour que je le croie ; mais vous êtes bien plus grand que lui, car on dit que c'eſt un enfant. — Non, charmante Nicolette, lui répondit Doolin, je ne ſuis point l'Amour ; mais c'eſt lui qui me conduit à vos genoux pour vous délivrer.... En même tems il s'y jetta. La jeune Nicolette, ne lui trouvant preſque rien de ſemblable aux deux ſeuls hommes qu'elle avoit vus, s'imagina que ce devoit être une jeune fille à-peu-près de ſon âge : Que vous êtes bonne, ma belle amie, d'être venue à mon ſecours ! lui dit-elle en l'embraſſant.... Doolin la ſerroit tendrement dans ſes bras ; mais il n'oſoit encore lui rendre les baiſers qu'elle lui prodiguoit. Que vos cheveux ſont beaux, lui diſoit-elle ; que vos joues ſont douces, fraîches & vermeilles ! Que ce déguiſement vous ſied

bien ! Ah ! quand vous feriez l'Amour même, vous ne pourriez me plaire & me paroître plus charmant. Mais comment avez-vous pu tromper la vigilance de mon père ? Que vois-je ? voici sa ceinture & ses clefs ! expliquez-moi donc ce mystère. Doolin fut d'abord bien embarrassé ; plus d'une espèce de trouble qu'il n'avoit point encore éprouvé, l'agitoit dans ce moment ; mais de tous tems l'amour donne de l'esprit, & cette sorte d'esprit donne presque toujours l'art de feindre. En regardant Nicolette au-travers de la serrure, il s'étoit bientôt rappellé l'idée d'un sexe enchanteur dont le pouvoir sur nous commence avec l'usage de nos sens & de notre intelligence ; l'un & l'autre, en lui, parloient alors trop impérieusement pour qu'il pût prendre d'abord d'autre parti que d'entretenir Nicolette dans son erreur : il craignoit trop de perdre ses caresses, qui, de moment en moment, devenoient encore plus tendres. Ce ne fut donc que lorsque Nicolette, s'appercevant que ses bras, & jusqu'à son cou, étoient souillés du sang qu'il avoit répandu la veille, lui proposa d'entrer avec elle dans un bain qu'elle venoit de préparer ; ce ne fut que dans ce moment si dangereux, que Doolin se ressouvint qu'il étoit Chevalier. Ah ! charmante Nicolette, s'écria-t-il en se jettant une seconde fois à ses genoux, je vous

aime trop pour vous tromper : ce n'eſt point une de vos compagnes, qui veut donner ſa vie pour vous délivrer ; c'eſt un prince qui ceſſe d'être malheureux en vous voyant ; c'eſt Doolin, fils du ſouverain de ce pays, qui ne deſire plus que de venger ſa mère & de vous voir comteſſe de Mayence. — *A a ! ſe dit Nicolette à part ſoy, bien Nicette* (1) *étois-je de à femme prendre cil dont les chauds baiſers brûlent mes lèvres & mon cœur.*

Nicolette fait un ſoupir, délace ſes beaux bras du cou de Doolin, qu'elle vouloit d'abord entraîner vers une grande cuve ; elle le regarde avec plus d'attention ; elle rougit, & n'en devient que plus belle : timide alors, mais toujours auſſi tendre, elle lui prend la main, la lui ſerre doucement (ſans toutefois s'en douter) ; & le faiſant aſſeoir auprès d'elle : Dites-moi donc, Monſeigneur, s'écria-t-elle, par quelle aventure vous vous trouvez dans ce château ?

Nous avons prévenu nos lecteurs, que la vraiſemblance eſt rarement obſervée dans les anciens Romans. Doolin conta rapidement ſes aventures à Nicolette : elle s'attendriſſoit à chaque nouveau malheur qu'il lui racontoit ; elle

(1) Le mot *Nicette* ne peut être rendu que par celui de *niaiſe*, qui ne le vaut pas.

s'approchoit tendrement de lui; leurs genoux se touchoient, leurs mains étoient entrelacées. Doolin interrompoit souvent son récit pour serrer dans ses bras la jeune Nicolette : Oui, s'écrioit-il, vous serez comtesse de Mayence. Ah! répondoit-elle, que ne le suis-je déja..... Eh bien! disoit Doolin, vous l'êtes donc, puisque nous le desirons tous deux. Recevez & ma main & ma foi, Nicolette : je prends le ciel à témoin de mes sermens.

Les Chevaliers de ce tems n'étoient pas trop éclairés, mais ils étoient pleins d'honneur & fidèles à leurs sermens. Doolin lui jura de l'aimer toujours : Nicolette le crut, lui donna sa foi; & cette mutuelle assurance fut scellée par le baiser le plus doux. Leur innocence extrême, les quinze ans de Doolin, les quatorze de Nicolette furent alors les seuls embarras qui retardèrent quelques momens leur parfait bonheur; mais l'Auteur assure que quelques instans après, Nicolette acquit des droits bien légitimes à la couronne de Mayence. Les jeux & les caresses de ces charmans enfans furent trop tôt interrompus par un bruit d'armes & par des cris qu'ils entendirent à la porte & même aux fenêtres du château; c'étoit une troupe de nouveaux ennemis qui venoient l'assiéger. Quelques-uns de ceux que Doolin avoit jettés la veille

Oui, vous serez Comtesse de Mayence?

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sculp.

dans le fossé, l'avoient traversé à la nage; ils avoient porté l'alarme dans quelques châteaux voisins, dont les maîtres s'étoient armés avec leurs vassaux pour venger la mort de leurs parens. Doolin s'arrache des bras de Nicolette, & court à ses armes: bientôt il renverse les échelles & précipite des fenêtres ceux qui les avoient escaladées; il barricade les portes du château; &, bien sûr qu'il ne peut être surpris, il vole auprès de sa nouvelle épouse qui délace elle-même son casque & sa cuirasse. Il sembloit, dit l'Auteur, qu'ils eussent peur d'oublier les nouvelles leçons qu'ils tenoient de l'amour; ils ne pouvoient cesser de se rassurer sur cette crainte: c'est ainsi qu'ils passèrent le reste du jour & la nuit suivante. L'aurore rougissoit déja l'horizon, lorsque Doolin se rappella qu'il n'avoit plus qu'un jour pour aller au secours de sa mère.

Ce ne fut qu'après avoir admiré les charmes de Nicolette endormie dans ses bras, ce ne fut qu'en leur rendant un nouvel hommage, qu'il la réveilla, pour lui dire en soupirant, qu'il seroit le plus lâche & le plus cruel des enfans, & qu'il seroit indigne de sa tendresse, s'il ne partoit pour défendre la vie & l'honneur outragé de la comtesse sa mère. Nicolette l'avoue en soupirant; ses beaux yeux baignent Doolin de leurs larmes, mais elle-même l'aide à s'armer.

Doolin ſelle ſon cheval; il ouvre la porte de la tour où le père de Nicolette étoit enfermé, en lui défendant, ſous peine de la vie, d'en ſortir avant qu'il ſoit parti de ſon château. Doolin obſerve des crénaux ce qui ſe paſſe autour des foſſés; &, n'appercevant point d'ennemis, il baiſſe le pont-levis. Nicolette monte en croupe derrière lui, le ſerre étroitement, & Doolin ſuit le chemin qui conduit à Mayence. Hélas! qui pourra lire ſans verſer des larmes le malheur affreux qui devoit rompre une union ſi douce?... Doolin n'avoit point apperçu le ravin profond qui bordoit le chemin de Mayence; ſes ennemis s'y étoient embuſqués. Ils ſe lèvent en jettant de grands cris: ils font voler une grêle de flèches & de dards. Doolin couvre en vain ſa chère Nicolette de ſon bouclier: une flèche cruelle vient frapper ſon beau ſein, & perce ce cœur ſi tendre, qui commençoit ſeulement depuis deux jours à ſentir le bonheur d'aimer. Nicolette jette un cri douloureux, ſes bras ſe deſſerrent: Doolin veut en vain la retenir; elle tombe; & les lâches qui lui donnent la mort, profitent du trouble & du déſeſpoir de ſon amant pour l'attaquer de toutes parts.

Doolin, furieux & déſeſperé, tire ſon épée, & fait un maſſacre affreux d'une partie de ces traîtres: bientôt il achève de mettre le reſte en

fuite. Il veut aussitôt porter du secours à Nicolette; il la voit dans les bras de son malheureux père : mais sa pâleur mortelle, ses yeux fermés, la flèche plongée dans son sein, tout ne lui fait que trop connoître que déja son épouse n'est plus. Ah ! s'écria-t-il à son père, je suis plus malheureux que vous; reconnoissez en moi Doolin, comte de Mayence, le malheureux époux de votre fille; & croyez que je ne lui survivrois pas, si je ne devois mes jours à défendre l'honneur de ma mère.

A ces mots, Doolin baigné de larmes, & poussant des cris douloureux, presse son cheval des éperons, & vole vers Mayence : bientôt il en apperçoit les tours; l'instant d'après il arrive dans une prairie que quelques corps séparés de troupes environnent, & dans le milieu de laquelle un grand bûcher est élevé : il s'approche d'un vieux Chevalier dont la longue barbe blanche tomboit sur sa poitrine, & qui commandoit la troupe la plus proche de lui; il lui demande quel est ce lugubre appareil; il apprend qu'il parle au comte Baudouin, & que ce vieillard, hors d'état de défendre l'honneur de la comtesse, s'est mis à la tête de ses vassaux pour pourvoir du moins protéger & assurer le camp au Chevalier qui se présentera pour la défendre. Ah ! Seigneur, s'écria Doolin, c'est moi qui me pré-

sente, & qui veux combattre pour elle, trop heureux de lui sacrifier une vie que je lui dois, & que mes malheurs me rendent odieuse. Le comte Baudouin embrasse le défenseur de la comtesse; il le fait entourer par ses Chevaliers, & marche avec lui au devant de la troupe qui sortoit déja de Mayence, conduisant la comtesse au bûcher, & que les traîtres Herchambault, & Drouart son frère, commandoient: la duchesse de Finlande, convaincue par les apparences du crime de sa belle-sœur, suivoit cette troupe, entourée des principaux barons Mayençois.

Ce fut à cette princesse & à sa suite, que le comte Baudouin présenta le Chevalier de la Comtesse, & demanda pour lui le combat à toute outrance contre les deux traîtres qui l'avoient accusée. La loi de cette espèce de combat, qu'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, ne permettoit pas de le différer. L'archevêque apporte le livre sacré, fait prêter serment aux deux frères, qui maintiennent leur accusation. Doolin, à son tour, ôte son gantelet & son casque pour prêter le même serment; & la duchesse & tous les spectateurs sont surpris de sa jeunesse & de sa beauté. La duchesse de Finlande est émue; elle le questionne en vain sur son état & sa naissance. Madame, lui dit-il, qu'il vous suffise de savoir que je suis Chevalier: permettez-moi seulement

d'aller aux pieds de la comtesse lui demander si elle m'avoue; si je meurs dans ce combat, mon nom doit rester dans un éternel oubli; si la justice du ciel me fait remporter la victoire, ce n'est qu'après la mort de ces deux traîtres, que ce nom sera digne d'être connu de vous. La duchesse de Finlande, plus attendrie que jamais, conduit elle-même le jeune Doolin à la comtesse; il pâlit en la voyant abattue & couverte de voiles funèbres; ses yeux se remplissent de larmes; il se jette à ses genoux, & s'exprime à peine pour lui demander si elle l'avoue pour son Chevalier. La comtesse s'écrie qu'elle l'accepte; &, par un mouvement involontaire, elle lui tend les bras. Doolin saisit avec transport une de ses mains qu'il baigne de ses larmes; il élève les yeux au ciel, auquel il adresse une courte prière; il remet son casque, s'élance sur son destrier; &, saisissant une forte lance, il vole au bout de la lice & défie ses deux ennemis.

Ils courent tous les deux rapidement contre lui, baissent leurs lances & les brisent sans l'ébranler. Herchambault frappé de celle de Doolin, roule sur la poussière percé d'un coup mortel: Drouart empêche Doolin de l'achever, en le chargeant à coups d'épée; mais bientôt Doolin lui fait voler la tête, descend de cheval, & va

l'épée haute ſur Herchambault qui s'étoit à peine relevé ſur ſes genoux, & qui, jetant ſon épée, lui demanda de l'entendre avant de lui arracher un reſte de vie.

La ducheſſe de Finlande & les barons s'approchent; ils entourent les combattans; & le coupable Herchambault, touché trop tard d'un repentir douloureux, avoue ſa trahiſon & ſon crime. C'eſt alors que le jeune comte, jetant ſon caſque : Reconnois, perfide, lui cria-t-il, le fils du comte Guy dont le ciel a conſervé les jours; reconnois ce Doolin que ta main criminelle & barbare a voulu faire périr comme ſes malheureux frères. A ces mots, qui frappèrent tous ceux qui les entouroient d'une terreur & d'un ſaiſiſſement mêlés de joie & d'horreur, Herchambault s'écria : O ciel! je reconnois ta puiſſance & ta juſtice : ô mon prince! pardonnez-moi. . . . . A ces mots il tombe, & il expire la face ſur la terre; on enlève ſon corps & celui de Drouart; on les précipite dans le bûcher.

Pendant ce tems, Doolin avoit déja volé dans les bras de ſa mère que la ducheſſe de Finlande ſoutenoit, & qui, d'une voix entrecoupée, pouvoit à peine s'écrier : O mon cher fils!

Ce ſpectacle attendriſſant fut accompagné d'une acclamation générale des Chevaliers, du ſon des

trompettes & des cris de joie du peuple. Tous les barons accourent baiser les mains victorieuses de Doolin; lèvent la leur, en jurant de lui être à jamais fidèles; & le jeune comte de Mayence, élevé sur un char entre sa mère & la duchesse de Finlande, rentre triomphant dans Mayence.

Le changement subit de l'état de la comtesse, mère de Doolin, lui causa peut-être une révolution mortelle; peut-être aussi, comme l'auteur du Roman paroît le croire, le ciel crut ses vertus assez éprouvées, ses mérites remplis, & voulut les récompenser. La comtesse, en arrivant à Mayence, courut se jeter au pied des autels; c'est-là que, dans l'acte d'amour & de reconnoissance qu'elle offroit à l'Être suprême, sa belle ame fut enlevée. Doolin, qui la voit tomber, la relève & veut en vain la rappeler à la vie. L'archevêque, frappé par une inspiration soudaine, s'avance: Ne pleurez point, s'écrie-t-il, celle qui désormais doit être l'objet de notre vénération. Doolin pénétré de douleur, mais soumis aux décrets du ciel, se souvient alors de sa chère Nicolette: il envoie en diligence chercher ses restes précieux; il réunit dans le même tombeau celles qu'il avoit le plus tendrement aimées; il baigne ce tombeau de ses larmes: mais le souvenir du comte Guy son père, ne lui permet

pas de différer plus d'un jour à voler à son hermitage.

L'entrevue du père & du fils ne pourroit être peinte que foiblement. Le comte, plus pénétré que jamais des graces dont l'Être suprême venoit de combler sa famille & son fils, lui renouvela le vœu de consacrer le reste de ses jours à le servir uniquement. Doolin, voyant qu'il s'opposeroit vainement à cette sainte résolution, appela d'habiles architectes, fit élever une superbe église qui remplaça la cabane de l'hermitage, & fonda dans ce lieu la célèbre abbaye d'Hermanstein, où le comte Guy vécut & mourut en odeur de sainteté.

Le comte de Mayence, paisible possesseur de ses états, sut, en les gouvernant avec sagesse, égaler celle qu'on avoit admirée dans son père. Pressé par ses barons de former un nouveau nœud, le souvenir de sa chère Nicolette l'empêcha long-tems de se rendre à leurs prières. Il crut ne pouvoir trouver de meilleur moyen de les interrompre, qu'en leur disant que, pénétré des graces qu'il devoit à Dieu, le desir de faire recevoir à des peuples barbares sa loi sainte, & de soutenir la gloire de sa race par de nouvelles conquêtes, pouvoit seul le déterminer; qu'il savoit que Flandrine, fille de Laugibeant,

ſouverain de la Saxe, étoit la plus belle princeſſe de l'Europe; que le roi ſon père & ſes ſujets étoient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; & que le ſeul eſpoir de les éclairer & d'empêcher la belle Flandrine d'être la proie de Dannemont, roi de Danemarck, & payen, qui la demandoit à main armée, l'engageoit à tout entreprendre pour s'emparer de Vaucler, capitale où Laugibeant réſidoit. Il leur ajouta que, comme membre de l'empire, il ne pouvoit commencer cette guerre ſans les ſecours & l'aveu de Charlemagne, ſon ſeigneur ſuzerain, & qu'il ſe propoſoit de lui aller demander l'un & l'autre aux prochaines fêtes de Noël.

Doolin ſuſpendit ainſi pendant quelque tems les inſtances de ſes barons; mais bientôt il ſe vit entraîné malgré lui dans une grande querelle.

Un Chevalier de ſa cour fut appellé peu de jours après à la cour de France, par des affaires perſonnelles: ce Chevalier étoit jeune, & joignoit à l'imprudence commune à ſon âge, ce deſir ardent que les courtiſans de ce tems avoient de ſe rendre néceſſaires, & de jouer un perſonnage. Le Chevalier Mayençois, accueilli par Charlemagne & par ſa cour, avec cette politeſſe que de tout tems elle eut pour les étrangers, eut bientôt la préſomption de

croire qu'il pouvoit tout hasarder; & sans avoir de lettres de créance, ni prévenir les ministres de l'empereur, il entra témérairement un matin dans le cabinet de Charlemagne, & lui proposa d'un ton peu respectueux de donner au comte de Mayence l'investiture de la Saissonie (Saxe), & de lui faire épouser la belle Flandrine. Charlemagne fut très-surpris de cette proposition, & de l'audace de celui qui, sans les formes usitées, osoit la lui faire. Ce prince étoit déja très-blessé de ce que le comte de Mayence ne lui avoit point encore rendu d'hommage depuis qu'il avoit pris possession de ses états. Cependant il se contint d'abord, & se contenta de lui répondre qu'il n'avoit nul droit sur la Saissonie, sur Vaucler & sur la belle Flandrine, & qu'il ne pouvoit accorder ce qui n'étoit pas à lui. Le Chevalier insista fortement, en joignant même de la hauteur à son importunité. Charlemagne étoit encore fort jeune alors; il étoit né bon, mais très-prompt à s'enflammer. Il regarda ce que lui disoit ce Chevalier, comme une espèce d'injure préméditée, & avouée par le comte de Mayence: il s'emporta contre son Chevalier jusqu'à la menace, & le fit chasser de sa cour, après avoir même employé quelques termes de mépris contre son maître.

Le Chevalier outragé revint en diligence à

Mayence, rendit compte à Doolin de tout ce qui s'étoit passé, répéta les propos que Charles avoit laissé échapper. Plein de ressentiment, il les envenima même ; & l'ame courageuse & sensible de Doolin, ne fut que trop facilement excitée à la vengeance.

Doolin peut à peine pendant un jour renfermer dans son cœur le projet audacieux qu'il ose former. A peine est-il nuit, qu'il fait appeller secrétement douze des plus braves & renommés Chevaliers de sa cour : il les fait armer de toutes pièces, ainsi que lui. Suivez-moi, leur dit-il, braves Chevaliers, & venez m'aider à venger l'injure mortelle que j'ai reçue.

Les lois de l'hommage, celles de la Chevalerie & de la fidélité, ne permettoient point aux douze Chevaliers de balancer. Doolin sort la nuit de Mayence avec eux, marche à leur tête à grandes journées, & les conduit dans un des fauxbourgs de Paris ; il s'y tient caché le reste du jour & la nuit suivante. Ce fut pendant ce tems qu'il apprit que Charlemagne donnoit le lendemain une grande fête aux comtes Palatins & aux Preux de sa cour, qui devoient dîner au banquet royal avec lui : ce fut le tems que Doolin choisit pour accomplir son projet. Les trompettes avoient annoncé déja le premier service du banquet royal, lorsque

Doolin & ſes douze Chevaliers, bien couverts de leurs armes cachées par de grands manteaux, vont droit au palais de l'empereur, font fuir ou renverſent le peu de gardes qui pouvoient en diſputer l'entrée : ils montent dans la ſalle du feſtin, & Doolin, l'épée nue à la main, marche d'un air menaçant à Charlemagne, qui ſe trouvoit alors ſans armes & ſans défenſe, ainſi que le reſte de ſa cour.

Tout empereur que vous êtes, lui dit Doolin d'une voix forte & terrible, vous n'avez pu bleſſer mon honneur, ſans m'en faire raiſon. Votre vie eſt entre mes mains ; mais je conſens d'oublier mon injure, ſi vous acceptez une des conditions que je vais vous propoſer.

Pour la première fois, la terreur eut accès dans le cœur de Charlemagne ; l'impuiſſance de ſe défendre, celle de ſes barons déſarmés, les regards furieux de Doolin, le firent céder à la néceſſité. Parlez, lui dit-il, & n'abuſez pas plus long-tems de l'état où vous venez de me ſurprendre. Quels ſont vos griefs ? quelles ſont vos prétentions ?

Doolin expoſe d'un ton plus modéré l'inſulte faite à ſon Chevalier, & les termes mépriſans dont l'empereur s'eſt ſervi. Ce récit excite un léger murmure parmi les hauts barons, dont pluſieurs étoient parens du comte de Mayence, &

& dont la plupart ne voyoient qu'avec peine l'espèce d'empire que Charlemagne commençoit à prendre sur eux. Il fut facile à Charlemagne de s'appercevoir que le récit de Doolin les indisposoit contre lui ; ce prince convint, en lui-même, qu'il s'étoit trop vivement emporté contre le Chevalier Mayençois : Comte, lui dit Charlemagne, ce n'est point à main armée, & me surprenant sans défense, que vous deviez m'exposer vos griefs ; je sais également les soutenir ou les réparer ; la peur de la mort ne me fera jamais rien faire d'indigne de mon courage & de ma dignité. Comte, je vous le répète encore, n'abusez pas davantage de m'avoir surpris sans armes ; & je jure en présence de vos pairs, de réparer l'injure dont vous vous plaignez, en vous accordant telle convention que vous me proposerez, pourvu qu'elle ne donne nulle atteinte à mon honneur.

Sire, répondit aussi-tôt Doolin, la Saissonie (Saxe) m'offre une conquête digne de moi. Les peuples de cette belle contrée sont encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Laugibeant, roi de ce pays, a pour fille unique la belle Flandrine, que le payen Dannemont, roi de Danemarck, lui demande en mariage ; accordez-moi le secours de mille de vos Chevaliers, l'investiture de la Saissonie, & la main de la belle

Flandrine. Si vous me le refusez, je vous demande de réparer mon honneur, en m'accordant sûreté dans votre cour, & le combat entre nous, sous la condition que, si je suis vaincu, mes états de Mayence vous seront acquis en propriété, & que, si j'ai la victoire, vous m'aiderez, de votre bras & de votre puissance, à conquérir un pays où je brûle de porter le flambeau de la foi, & d'arracher la seule épouse qui soit digne de moi, au sort que Laugibeant & Dannemont lui destinent.

Il fut facile à l'empereur de connoître que ses barons applaudissoient aux propositions de Doolin : en tout autre tems, ce prince eût approuvé le projet glorieux de soumettre & de convertir les Saissoniens (Saxons); il se rappelloit toutes les batailles que Pépin son père leur avoit livrées, & dans lesquelles ce grand prince avoit souvent essuyé de sanglans échecs. Mais le grand cœur de Charlemagne ne pouvoit supporter une contrainte dont il pouvoit se délivrer par un combat. J'accepte ta seconde proposition, s'écria-t-il; reçois mon gage : & dans le même instant il lui présente l'anneau qu'il portoit à son doigt. Que tout ce qui m'environne, ajouta-t-il, respecte le comte de Mayence, comme un Chevalier que le sort des combats, en peu d'instans, va rendre mon égal. Qu'on m'apporte

mes armes ! & toi, comte, vas m'attendre dans les lices dreſſées ſur le bord de la Seine ; j'y volerai pour punir ton audace en bon & loyal Chevalier.

Quelques anciens barons de la cour murmurèrent contre un combat dont le ſort menaçoit la tête ſacrée de l'empereur ; mais le plus grand nombre applaudit à ſa généroſité. Doolin s'incline profondément, en recevant le gage de Charlemagne ; il ſe retire en ſilence avec ſes douze Chevaliers ; & le duc Naymes de Bavière & quatre grands-officiers de la cour de l'empereur, reçoivent les ordres de ce prince, pour conduire le comte de Mayence aux lices orientales de la Seine, & faire les fonctions de juges du camp.

Doolin étoit trop généreux lui même pour ne pas ſentir à quel point Charlemagne l'étoit en cette occaſion ; frappé d'ailleurs de l'idée du péril où ſon bras alloit mettre le chef du monde chrétien, il éleva dans ſon cœur la prière la plus fervente à Dieu, pour que la toute-puiſſance tournât l'événement de ce combat à ſa plus grande gloire, & qu'en lui conſervant ſon honneur, elle veillât auſſi ſur les jours précieux de l'empereur.

Déja les barrières ſont ouvertes, la lice eſt préparée ; & les François accourent de toutes

parts & l'entourent, pour être témoins de ce grand événement.

Charlemagne ne fut pas long-tems ſans paroître armé de toutes pièces, ébranlant une forte lance, & ceint d'un baudrier fleurdeliſé, qui portoit Joyeuſe, ſa redoutable épée. Il n'étoit alors âgé que de vingt deux ans. Doolin & le célèbre Guerin de Montglaive, frère du puiſſant duc d'Aquitaine, étoient nés le même jour que lui; & le ciel les avoit deſtinés à ſoumettre au joug de l'évangile les peuples de l'Allemagne, qui refuſoient encore de le recevoir. Charles, tel que tous les auteurs contemporains le dépeignent, joignoit, ainſi que Doolin, une force prodigieuſe, à la taille la plus noble & la plus élevée; jamais il n'y avoit eu de combat ſi mémorable par la dignité des combattans, & par la valeur & la beauté qu'on admiroit en eux.

Tous les deux s'atteignirent au milieu de la lice, & brisèrent leurs lances ſans s'ébranler. Charles tire auſſi-tôt ſon épée, ouvrage du célèbre ouvrier nommé Galand; & Doolin s'arme au même inſtant de Merveilleuſe, que la même main avoit forgée.

Le combat fut également opiniâtre & terrible: Doolin parut ſouvent plus attentif à parer les coups de Charles, qu'à lui en porter; cependant, ſe ſentant bleſſé, quoique légérement, il s'élança

l'épée haute, fendit le bouclier de Charles, & la force du coup ne fut pas assez amortie pour que son épée ne tombât point sur le cou du cheval de Charles, & ne lui tranchât pas la tête. Charles tombe, & Doolin saute légérement à terre, court le dégager, se met à genoux, lui présente le pommeau de son épée, & le conjure de lui accorder la première de ses demandes. Charles, furieux de l'avantage que Doolin vient d'avoir sur lui, demeure inflexible, lui crie de se défendre, & que ce combat ne peut finir que par la mort. Indigné de ce nouveau refus, Doolin se met en défense, & tous les deux à pied se chargent avec plus de fureur que jamais. Trois fois la lassitude & la perte de leur sang qui rougissoit l'arêne, les force à se reposer. Le duc Naymes & les juges du camp saisissent en vain ce tems pour persuader Charlemagne d'accorder à Doolin une grace qui ne peut qu'augmenter la gloire de la chrétienté; Charles a toujours le ressentiment de l'espèce de terreur que Doolin a portée pour la première fois dans son ame; il fait retirer les juges du camp, & porte de nouveaux coups à son ennemi.

Doolin, qui voit l'épée de Charles rougie de son sang, & qui reçoit une nouvelle blessure, porte un coup terrible sur le casque de Charles, qui résiste au tranchant de Merveilleuse; mais

Charles ne peut fupporter la pefanteur de cette atteinte ; il chancelle, & Doolin levoit déja le bras pour redoubler : il eût peut-être terminé les jours de l'empereur, fi la prière qu'il avoit élevée au ciel avant le combat, n'avoit été exaucée. Dans ce même inftant, un des plus beaux anges (dit l'Auteur) qui fût jamais forti du paradis, arrête en l'air l'épée de Doolin, éblouit les yeux de Charlemagne, & lui ordonne, de la part de l'Éternel, d'accorder à Doolin ce qu'il lui demande. Les juges du camp & le peuple qui entourent la lice jettent un grand cri en voyant la lumière brillante qui fépare les deux combattans. Cette lumière difparoît. Charles, pénétré de ce meffage célefte, s'y foumet. Il voit Doolin fe jetter à genoux pour la quatrième fois, & lui préfenter fon épée. Charles n'héfite plus à lui préfenter la fienne, à voler à lui les bras ouverts ; & lorfque Doolin veut embraffer fes genoux, il le relève, le baife fur la bouche ; & non-feulement il accorde fa demande, mais il lui jure de marcher lui-même avec lui pour foumettre la Saiffonie, & combattre le roi de Danemarck. Le duc Naymes de Bavière & les barons rendent grace au ciel, entourent les deux combattans ; les Mires mettent le premier appareil à leurs bleffures, qui font nombreufes, mais légères. Charles ramène

le comte de Mayence, sur son char, & lui fait dresser un lit dans sa chambre en arrivant à son palais.

En peu de jours les deux jeunes héros furent en état de se lever; & Charles assembla le conseil de ses hauts barons pour arrêter avec eux les moyens de soumettre la Saxe. Le duc Naymes de Bavière, dont la haute sagesse étoit respectée, prit la parole, & leur apprit que Laugibeant, duc de Saxe, avoit enlevé la belle Bellissant, comtesse de Flandres, & l'avoit épousée quoiqu'elle fût chrétienne, en lui promettant de suivre le culte de la religion dans laquelle elle étoit née, & d'élever leur fille unique dans la même créance; il ajouta que cette jeune princesse nommée Flandrine, étoit douée de toutes les vertus & de la plus grande beauté. Le duc Naymes dit aussi que le roi de Danemarck l'ayant demandée en mariage, Bellissant s'étoit fortement opposée à cette alliance; & que Laugibeant ayant juré de ne point disposer de sa fille sans son consentement, le refus que le roi Dannemont avoit essuyé de Laugibeant, avoit fait prendre les armes aux Danois, qui déja s'étoient emparés d'une place frontière de la Saxe, & menaçoient d'assiéger Vaucler, capitale de ce pays. Le duc Naymes, après cet exposé, proposa le projet qu'il avoit formé pour

faire réussir l'entreprise de l'empereur & du comte de Mayence; il leur conseilla de se déguiser avec cent Chevaliers de sa cour, & d'aller comme simples aventuriers offrir leurs bras à Laugibeant, leur disant que par ce moyen ils seroient reçus dans Vaucler, qu'ils se feroient connoître de la seule Bellissant, & qu'alors ils profiteroient des circonstances favorables.

L'archevêque Turpin, qui se montra toujours également ardent pour combattre & pour prêcher les Mécréans, fut de l'avis du duc Naymes; & son suffrage entraîna celui de Charlemagne, & du conseil.

En peu de jours le projet fut exécuté. Charles & Doolin, à la tête de cent Chevaliers des plus illustres de la cour de France, se couvrirent comme eux d'armes bien à l'épreuve, mais sans aucune marque qui pût les faire reconnoître; & partant secrétement une nuit, ils firent assez de diligence pour se rendre quinze jours après dans les fauxbourgs de Vaucler. Le duc Naymes, & Turpin dont l'éloquence étoit connue, furent choisis pour aller offrir à Laugibeant le secours de la compagnie d'aventuriers qu'ils conduisoient. Laugibeant les reçut bien, & leur offrit des dons qu'ils dirent ne pouvoir accepter qu'après les avoir mérités. Charles & Doolin arrivent avec le reste de la troupe Françoise. Lau-

gibeant & sa cour s'empressent à les accueillir on leur apporte de riches manteaux; ils se désarment. L'on admire leur air noble & martial; & dans Charlemagne & dans Doolin surtout, on remarque avec étonnement une haute stature, une brillante jeunesse & une parfaite beauté. Bellissant & la belle Flandrine en furent vivement frappées, quand ils leur furent présentés. Le même trait frappa le cœur de la jeune princesse & celui du comte de Mayence; & cet amour augmenta sans cesse pendant le peu de jours qui se passèrent à faire les préparatifs nécessaires pour marcher contre les Danois. Mais de nouvelles traverses se préparoient déja pour empêcher leur union.

Un marchand forain arriva dans ce même tems à Vaucler; & les marchandises précieuses qu'il portoit lui donnèrent accès dans cette cour. Il revenoit de Paris, où il avoit eté témoin du combat de Charlemagne & de Doolin. Il les reconnut sans peine; &, demandant une audience secrète à Laugibeant & à la duchesse son épouse, il leur fit part de sa découverte, & fut longtems à les persuader de la vérité.

Laugibeant détestoit les chrétiens : son premier mouvement eût été de les faire massacrer dans le tems où l'on pouvoit les surprendre sans défense; mais, réfléchissant combien le

secours de tant de Chevaliers renommés pouvoit lui être utile contre les Danois, il fit jurer au marchand de garder le silence, & résolut de se servir des Chevaliers François dans les occasions les plus périlleuses, & d'attendre, pour les faire périr, qu'ils eussent chassé les Danois de ses états.

La bonne & chrétienne Bellissant forma de son côté le projet le plus opposé. La présence de Charlemagne, celle des paladins de sa cour, & surtout celle du jeune & aimable comte de Mayence, lui parut être une de ces voies secrettes dont quelquefois la providence se sert pour accomplir les décrets du Très-Haut. Dès ce moment elle regarda Doolin comme un gendre que le ciel lui envoyoit; &, pleine de cette idée, elle ne s'occupa plus qu'à trouver les moyens de presser un mariage qui la retireroit, elle & Flandrine, de l'espèce de captivité qui les retenoit au milieu des idolâtres.

Bellissant avoit une entière confiance dans son sommellier Antequin, qui l'avoit suivie de Flandres, & qui professoit aussi la religion chrétienne. Elle savoit qu'Antequin habitoit une maison qui n'étoit séparée que par un mur des appartemens que les Chevaliers François occupoient, & de la salle où tous les soirs ils se réunissoient ensemble. Elle engage sans peine

Antequin à percer ce mur, & dès le même ſoir elle paſſe chez lui, pour obſerver elle-même ceux qu'elle a tant d'intérêt à bien connoître. Tout ce que Belliſſant entendit, tout ce qu'elle eut la facilité de remarquer, lui confirma la vérité du rapport du marchand voyageur, & l'opinion qu'elle avoit priſe du brave & charmant comte de Mayence.

Dès le lendemain Belliſſant ſaiſit le tems de l'abſence des Chevaliers : elle fait agrandir & maſquer l'ouverture du mur : elle pare la belle Flandrine, dont les charmes naiſſans avoient peu beſoin de l'être ; &, dès que la nuit arrive, elle la conduit elle-même, franchit le paſſage du mur, & elles paroiſſent tout-à-coup devant Charlemagne & ſes Chevaliers. Magnanime empereur, je vous connois (dit-elle à Charlemagne), & le ciel m'envoie pour conſerver vos jours précieux, comme il vous a conduit pour me délivrer avec ma fille de l'eſclavage où nous languiſſons, & du ſort fatal qui nous menace. A ces mots, elle lui raconte comment le marchand a tout découvert au duc, & le fatal projet que ſon époux eſt déterminé de ſuivre.

Je ſais, continua-t elle, que vous avez promis ma fille Flandrine au comte de Mayence ; je viens vous l'amener moi-même, & vous preſ-

ser de former une union qui peut seule assurer notre bonheur.

A ces mots, la belle & modeste Flandrine rougit & baisse les yeux. Nous croirions faire tort à la curiosité de nos lecteurs, comme à la fidélité de cet extrait, si nous ne rapportions pas dans le langage naïf de l'auteur, le portrait qu'il fait de la belle Flandrine : ce portrait peut servir à faire connoître l'idée que l'on eut autrefois des graces & de la beauté, & l'art de nos anciens auteurs pour les peindre.

Alors, dit-il, *Bellissant avoit fait apprester sa fille comme une royne, & avoit une très-belle cotte & un bon manteau de drap d'or & de soye ; & avoit la bouche vermeille, les joues coulourées comme roses, les yeux amoureux à merveilles, le nez avoit bien fait & droit ; point n'avoit-elle la face elevée, mais pour plus de mignardise la baissoit comme honteuse & débonnaire ; elle avoit le col aussi blanc que neige, & étoit longue, droitte & gresle, comme jeune fillette qu'elle étoit de quatorze ans ; mais oncques ne fut trouvée fille si belle ny tant bien endoctrinée qu'elle étoit.*

On croira sans peine que Charlemagne, touché de la confiance & de la démarche de la comtesse, pressa vivement Doolin de remplir son espérance ; mais Doolin s'étoit déja jetté aux

genoux de Flandrine, & juroit, en baisant ses belles mains, de lui être à jamais fidèle. L'archevêque Turpin, qui connoissoit, par l'histoire du premier engagement de Doolin avec la belle & malheureuse Nicolette, que ce jeune prince étoit le Chevalier le plus prompt de son tems à se marier; le bon Turpin, disons-nous, se dépêcha de se rappeler les paroles sacramentelles, quoiqu'il n'eût pas là ses habits pontificaux, & fut assez heureux pour être encore à tems de bénir l'union qu'un jeune amant adoré pressoit, qu'une mère favorisoit, & que la présence de Charlemagne ne contraignoit déja plus.

Les jeunes époux repassent aussitôt chez Antequin, où le lit nuptial étoit préparé. L'auteur exact, mais modeste quelquefois, se tait sur les délices qu'ils goûtèrent; il s'en tient à dire que cette même nuit, le brave Geoffroy, père d'Ogier le Danois, dut son existence à leur amour.

Ce mariage fut tenu secret; & quelques jours après, Laugibeant suivit le projet qu'il avoit formé. Les Chevaliers François sont excités à se mettre à la tête des Saissoniens, pour marcher contre les Danois. La veille du départ de Charlemagne, le célèbre Guérin de Montglaive, & le redoutable Robastre, armé d'une lourde & tranchante cognée qu'il tenoit de sa mère qui

étoit Fée, vinrent, ſans ſe faire connoître, & joignirent l'empereur & ſa troupe.

Nous ne ſuivrons point l'auteur dans le long récit des combats qu'il décrit ; nous nous contenterons de dire qu'ils ſe terminèrent par la retraite précipitée des Danois, & par la conquête que le comte de Mayence fit de leur propre pays. Laugibeant, déſeſpérant d'exécuter l'affreux projet qu'il avoit d'abord formé, ſe ſoumit aux inſtructions de l'archevêque Turpin, & reçut, ainſi que ſes ſujets, l'eau ſalutaire du baptême : le mariage de la belle Flandrine fut déclaré ; Belliſſant vécut heureuſe ; & Doolin, toujours enchanté de la belle Flandrine, paſſa pluſieurs années avec elle, ſoit à la cour de Charlemagne, ou dans ſes états de Mayence. C'eſt-là qu'elle lui donna ſix princes cadets de Geoffroy : leur renommée s'étendit après dans toute l'Europe ; mais malheureuſement l'un des ſix fut le chef de cette branche de la maiſon de Mayence, qui fut déshonorée par les trahiſons du perfide Ganelon & de ſes frères. Nous ne rapportons qu'à regret que cette branche deſcendoit du loyal & brave Doolin, & nous paſſons aux événemens qui ſignalèrent la jeuneſſe & la vie de Geoffroy, l'aîné de ſes fils.

Ce jeune prince fut élevé en Saiſſonie ſous les

yeux de Laugibeant; mais il avoit à peine ſeize ans lorſqu'il le perdit, & Dannemont crut ce moment favorable pour ſe venger des pertes qu'il avoit eſſuyées, & pour attaquer la Saiſſonie. Guérin de Montglaive & Robaſtre vinrent au ſecours de Geoffroy; les Danois furent battus; & Geoffroy s'étant emparé de la dernière ville qui leur avoit ſervi de retraite, Dannemont perdit toute eſpérance & ſe retira chez l'amiral Corſuble ſon oncle. Geoffroy fut déclaré roi de Danemarck, & légitima ſa nouvelle poſſeſſion, en épouſant la belle Gloriande, fille unique de Dannemont, & en partageant avec elle un trône ſur lequel cette jeune princeſſe conſervoit des droits.

Leur union fut heureuſe, & bientôt Gloriande donna l'eſpérance à Geoffroy de ſe voir naître un ſucceſſeur. Mais l'état fâcheux de la groſſeſſe de la reine de Danemarck, & la groſſeur exceſſive qu'elle acquit en peu de mois, donna les plus vives allarmes à Geoffroy. Hélas! ces allarmes eurent une ſuite bien funeſte: ce ne fut qu'en perdant le jour, que Gloriande le donna au prince qui naquit d'elle; & la joie de le voir naître put à peine arrêter le déſeſpoir de Geoffroy, qui ſentit vivement tout ce qu'il venoit de perdre dans une princeſſe qu'il adoroit.

OGIER LE DANOIS.

Dès que le prince fut né, on l'enveloppa de riches langes; les gouvernantes s'en emparèrent, & le portèrent dans un pavillon du palais assez éloigné, pour que les gémissemens que la mort de Gloriande excitoit ne fussent pas entendus. Elles le préparoient déja pour lui faire recevoir le baptême, lorsque six dames, d'une beauté ravissante, parurent tout à-coup dans la chambre de l'enfant: elles l'entourèrent, le démaillotèrent; & celle qui paroissoit la première d'entr'elles, le prit entre ses bras; elle le baise, elle met la main sur son cœur: Je te doue, lui dit-elle, d'être le plus hardi Chevalier de ton tems. Elle remet l'enfant entre les bras de sa sœur, qui dit: Je te doue que guerres & batailles ne te manqueront point. Ma sœur, dit la troisième, recevant l'enfant à son tour, & saisissant son bras droit, bien dangereux don vous lui faites: je lui doue donc celui de n'être jamais vaincu. La quatrième, précédée par ses sœurs dans les dons qui pouvoient le couvrir de gloire, crut les surpasser toutes, en mettant la main sur ses yeux & sur sa bouche, & lui donnant le don de plaire. La cinquième eut encore la ressource de mettre la main sur son cœur, & d'ajouter au dernier don, que

que beauté ne pourroit éprouver l'effet de ces deux derniers dons sans devenir sensible. La sixième, la plus jeune, la plus jolie, & peut-être la plus sensée des six sœurs, se nommoit Morgane: on la connoît dans les romans pour être sœur du roi Artus & d'Oberon; elle se dit à part soi: *Ah! la charmante créature que sera cet enfant que mes sœurs viennent de douer! Eh bien, moi je le doue de ne pouvoir mourir avant qu'il ait été mon ami paramours, & que je ne le tiegne, à mes bras ouverts ou serrés, dans le beau château d'Avalon. Puis la susdite dame le baisa par grand amour, & lors disparurent les six belles dames.*

Le roi de Danemarck étant entraîné par ses barons vers le pavillon où son fils seul pouvoit le distraire de sa douleur mortelle, ce prince fait apporter les fonts, fait appeler l'archevêque, voit baptiser son fils, & lui fait donner le nom d'Ogier.

Cet enfant étoit destiné par le ciel à rendre ce nom d'Ogier bien célèbre. Rien ne fut négligé pour l'élever aux vertus d'un digne Chevalier, ni pour le rendre expert dans tous les exercices qui pouvoient en faire un héros.

Il atteignoit à peine sa dixième année, lorsque Charlemagne, dont la puissance s'étoit élevée au dessus de celle de tous les souverains de son tems, se rappela que Geoffroy ne lui

avoit point rendu d'hommage pour les états de Mayence, dont il avoit, comme empereur, la ſuzeraineté, ni pour ceux de Danemarck, qu'il avoit la prétention d'affilier & de joindre aux grands-fiefs de l'empire.

Charlemagne nomme quatre ſeigneurs pour aller trouver Geoffroy, le ſommer de venir prêter hommage, & le menacer, en cas de refus, de le mettre au ban de l'empire.

Ces députés arrivent à la cour de Danemarck, trouvent Geoffroy qui les reçoit avec hauteur : il convient cependant avec eux, que, comme comte de Mayence, il eſt prêt à rendre l'hommage qu'il doit au chef de l'empire, mais que, comme roi de Danemarck, que ſon père & lui-même ont conquis, il ne relève que de Dieu qui l'en a rendu maître par les armes. Les députés inſiſtent : l'un d'eux même s'emporte juſqu'à la menace ; & le roi de Danemarck indigné les chaſſe tous les quatre honteuſement de ſa cour, en leur diſant qu'il redoute peu la vengeance d'un empereur qui n'a nuls droits ſur un royaume qu'il ne tient que de ſon épée & de la grace de Dieu.

Il étoit facile d'enflammer le courroux de Charlemagne ; & les députés n'eurent beſoin que du récit fidèle de la réponſe de Geoffroy, pour le porter à lui déclarer la guerre. Il aſſem-

ble une armée ; il la fait marcher dans le comté de Mayence ; il passe le Rhin, & bientôt ses armes victorieuses pénètrent jusqu'au sein du royaume de Danemarck.

Geoffroy risqua témérairement le sort d'une bataille ; il la perdit ; & Charlemagne, poursuivant sa victoire, l'eût peut-être dépossédé de ses états, si le duc Naymes de Bavière ne l'eût fait souvenir de la fraternité d'armes qu'il avoit jurée avec Doolin père de Geoffroy. Charlemagne se rendit à l'accommodement proposé par le duc de Bavière ; mais, ne reconnoissant point dans Geoffroy cette même candeur & loyauté que Doolin lui avoit rendues si cheres, il exigea de Geoffroy de lui donner en ôtage son fils aîné. *Mieux ne pouvoit le jeune Ogier* (dit l'auteur) *être endoctriné en toutes apertises de sciences celées & pratiques, & en faits d'armes, qu'en la cour brillante du grand Charles.* Geoffroy consentit sans peine à cette condition ; & le jeune Ogier fut remis entre les mains du duc Naymes, *comme noble Damoiseau pleige* (ôtage) *de son père, & recevant bonne & louable nourriture dans la cour du plus grand empereur qui eût occupé le trône des Césars.*

De jour en jour Ogier devenoit plus aimable & plus beau ; il surpassoit par sa taille, sa force & son adresse, tous les damoiseaux & nobles

varlets de ſon âge ; il ne manquoit pas de ſe trouver à tous les tournois ; il s'empreſſoit à ſervir les anciens Chevaliers : il brûloit d'impatience de les imiter ; ſon grand cœur s'élevoit ſouvent en ſecret contre ſon état préſent ; il regrettoit quelquefois de ſe voir en ôtage, & d'être preſque oublié du roi ſon père.

Le roi de Danemarck, en effet, n'étoit plus occupé que de ſes nouvelles amours : ce prince avoit oublié Gloriande & ſon fils Ogier, entre les bras de la jeune ducheſſe de Livonie, qu'il avoit épouſée depuis ſix ans en ſecondes noces, & dont il avoit un fils nommé Guyon. La nouvelle reine avoit pris un pouvoir abſolu ſur ſon ame ; &, craignant qu'en revoyant Ogier, Geoffroy ne lui donnât la préférence ſur Guyon, elle l'avoit adroitement détourné d'aller rendre à Charlemagne l'hommage qu'il lui devoit pour le comté de Mayence.

Quatre ans s'étoient écoulés depuis que Geoffroy s'étoit ſoumis à rendre ce légitime hommage. Charlemagne, bleſſé de cet oubli, commença par faire reſſerrer plus étroitement le jeune Ogier ſon fils ; il le retira du palais du duc Naymes, malgré toutes les prières de ce bon & ſage duc ; &, l'envoyant dans un château près de Paris, il confia la garde d'Ogier au châtelain, juſqu'à ce qu'il reçût la réponſe que Geoffroy

feroit aux nouvelles fommations qu'il lui envoyoit faire. L'inftruction des feconds députés de Charles portoit, de traiter Geoffroy de félon & de foi-mentie, s'il refufoit de tenir la parole qu'il avoit donnée aux premiers.

Pendant que les députés s'occupoient d'exécuter ces ordres, Ogier éloigné de la cour eût éprouvé tout l'ennui de fa nouvelle prifon, fi le châtelain & fa famille n'euffent pris foin de l'adoucir. Dès le premier moment Beline, femme du châtelain, traita l'aimable Ogier comme s'il eût été fon fils; & la jeune Belicène fa fille fentit, au charme qui l'attachoit à ce prince, que jamais une fœur ne pouvoit aimer plus tendrement un frère. Ces deux jolis enfans étoient à peu près de même âge : on n'eût point diftingué les rofes de leur teint, fi les joues d'Ogier n'euffent été déja cotonnées par un léger duvet. Souvent, dit l'auteur, ils folâtroient & jouoient enfemble comme de jeunes chevreaux. Deux tourterelles qu'ils avoient vues fe becqueter, leur avoient aifément infpiré le defir de les imiter, mais fans leur donner l'idée que rien pût manquer alors à leur bonheur.

Ce château fitué fur les bords de l'Oife avoit un grand parc où couloit un bras de cette rivière, qui, fe diftribuant en cafcades, en canaux & en pièces figurées, arrofoit & embelliffoit

cette charmante ſolitude. Souvent Ogier & Belicène s'y promenoient enſemble, cherchoient des nids; mais jamais ils ne tuoient les petits qu'ils y trouvoient: ils aimoient bien mieux ſe faire des queſtions mutuelles ſur le pouvoir qui les avoit fait naître, & quelquefois tous deux ſoupiroient en les voyant, & ſe plaignoient de leur ignorance. Belicène avoit un jeune chevreuil apprivoiſé qui la ſuivoit toujours; Ogier, auſſi léger que les vents, l'avoit pris, en avoit fait un don à ſa jeune compagne; & le chevreuil, paré de fleurs & de rubans, étoit ce que Belicène avoit de plus cher, après celui dont elle l'avoit reçu. Un jour que ces aimables enfans ſe promenoient vers le ſoir dans le parc, un loup de la forêt voiſine, pourſuivi par des bergers, en ayant franchi les murs, étoit reſté depuis le matin caché dans un boſquet épais, où depuis quelques heures il ſentoit les atteintes de la faim: il apperçoit le chevreuil: il ne voit aucune arme dans la main des deux enfans; il veut ſe jeter ſur le chevreuil qui ſe dérobe par la fuite, & qu'il pourſuit avec fureur. Belicène le ſuit en jetant des cris perçans; mais bientôt Ogier la devance, joint le loup qui ſaiſiſſoit déja ſa proie, & ne balance pas à ſe jeter ſur cet animal vorace, auquel il fait quitter priſe. Le loup, furieux par la colère & par la faim, ſe retourne & s'élance

sur Ogier; mais Ogier se collete avec lui, le serre avec ses bras nerveux: il évite ses dents meurtrières; son sein seulement reçoit quelques atteintes de ses griffes. Tous les deux tombent, se roulent ensemble. Belicène accourt éperdue: sa présence, ses cris redoublent les forces & le courage d'Ogier, qui, trouvant un caillou sous sa main, s'en saisit, & brise la tête du loup, dont le sang & la cervelle jaillissent jusques sur le sein de Belicène.

La fatigue d'une longue course & ce combat terrible avoient couvert le visage d'Ogier de sueur & de sang; ses bras, ses habits en étoient souillés, ainsi que ceux de Belicène. Tous deux, craignant d'être grondés pour s'être exposés à ce péril, desiroient en dérober la connoissance à Beline & au châtelain. Un des bassins étoit formé par la rivière, & couvert par des arbres touffus; dans ce lieu solitaire, où déja le coucher du soleil portoit une ombre obscure, tout servit à les déterminer à se baigner pour effacer les traces de leur aventure, & pour calmer leurs sens si violemment agités. Leur innocence ne leur permettoit pas de rien prévoir au-delà de ce secours présent & facile; & bientôt Ogier & Belicène se dégagèrent de leurs habits, se regardèrent bien tendrement; & se tenant par la main, ils descendirent dans la fontaine. Cependant,

cette modeſtie inſéparable de leur âge les fit s'écarter l'un de l'autre, lorſque l'eau pure de cette fontaine fut leur dernier voile; mais la curioſité, qui en eſt plus inſéparable encore, les rapprocha bientôt. Leur ſurpriſe, leur émotion furent bien vives, & leurs yeux alors ne ſe rencontroient plus....

Le ſein d'albâtre du jeune Ogier avoit été bleſſé légèrement par le loup. Ce ſein étoit ſanglant; il étoit bien naturel que ſa jeune & charmante compagne cherchât à ſe raſſurer, & que ſa belle main s'occupât à panſer ſes bleſſures.... Nous tirons un voile ſur le reſte du récit de l'Auteur : qu'il ſuffiſe à nos lecteurs d'être sûrs que jamais des tranſports plus vifs n'unirent deux jeunes amans; & que ce même ſoir, Belicène rougit en revoyant ſa mère. L'Auteur ajoute que la jeune Fée qui parla la dernière en douant Ogier, s'étoit cachée dans un nuage; & qu'en regardant ces charmans enfans, elle envia le bonheur de Belicène, qu'elle deſira de hâter le tems de le partager, & qu'elle enleva les eaux embraſées de ce baſſin, pour les unir à celles de la fontaine de l'Amour dans la forêt des Ardennes.

Pendant ce tems, les députés de Charlemagne s'étoient acquittés de ſes ordres. Ils avoient inutilement ſommé le roi de Danemarck de ſe rendre

à Paris, pour prêter hommage: il ne leur avoit répondu que par des ironies méprisantes; ce qui détermina l'évêque de Laon de se servir de menaces avec lui. Geoffroy, furieux de se voir insulté dans sa cour, viola le droit des gens; & le barbare petit-fils d'Odin les fit traiter indignement, au point de les renvoyer tout défigurés à leur maître.

On imaginera sans peine quelle dut être la fureur dont Charlemagne fut saisi, lorsqu'il vit ses sujets fidèles en cet état affreux.

Son premier mouvement fut d'envoyer ses gardes arracher Ogier des bras de Béline & de sa fille, & de le faire descendre chargé de fers dans une prison obscure. Le lendemain il assemble ses hauts barons; il leur fait connoître la félonie de Geoffroy, leur fait voir jusqu'où ce vassal rebelle a porté l'audace & la cruauté contre ses députés; & il conclut à faire couper la tête au jeune Ogier son ôtage.

Tous les barons convinrent que Geoffroy méritoit d'être sévèrement puni; mais les vertus naissantes d'Ogier, cette séduction qu'il est si facile & si naturel de recevoir de la jeunesse, quand les graces, le desir & les moyens de plaire l'embellissent, tout excitoit en sa faveur & l'intérêt & la pitié.

Le duc Naymes de Bavière, qui regardoit

Ogier comme ſon propre fils, repréſenta vivement à Charlemagne, que cette cruauté, quoique juſte, terniroit ſon règne dont la gloire n'avoit jamais reçu d'atteinte : il lui fit obſerver ſi vivement combien il lui ſeroit plus utile de conſerver comme ôtage le jeune Ogier dans ſa cour, que de le ſacrifier à ſa vengeance, qu'enfin l'empereur conſentit à lui laiſſer la vie, pourvu qu'Ogier jurât de le ſervir, & de ne jamais quitter ſa cour ſans ſa permiſſion.

Ogier ſe ſoumit à cette condition, quoiqu'il ne pût voir ſans douleur les préparatifs de la guerre que Charlemagne alloit faire à ſon père.

L'empereur fut bientôt détourné de ce projet, par l'arrivée d'un légat du pape Léon, qui vint implorer ſon ſecours. Le puiſſant amiral Corſuble, ſouverain des deux Arabies, ayant été porté par ſon neveu Dannemont à ravager l'Italie, Doolin avoit dépoſſédé Dannemont du royaume de Danemarck, à l'aide des armes de Charlemagne. Cet amiral, ennemi des chrétiens, avoit paſſé la mer, avoit abordé près de Civita-Vecchia qu'il avoit réduit en cendres; &, pourſuivant ſes conquêtes, il s'étoit emparé déja du mont Janicule, & ſe diſpoſoit à paſſer le Tibre, & à porter le fer & la flamme dans la capitale du monde chrétien. Dannemont, avec un reſte de Danois échappés aux armes de

Geoffroy, suivoit & animoit Corsuble dans cette expédition; le jeune & brave Caraheu, roi de Tunis & de la Mauritanie, étoit animé par l'amour de la gloire, & par celui que Gloriande, fille de Corsuble, lui avoit inspiré. Caraheu, descendant de Masinissa, brûloit de s'éprouver contre les Chevaliers chrétiens; & ce prince, à la tête de cette cavalerie Numide qui fut si redoutable aux Romains, espéroit venger sur les foibles descendans des vainqueurs de Carthage, l'injure que ses aïeux en avoient reçu.

Charlemagne, malgré son juste ressentiment contre le père d'Ogier, n'hésita pas à se rendre aux instances du légat; il rassemble en peu de jours son armée; il marche à grandes journées; il franchit les Alpes, traverse l'Italie; &, suivant les bords de l'Adriatique, il arrive à Spolette, place forte où le pape Léon s'étoit retiré.

Léon vint au devant de Charlemagne à la tête de ses cardinaux, & lui rendit les hommages qu'il devoit au fils du bienfaiteur du saint siège, qui, comme Pepin, venoit pour le défendre, & au grand prince que les papes alors reconnoissoient pour leur seigneur suzerain.

Charles ne s'arrêta que deux jours à Spolette; &, sachant que les Infidèles, s'étant rendus

maîtres de la ville de Rome, affiégeoient le capitole qui ne pouvoit tenir long-tems contre leurs efforts, il marcha promptement pour les attaquer.

L'avant-garde de fon armée étoit commandée par le duc Naymes de Bavière, dont Ogier, comme jeune damoifeau, portoit la lance : il n'étoit point encore armé, n'ayant pas reçu l'ordre de Chevalerie. Alory portoit l'oriflamme à cette avant garde, & fe rendit bientôt indigne de cet honneur.

Le duc Naymes, appercevant une groffe troupe d'Infidèles qui s'avançoit à fa rencontre, prend fa lance des mains d'Ogier, & n'héfite pas à la charger. Ogier refte en arrière, pénétré de la plus vive douleur, avec les jeunes damoifeaux & varlets de l'armée, de ne pouvoir combattre. Bientôt il voit avec indignation le foible Alory baiffer l'oriflamme, tourner bride, & chercher à fauver fa vie par une honteufe fuite.

Ogier le fait remarquer à fes jeunes compagnons; &, transporté d'une jufte fureur, il faifit une maffe d'armes, court & joint Alory, le frappe fur fon cafque, & le jette étourdi par ce coup fur la pouffière. Ogier appelle fes compagnons qui l'aident à défarmer le lâche Alory; fur le champ il fe couvre de fes armes, relève

l'oriflamme; &, s'élançant ſur le cheval de cet indigne Chevalier, il vole aux premiers rangs de l'avant-garde, rejoint le duc Naymes, maſſacre les Infidèles, les fait reculer, & porte l'oriflamme juſqu'au fond de leurs derniers rangs. Le duc Naymes, qui croit que c'eſt Alory, qu'il eſtimoit peu, fut forcé d'admirer ſa force & ſa valeur. Ses jeunes compagnons ſe couvrent auſſi des armes des Chevaliers morts dans la première charge; ils ſuivent Ogier, & portent la terreur & la mort dans les rangs des Sarraſins. L'avant-garde des Infidèles étoit en déſordre, lorſqu'elle fut ſoutenue par le gros de leur armée, que commandoient l'amiral Corſuble, Dannemont & Caraheu.

Déja le duc Naymes ordonnoit la retraite, & le brave Ogier n'obéiſſoit qu'en frémiſſant de colère, lorſque Charlemagne vint à ſon ſecours. Le combat devint général & plus terrible que jamais. Charlemagne avoit déja renverſé l'amiral Corſuble avec ſa lance qui s'étoit briſée, &, tirant la redoutable Joyeuſe, il étoit prêt à lui trancher la tête, lorſque Dannemont & Caraheu courant en même tems ſur lui, l'un d'eux tua ſon cheval, & l'autre le renverſa ſur la pouſſière. L'ayant reconnu facilement à l'aigle éployé qu'ils apperçurent ſur ſon caſque & ſur ſon bouclier, ils ſautèrent promptement à terre pour lui

donner la mort, ou le prendre prisonnier. Jamais la vie de cet empereur ne fut dans un plus grand péril : son cheval renversé sur lui, Joyeuse qu'il avoit laissé tomber dans sa chûte, le laissoit sans défense ; mais Ogier l'ayant vu tomber, vola promptement à son secours : quoique embarrassé par l'oriflamme, il pousse son cheval sur Cataheu qu'il renverse ; &, brisant son épée sur le casque de Dannemont, il le fait tomber sans connoissance sur la poussière : aussi-tôt il aide l'empereur à se relever ; il lui rend Joyeuse, & lui présente le cheval de Dannemont. Oh ! brave & cher Alory, s'écria Charles, je te dois l'honneur & la vie. Ogier ne répondit point ; &, voyant Charlemagne entouré d'un grand nombre de Chevaliers que son péril avoit fait voler à son secours, il s'enfonce dans le plus épais de la mêlée, il y porte la mort ; & les François suivant l'oriflamme, ils voient bientôt que celui qui la porte vient d'enlever l'étendard de Mahomet, & que les Sarrasins fuient de toutes parts.

Charlemagne poursuivit quelques tems sa victoire ; mais l'armée ennemie étant entrée dans un camp retranché, défendu par des troupes nombreuses qui n'avoient pas encore combattu, il fit dresser une tente sur le champ de bataille ; & le bon Turpin, jettant son casque & son

épée sanglante, s'empara promptement d'une mitre & d'une crosse, & entonna le *Te Deum*.

C'est dans ce moment qu'Ogier, couvert de sang & de poussière, vint déposer l'oriflamme sur l'autel, & mettre aux pieds de l'empereur l'étendard du Croissant, dont il s'étoit emparé; quelques Chevaliers d'une petite stature & marchant avec peine sous leurs armes pesantes, suivoient Ogier, & se jetèrent avec lui aux genoux de Charlemagne. Ce prince tendoit déja ses bras, & croyoit y recevoir Alory que Turpin du haut de l'autel bénissoit de toutes ses forces, & dont les hauts barons exaltoient la valeur, lorsque le jeune Roland, fils du comte d'Aglantes & neveu de Charlemagne, ne pouvant plus supporter cette méprise, jette son casque & court délacer celui d'Ogier; au même instant ses autres compagnons jettent le leur. Charlemagne reconnoît Ogier dans son défenseur, & les premiers comtes du palais reconnoissent leurs enfans dans ses compagnons. L'auteur convient qu'il ne peut exprimer la surprise, l'admiration & l'attendrissement de l'empereur & de sa cour. Déja Charles tient Ogier dans ses bras, & les heureux pères de ces braves enfans les embrassent en les baignant de leurs larmes. Le duc Naymes accourt; l'empereur cède au bon duc la douceur de serrer Ogier sur son sein. Que ne vous dois-je pas,

cher & sage ami, s'écria l'empereur, pour avoir calmé ma colère? O chers enfans! continua t-il, que votre action immortelle soit à jamais célébrée dans les annales Françoises. O mon cher Ogier! je te dois la vie; Joyeuse brûle de te toucher, toi & tes jeunes & braves compagnons. A ces mots, il tire cette épée redoutable; il leur donne à tous l'accolée & l'ordre de Chevalerie. Le jeune Roland, & le bel Olivier son cousin, ne purent, malgré la présence de l'empereur, s'empêcher de se jeter au cou d'Ogier, & de jurer avec lui cette fraternité d'armes si chère & si sacrée à nos anciens Chevaliers; mais Charlot, fils de l'empereur, ne put voir ce spectacle, sans concevoir la plus noire jalousie de la gloire dont Ogier venoit de se couvrir.

Le reste du jour & celui qui le suivit furent célébrés par les acclamations de l'armée. Turpin, dans un service solemnel, implora pour les jeunes Chevaliers les graces du Très-Haut; il bénit les armes blanches qui leur étoient préparées. Le duc Naymes leur chaussa les éperons dorés, & l'empereur voulut leur ceindre leurs épées lui-même: mais quel fut l'étonnement de Charles, lorsqu'il ne reconnut plus celle qu'il destinoit au jeune Ogier! La tendre Fée Morgane, qui veilloit sur l'amant qu'elle se destinoit, avoit eu l'adresse de la changer; & Charles l'ayant

l'ayant tirée de son fourreau, il vit écrit en lettres d'or sur la lame : » Je m'appelle Courtain, » & Galland me forgea du même acier que » Joyeuse & que Durandal. « Charles reconnut qu'un pouvoir supérieur veilloit sur la brillante destinée d'Ogier : il lui jura l'amitié d'un père : Ogier lui jura l'obéissance & l'amour d'un fils. Heureux tous les deux, s'ils se fussent toujours souvenus de leurs fermens !

L'armée Sarrasine s'étoit à peine remise du désordre où l'avoit jetée sa défaite ; que le roi Caraheu se souvenant d'avoir été renversé par le Chevalier qui portoit l'oriflamme, prit la résolution de le défier au combat.

Ce prince n'étant point connu dans l'armée Chrétienne, prit les habits d'un héraut ; &, sous ce déguisement, il voulut connoître la cour de Charlemagne, & porter lui-même son défi. La cour Françoise admira l'air noble & poli de Caraheu : chacun disoit qu'il paroissoit plus fait pour être Chevalier, que pour faire leurs messages.

Caraheu commença par faire l'éloge du Chevalier qui portoit l'oriflamme le jour du combat, & finit par dire que, tel qu'il pût être, Caraheu, roi de Mauritanie, l'estimoit assez pour le défier au combat.

Ogier se levoit déja pour répondre; mais il fut précédé par Charlot, qui s'écria *que le gage du roi de Mauritanie point ne pouvoit estre reçu par si chétif vassal vivant alors en servage;* ce qu'il entendoit par l'état présent d'Ogier, qui servoit d'ôtage à son père. Déja la colère étinceloit dans les yeux d'Ogier, que la présence de l'empereur contenoit à peine; mais il fut calmé par un regard tendre de ce prince, qui se leva & cria d'une voix courroucée: *Taist-toy, Charlot! Par la teste de Berthe! cil qui la vie m'a fait saulve te vaut bien. Ogier*, continua-t-il, *je t'affranchis de l'ôtage. Hérault! rapporte à ton maître que oncques Chevalier de ma cour ne refusa le combat, qu'Ogier le Danois l'accepte, & que c'est moy qui le pleige* (qui en répond). — Seigneur, répondit Caraheu (en s'inclinant profondément), j'étois bien sûr que les sentimens d'un si grand empereur répondoient à sa haute & brillante renommée; je vais porter cette réponse à mon maître, que je fais vous admirer, & prendre à regret les armes contre vous. Quant à vous, Chevalier, dit-il à Charlot, qu'il ne connoissoit point encore pour être le fils de Charlemagne, si vous avez tant de desir de vous battre, il ne tient qu'à vous, & l'amiral Sadone, cousin du roi de Mauritanie, m'a

chargé de défier pareillement le Chevalier François, qui voudroit partager l'honneur de ce combat.

Charlot, animé par la colère & le dépit de l'espèce d'affront public qu'il venoit d'essuyer, ne balança pas à donner son gage; Caraheu le reçut avec celui d'Ogier, & l'on convint que le combat seroit pour le lendemain dans une prairie environnée de bois & située à distance égale des deux armées.

Le perfide Charlot méditoit déja dans son cœur, envieux & cruel, la plus noire des trahisons. Il rassemble pendant la nuit quelques Chevaliers indignes de ce nom, & qui lui ressembloient par leurs mœurs féroces; il leur fait jurer de venger son injure; il les fait couvrir d'armes noires avec les troupes qu'ils commandoient; il les envoie s'embusquer dans le bois qui bordoit la prairie, avec ordre de faire semblant de l'attaquer lui-même, mais de faire main basse sur Ogier & sur les deux rois Sarrasins.

Dès l'aube du jour Sadone & Caraheu, suivis seulement de deux pages qui portoient leurs lances, s'acheminent vers la prairie marquée, & Charlot & Ogier s'y rendent en même tems par deux chemins différens. Ogier s'avance d'un air calme; il salue avec courtoisie les deux Cheva-

liers Sarrasins, & les joint pour convenir avec eux des conditions du combat.

Pendant ce tems, le perfide Charlot étoit resté en arrière, & donnoit à l'embuscade le signal d'attaquer. Cette lâche troupe s'élance du bois & fond de toutes parts sur les trois Chevaliers qu'ils entourent; tous trois sont également surpris de cette attaque imprévue, mais aucun des deux partis ne peut soupçonner l'autre d'avoir part à cette trahison, en le voyant également en butte aux coups redoublés de ceux qui les attaquent. Tous les trois réunissent leurs efforts pour y résister, & font mordre la poussière aux plus audacieux. Courtain n'en frappoit pas un, sans lui donner une atteinte mortelle; mais l'épée de Caraheu n'étant pas d'une si bonne trempe, se brisa dans ses mains, en donnant la mort à l'un de ces assassins; &, dans cet instant, un autre ayant tué son cheval d'un coup de lance, Caraheu tomba sans armes & engagé sous son cheval. Ogier, qui s'en apperçut, courut à sa défense; & sautant à terre, il le couvrit de son bouclier, le dégagea, l'arma d'un autre épée, & vouloit le forcer à monter sur son propre cheval. Ce fut le moment où Charlot, animé par sa fureur, poussa son cheval sur Ogier, & le renversa sur l'herbe : il retournoit déja pour le percer de sa lance, si Sadone, qui

s'étoit apperçu de cette trahison, n'eût fondu sur lui l'épée haute, & ne l'eût contraint à reculer : Caraheu sauta légérement sur le cheval qu'Ogier, relevé de sa chûte, lui présenta dans ce moment; il n'eut que le tems de s'écrier: Brave Ogier, je ne suis plus ton ennemi; je te jure une amitié éternelle. Charlot, voyant sa trahison découverte, & s'appercevant qu'une grosse troupe de cavalerie Sarrasine pénétroit déja dans la prairie, en courant à toute bride, rentra promptement dans le bois.

La troupe qui s'avançoit étoit commandée par Dannemont, dont Caraheu devoit épouser la cousine, fille du grand amiral Corsuble. Le page de Caraheu, voyant son maître attaqué par des assassins, avoit volé vers le camp; & rencontrant Dannemont à la tête d'une garde avancée, qu'il visitoit alors, il lui avoit crié de courir au secours de son maître.

Dannemont attaqua vivement ceux qui ne faisoient déja plus que de foibles efforts contre la valeur des trois Chevaliers qui s'étoient réunis : il les dissipa sans peine; mais apprenant qu'Ogier, le fils de celui qui l'avoit détrôné, étoit l'un des trois combattans, il le fit entourer, &, malgré les instances & malgré les armes même de Sadone & de Caraheu, il le fit

prisonnier, & le conduisit dans Rome à l'amiral Corsuble.

Ogier éprouva d'abord des ennemis des chrétiens, des traitemens rigoureux & l'esclavage; mais Sadone & Caraheu déclarèrent hautement qu'ils abandonneroient Corsuble, & tourneroient même leurs armes contre lui, s'il ne leur accordoit pas la liberté d'Ogier, que Dannemont n'avoit pris que contre le droit des gens, & pour venger sa propre querelle.

Caraheu, qui lui devoit la vie, fut le plus ardent à presser Corsuble de renvoyer Ogier libre & comblé d'honneurs au camp françois. Séduit par les prières du vieux Dannemont, Corsuble fut inflexible, & n'accorda de donner sa cour & son camp pour prison au Chevalier François, que sur la parole sacrée qu'il exigea de ce dernier de n'en point partir sans sa permission formelle.

Gloriande étoit adorée de Caraheu qu'elle aimoit; leurs ames s'étoient facilement unies, parce qu'elles étoient également sensibles & élevées. Que feriez-vous à ma place, dit en soupirant le généreux Caraheu? — Ah! cruel, lui répondit-elle, ne me consulte pas; je connois ton cœur, & le mien ne peut te dicter une autre réponse que de suivre ce que tu prémédites.

Caraheu ne balance pas ; il sort le matin de la ville de Rome, marche vers le camp de Charlemagne, & se fait conduire à la tente de l'empereur, par le commandant des gardes du camp.

Ce prince se promenoit alors avec les seigneurs de sa cour. Dès que Caraheu l'apperçut, il descendit de cheval, il ôta son casque ; & tirant son épée, qu'il tint dans ses mains par la lame, il fut la déposer aux pieds de Charlemagne, en fléchissant le genou devant lui.

Grand prince, dit-il à l'empereur surpris ; reconnoissez dans ce héraut d'armes, qui voulut vous admirer de plus près & qui défia vos Chevaliers, le roi de Tunis & de Mauritanie : le vieux & lâche Dannemont a fait prisonnier, contre le droit de la guerre, Ogier le Danois qui venoit de me sauver la vie. Séduit par les instances de Dannemont, Corsuble refuse aux miennes la liberté du brave Ogier, & je ne peux réparer cette déloyauté qu'en venant vous rendre mes armes & me reconnoître votre prisonnier.

Charlemagne admire avec tous ses barons le grand cœur de Caraheu ; il le relève, l'embrasse, il lui rend son épée ; &, le prenant sous le bras, il le conduit dans le pavillon impérial. Grand prince, lui dit-il devant tous ses barons,

votre présence & l'exemple que vous donnez à la noblesse françoise me console de la perte d'Ogier; j'espère vous rendre bientôt celui dont vous vous déclarez si dignement l'ami; vous serez le mien le reste de ma vie: puisse le Très-Haut bénir vos vertus, vous éclairer & vous amener à suivre son culte!

Tous les seigneurs de la cour, conduits par le duc Naymes de Bavière, vinrent tour-à-tour rendre leurs hommages au roi de Tunis; le seul Charlot ne parut point: la peur d'être reconnu pour un traître, lui fit feindre d'être malade; mais le cœur du roi de Tunis étoit trop magnanime pour percer celui de Charlemagne, en l'informant de la trahison de son fils.

Pendant ce tems, l'armée Sarrasine étoit dans une étrange rumeur; celle de Tunis étoit prête à prendre les armes contre celle de Corsuble, & lui redemandoit son roi: l'intérieur du palais de cet amiral n'étoit pas plus tranquille; & Gloriande approuvant hautement l'action généreuse que Caraheu venoit de faire, elle accabloit l'odieux Dannemont de reproches, & bravoit la colère de son père, en disant que si le roi de Tunis se fût conduit autrement, il n'eût pas été digne de sa main.

On connoît trop déjà l'ame noble & loyale d'Ogier le Danois, pour ne pas imaginer à quel

point il fut sensible à l'action vertueuse de Caraheu; il en parloit sans cesse à la belle Gloriande, & le seul bonheur dont elle pouvoit jouir dans l'absence d'un amant aimé, c'étoit de l'entendre louer par un ami, qui, de jour en jour, lui devenoit plus cher.

Peu de tems après, le fier & redoutable Brunamont, roi d'Ethiopie, vint à la tête de son armée au secours de l'amiral Corsuble. Brunamont joignoit à sa taille gigantesque une figure hideuse, un cœur féroce, & la force de dompter les plus redoutables éléphans: jusqu'alors nourri dans les forêts d'Afrique, il n'avoit jamais connu l'amour; mais la beauté céleste de Gloriande lui faisant naître des desirs impétueux, il se prit pour elle de cette espèce d'amour que le printems & la nature inspire aux tigres & aux lions du pays qui l'avoit vu naître.

Il demanda sa main à l'amiral Corsuble, en lui donnant le choix, ou de tourner ses armes contre lui, ou de l'aider à vaincre & soumettre les chrétiens.

L'absence du roi de Tunis eût laissé Gloriande sans défense, si le brave Ogier ne l'eût assurée qu'il périroit plutôt que de voir l'amante de son ami devenir la proie de ce monstre.

Cependant le foible Corsuble, irrité de l'abandon de Caraheu, favorisa Brunamont dans

la demande qu'il faisoit de sa fille, & sçut même lui ménager un entretien particulier avec cette princesse. Le féroce Brunamont, tel que nous l'avons dépeint, força bientôt Gloriande à ne lui répondre qu'en s'armant d'un poignard, & en jettant les hauts cris. Ogier accourut; &, saisissant Brunamont d'un bras nerveux, il le contraignit à se retirer.

Brunamont furieux court à l'amiral Corsuble, & lui dit que Gloriande ne se refuse à l'épouser, que pour favoriser le complot qu'elle a fait avec son amant. Fertile en mensonge comme les nègres de ses états, il ajoute que Caraheu n'est allé dans le camp de Charlemagne, que pour s'y faire baptiser, & recevoir de la main de l'empereur sa fille Glorlande, qui doit s'échapper pendant la nuit, pour aller aussi se faire chrétienne comme lui & l'épouser en même tems: il finit par accuser Gloriande de haute trahison, & demande qu'elle subisse le supplice, si cette princesse ne trouve un champion assez téméraire pour oser la défendre contre lui.

Brunamont étoit si redouté, que peut-être aucun Chevalier ne se fût présenté pour remplir les voeux que Corsuble faisoit en secret pour l'honneur & la vie de Gloriande; mais bientôt Ogier, averti de l'accusation de Brunamont, se

présenta devant les deux rois : Roi d'Ethiopie, dit-il en le regardant avec un sourire dédaigneux, oserois-tu bien présenter ton gage ? Ton lâche cœur saura-t-il soutenir le mensonge dont je te donne hautement le démenti ? — Oui, vassal abandonné de ses proches, dit Brunamont avec fureur, je soutiens mon dire envers & contre tous. Ogier ne répondit point à cette injure ; il fut se mettre à genoux devant Gloriande : Belle princesse, lui dit-il, daignez accepter mon bras ; c'est à l'ami du roi de Tunis à vous défendre en son absence. Gloriande détache de sa ceinture une riche écharpe, où son chiffre & celui de son amant étoient brodés de sa main. Oui, brave Ogier, je vous accepte pour mon défenseur, lui dit-elle ; c'est Caraheu lui-même qui va combattre dans la personne de son ami : croyez qu'il en eût autant fait pour vous. Le combat accepté de part & d'autre, fut marqué pour le lendemain ; & les parrains des deux champions ayant été nommés, ils s'emparèrent de celui qui leur fut destiné pour le garder pendant la nuit, & répondre de sa personne, selon l'usage de la Chevalerie.

Un espion de Charlemagne qui s'étoit introduit dans la cour de Corsuble, s'évada subitement de Rome, & courut rendre compte à l'empereur de tout ce qui venoit de se passer.

Ce prince apprenant que le lieu du combat étoit marqué ſur les bords du Tibre, hors de la cité, fit prendre les armes à toute ſon armée avant le jour, & marcha dès l'aurore à ſa tête, pour s'approcher de l'armée ennemie. Ce prince laiſſa la ſienne en bataille derrière une montagne qui la couvroit; &, ſuivi d'un petit nombre de Chevaliers & du roi de Tunis, il monta ſur le ſommet de cette montagne, d'où il pouvoit voir facilement le combat.

Bientôt l'armée de Corſuble, celle du roi de Tunis, & celle de Brunamont, ſortirent par trois différentes portes, paſsèrent le Tibre, & formèrent, quoique toujours ſéparées, un grand cintre au milieu duquel les lices furent promptement dreſſées. Ogier & Brunamont conduits par leurs parrains, entrèrent dans la lice, où l'Alcoran étant apporté, le traître Brunamont oſa jurer en frémiſſant, que ſon accuſation étoit vraie; & le digne Chevalier de Gloriande leva les mains au Ciel, en l'implorant pour qu'il protégeât l'innocence & la vérité.

Quelque haute opinion qu'eût Caraheu de la force & de la valeur d'Ogier, que ne ſouffroit-il pas alors de ne pouvoir combattre lui-même pour une maîtreſſe adorée?

Les trompettes ſonnent; les deux champions s'élancent, briſent leurs lances juſqu'à la poi-

gnée : les deux chevaux plient les jarrets de la force de cette atteinte, & leurs maîtres perdant un inſtant la reſpiration, ſont prêts à tomber ; mais bientôt ils ſe remettent & s'attaquent l'épée à la main avec une égale fureur.

Le combat fut long & terrible ; la lice rougie par leur ſang, étoit couverte des débris de leurs armes. Brunamont, plus bleſſé qu'Ogier, & furieux d'une réſiſtance qu'il n'avoit jamais éprouvée, ſaiſit ſon épée à deux mains, & veut en porter un coup déciſif ſur ſon caſque. Ogier oppoſe Courtain au coup qui le menace ; & cette épée égale à Joyeuſe, coupe en entier le cimeterre de Brunamont. Entraîné par la force du coup qu'il porte en vain, Brunamont tombe ſur l'arène ; Ogier s'y précipite pour achever ſa victoire : mais à l'inſtant Brunamont ſe relève ; & voyant que ſon bras eſt déſarmé, il s'élance ſur Ogier, qu'il ſerre aſſez étroitement pour l'empêcher de ſe ſervir de ſon épée. Tous les deux luttent, tombent & roulent enſemble ſur la pouſſière ; mais enfin Ogier étourdit Brunamont d'un coup de gantelet ; &, ſe dégageant de ſes bras, il lui fait voler la tête.

Déja Corſuble permettoit à Gloriande de s'avancer pour remercier ſon libérateur, lorſqu'un farouche Africain, parent de Brunamont, & commandant ſous lui l'armée Éthiopienne, jette

un grand cri, s'ébranle & vient attaquer l'armée de Corfuble & de Dannemont, que d'abord il met en désordre : celle de Caraheu contenue par ses généraux, reste spectatrice de ce combat.

Le général Ethiopien poursuit son premier avantage; & bientôt Corfuble, Dannemont & son armée, fuient de toutes parts, & cherchent à rentrer dans Rome. Les deux ponts sur le Tibre sont bientôt engorgés par des fuyards; Corfuble & Dannemont cherchent en vain à se faire jour sur l'un de ces ponts, qui, surchargé par la foule, tombe & s'abîme dans le Tibre avec sa charge. Corfuble & Dannemont couverts d'armes pesantes, périrent en peu d'instans; & le gros de leur armée rentré dans Rome, ne s'occupa plus qu'à s'y mettre en défense.

Caraheu qui voyoit du haut de la montagne la défaite de l'armée de Corfuble, obtint facilement de l'empereur la permission d'aller se mettre à la tête de la sienne, & de courir au secours du père de Gloriande. Le sage duc de Bavière voyoit avec une satisfaction secrète les armées Sarrasines se détruire entr'elles : il fait remarquer à Charlemagne que les Sarrasins travaillent eux mêmes à lui ouvrir les portes de Rome.

Caraheu vole à la tête de son armée; il y

trouve Ogier vainqueur de Brunamont, qui le croyoit dans la position de ne devoir attaquer ni défendre Corsuble: mais son ami le détermine facilement à le suivre, & ces deux jeunes héros à la tête d'une armée qui n'avoit point encore combattu, tombent sur les Ethiopiens, & les font plier de toutes parts. La terre est bientôt couverte de ces Africains; le massacre est affreux, & les débris de cette armée ne se sauvent que par une prompte fuite. Ces deux princes arrivent sur les bords du Tibre, où bientôt ils apprennent la triste fin de Corsuble & de Dannemont: l'un & l'autre étoient trop généreux pour ne pas regretter de n'avoir pu courir plus tôt à leur secours. Tous les deux entrent dans Rome, & volent au palais, où déja Gloriande n'étoit plus gardée, & commandoit en souveraine: la présence de son libérateur & d'un amant aimé sécha bientôt les larmes qu'elle donnoit à la mort de Corsuble.

Charlemagne crut alors qu'il étoit tems de s'approcher de Rome avec son armée; & bientôt il apperçut une troupe de Chevaliers que Gloriande envoyoit au-devant de lui: leur chef étoit chargé de présenter les clés de Rome à l'empereur, & de lui dire qu'on lui préparoit les honneurs du triomphe: Charles refusa l'un & l'autre; il entra dans Rome comme un sou-

verain allié de Gloriande, & voulut qu'Ogier & Caraheu jouîssent des honneurs que méritoient les libérateurs de la capitale du monde chrétien.

La belle Gloriande, maîtresse de son sort, assura son bonheur, en donnant sa main au brave roi de Mauritanie. L'empereur rappella le pape Léon, le rétablit lui-même sur la chaire de Saint Pierre ; & Léon reconnoissant, le traita toujours comme son seigneur suzerain.

Charles & Léon eussent vivement desiré que l'union de Gloriande & du roi de Tunis eût été sanctifiée par les eaux salutaires du baptême ; mais le tems n'étoit pas encore arrivé de recevoir cette grace du ciel, qu'ils méritèrent dans la suite par la constance de leurs vertus.

L'un & l'autre prirent congé de l'empereur pour retourner dans leurs états : ce ne fut pas sans verser bien des larmes. En embrassant Ogier, Caraheu lui jura de voler à son secours au premier mot de sa part, & reçut le même serment de son ami. Le pape Léon est rétabli dans sa puissance spirituelle, & l'Italie étant tranquille, Charlemagne retourna dans sa cour.

A peine Ogier, qui l'avoit suivi, fut-il à portée du château qu'habitoit sa chère Belicène, qu'il se déroba de ces fêtes que le peuple françois, toujours éperdu d'amour pour son roi, donnoit

donnoit à Charlemagne, pour revoir celle qui lui faisoit sentir le bonheur d'aimer. Il entre dans ce château ; il voit des domestiques en larmes ; ils poussent des cris en le voyant : son ame est agitée d'une secrète terreur ; il monte en frémissant à l'appartement de la dame Châtelaine : hélas ! il la voit accourir au-devant de lui, tenant un enfant dans ses bras. Ah ! malheureux & coupable Ogier ! s'écrie-t-elle, voilà tout ce qui nous reste de celle que ton amour séduisit. A ces mots, le sensible Ogier jette un cri douloureux, & tombe sans connoissance : on a peine à le rappeller à la vie ; les sanglots étouffent sa voix. Ah ! dieux ! s'écria-t-il enfin, en se jettant aux genoux de Béline, l'ignorance & l'amour firent seuls notre crime, & j'accourois pour le réparer en lui donnant ma main. Béline, attendrie & connoissant toute la loyauté du cœur d'Ogier, jette ses bras à son cou, toute en larmes, & met l'enfant dans les siens. Je te pardonne, lui dit-elle ; mais jure-moi d'aimer ton fils, que je veux élever pour le rendre digne de toi ! Avec quel transport Ogier ne prononça-t-il pas ce serment si naturel & si sacré !

Ogier, l'ame percée de douleur, retourna, peu de jours après, à la cour de Charlemagne,

qui, malgré sa tendresse pour Ogier, se ressouvenoit toujours de l'insulte qu'il avoit reçue de Geoffroy son père; il avoit déja même décidé dans un conseil, qu'il porteroit incessamment ses armes en Danemarck, lorsqu'il arriva couriers sur couriers de la part de Geoffroy, qui lui mandoit que les Sarrasins & les peuples du nord avoient fait une irruption dans ses états, avoient ravagé ses frontières, & que bientôt Copenhague seroit assiégée. Geoffroy dans ces lettres reconnoissoit sa faute, requéroit son pardon, & supplioit le chef du monde chrétien de lui accorder du secours contre les ennemis de la religion sainte.

L'ame de Charlemagne étoit trop belle pour ne pas savoir pardonner; il voulut éprouver celle d'Ogier. Geoffroy, séduit par la nouvelle reine, avoit absolument abandonné ce fils, l'avoit laissé quinze ans en ôtage, & paroissoit ne vouloir jamais le rappeller auprès de lui. Charles lui demanda si, malgré le dédain de son père, il vouloit aller le secourir; Ogier ne lui répondit qu'en se jettant à ses genoux; & le sommant après, au sujet de la demande qu'il venoit de lui faire, il le supplia de lui accorder un secours & la permission de le commander: *Fils, pour nuls riens*, dit-il, *voire pour la mort*, *ne doit*

faillir au besoin à son père ; ainsi le dit la loy gravée en pierre céleste, nature bone en fait même commandement.

Charles se rend à ses instances ; il lui donne mille de ses Chevaliers : un grand nombre d'autres, brûlant de se distinguer sous la bannière d'Ogier, vinrent s'y rendre de toutes les provinces de France.

Ogier vole au secours de son père ; les ennemis sortent de leurs lignes pour lui présenter la bataille : malgré l'inégalité du nombre, il les bat, & les poursuit jusques sur les bords de la Baltique, où ce qui s'étoit échappé se rembarque en confusion sur les vaisseaux.

Ogier revient de la poursuite, marche vers Copenhague ; il est surpris d'entendre sonner toutes les cloches de la ville : il en apprend bientôt la cause ; c'étoit les obsèques de Geoffroy son père qu'on célébroit. Ogier ne sentit que la douleur de n'avoir pas embrassé le père qu'il venoit de rétablir sur son trône, & de n'avoir pas reçu de sa bouche ses derniers ordres ; il apprend aussi-tôt que son père, en mourant, l'a déclaré l'unique héritier de son trône & de ses états.

Ogier vole à l'église où son père venoit d'être enfermé dans le tombeau ; il embrasse la tombe, qu'il baigne de larmes ; & dans ce moment il la

voit briller d'une lumière céleste. Une voix douce se fait entendre ; c'étoit celle d'un ange qui lui disoit : Ogier, ne conserve que le surnom de Danois, laisse tes états au duc Guyon ton frère ; l'Éternel te destine un sort plus glorieux, & des royaumes où tu feras suivre sa loi.

Cet ange, très-différent de ceux dont Boniface VIII se servit avec le bon Célestin, remplit le cœur d'Ogier de soumission, de confiance & de joie ; il se relève ; il court embrasser son frère ; il aborde respectueusement la reine sa belle-mère, & il leur déclare que, content de son sort, & d'être agrégé dans le nombre des preux Chevaliers estimés de Charlemagne, il retourne dans sa cour, & les laisse les maîtres absolus dans ses états.

A ces mots, il fait assembler les seigneurs Danois, leur fait prêter serment à son frère, qu'il conduit à la cathédrale, & qu'il couronne lui-même de sa main. Le nouveau roi, digne du sang qui couloit dans ses veines, dépose sur le champ sa couronne & son sceptre aux pieds de son frère ; il reconnoît qu'il les tient de lui, lui rend hommage, & lui jure qu'à son premier ordre il sera prêt à voler à la tête des Danois pour lui obéir.

Ogier revint couvert de gloire en France ; & Charlemagne, touché de son attachement, &

au ſacrifice qu'il venoit de lui faire, le combla de careſſes, & le traita dans la ſuite preſque comme ſon égal.

Nous paſſons ſous ſilence tous les exploits d'Ogier pendant pluſieurs années, & les aventures galantes, qui, ſouvent, le dédommageoient du ſang qu'il répandoit dans les combats. Les dons des Fées avoient bien de ſa force : nulle beauté ne pouvoit lui réſiſter, & nulle beauté ne pouvoit être aſſez ingrate pour ne pas avouer qu'Ogier ſavoit très-bien aimer, du moins pour quelques jours. Les myrthes qui le couronnèrent, égalèrent preſque ſes lauriers ; mais nous croyons devoir paſſer à l'événement le plus terrible & le plus malheureux de ſa vie.

La bonne & tendre châtelaine Béline avoit élevé le fruit des amours de ſa fille & d'Ogier avec le plus grand ſoin. Elle ſe conſoloit quelquefois de ce que ſon petit-fils n'étoit pas légitime, en penſant que l'inégalité de conditions & les loix de l'empire l'euſſent empêché d'hériter des grands fiefs d'Ogier, quand même ce prince eût épouſé Belicène. Elle s'appliquoit à rendre le jeune Baudouin digne d'être reconnu par ſon père, & de l'apanage qu'il en pouvoit obtenir. Ses ſoins avoient réuſſi : Baudouin, charmant par la figure & par l'eſprit, joignoit la force & le courage d'Ogier aux charmes de ſa mère.

Béline crut qu'il étoit tems de le faire connoître, & l'envoya à la cour de Charlemagne. Un jour qu'Ogier revenoit du lever de l'empereur, le jeune Baudouin se jette à ses genoux, & lui présente une lettre de Béline avec le portrait de Belicène, entouré d'une tresse de ses cheveux. Ogier lit la lettre en fondant en larmes, baise le portrait & les cheveux de celle qu'il avoit si tendrement aimée, & reçoit son fils dans ses bras.

Ogier présente son fils à l'empereur, qui le caresse & le retient à son service. Toute la cour s'empresse à l'imiter : le duc Naymes & les anciens barons croient revoir Ogier dans son adolescence, & cette ressemblance les porte à l'aimer. Chariot même lui marque d'abord quelque amitié; mais bientôt la ressemblance & la fierté d'Ogier, qu'il reconnoît dans le jeune Baudouin, suffisent pour exciter sa haine.

Baudouin cependant se montroit très-attentif à servir Charlot, & ne perdoit pas une occasion de chercher à lui plaire. Ce prince aimoit à jouer aux échecs, & le jeune Baudouin excellant à ce jeu, faisoit souvent sa partie.

Un jour que Charlot étoit vivement piqué d'avoir perdu deux parties de suite, il crut pouvoir, en prenant une pièce, donner échec & mat à Baudouin ; mais celui-ci l'attendoit dans le piège qu'il avoit tendu : il eut le tort de faire

un léger sourire, en faisant Charlot échec & mat pour la troisième fois. Charlot se lève furieux, &, saisissant le pesant & riche échiquier d'or dont ils se servoient, il en porte un coup sur la tête de Baudouin, la lui brise, & le fait tomber mort dans la chambre.

Effrayé lui-même de son crime, craignant la vengeance du redoutable Ogier, Charlot se cache dans l'intérieur du palais. Un jeune compagnon de Baudouin sort en poussant des cris douloureux; il rencontre Ogier, il lui montre de la main la chambre de Charlot: le malheureux père y court, voit son fils mort baigné dans son sang, & l'on ne peut lui cacher que c'est le féroce Charlot qui l'a privé de la vie.

Ogier transporté de fureur, tire la redoutable courtain, cherche Charlot dans le palais; & celui-ci fuit de sa première retraite, & ne se croit en sûreté que dans la chambre de Charlemagne, qui dînoit alors avec le duc Naymes, & Salomon duc de Bretagne. Ogier poursuit Charlot, l'épée haute, jusqu'à la table de l'empereur: un échanson qui portoit une coupe d'or à ce prince, tend son bras pour arrêter Ogier, qui, ne se connoissant plus, porte un coup qui tombe sur la coupe qu'il fend, & dont le vin rejaillit & couvre le visage de l'empereur. Ce prince se lève en fureur, saisit un couteau qu'il est prêt à lancer, lorsque

Salomon & Naymes se jettent entre deux ; & ce dernier, qui conservoit son ancien empire sur Ogier, arrête son bras qu'il avoit déja levé sur l'empereur, & le force à se retirer, tandis que Salomon de son côté retient Charlemagne, & calme sa première colère. Le duc Naymes prévoyant les suites de cette violence, plaignant Ogier, & l'excusant dans son cœur, lui fait remettre courtain dans le fourreau, en impose aux gardes du palais qui se rassembloient pour l'arrêter ; il le fait armer & monter sur son cheval Beiffror, & le force à s'éloigner de Paris, sur ce destrier que la Fée Morgane avoit fait substituer au sien, par les esprits soumis à ses ordres. Charlemagne fait assembler le conseil des hauts barons ; il leur raconte jusqu'à quel point Ogier vient de manquer au chef de l'empire. Ogier est condamné par les barons à perdre la tête. Salomon de Bretagne & Naymes de Bavière, sont les seuls qui s'opposent à ce jugement ; & Charles fait prêter serment à tous les autres barons, qu'ils feront tous leurs efforts pour arrêter Ogier, & le remettre en sa puissance.

Ogier étoit trop aimé pour ne pas rassembler bientôt un grand nombre de Chevaliers qui se dévouèrent à sa défense. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les différens combats qu'il décrit ; mais nous devons dire qu'ils furent

presque tous à l'avantage d'Ogier, & que Charlemagne le poursuivant en personne, Ogier l'abattit deux fois différentes, fut le maître de sa vie; & qu'au lieu de lui faire crier merci, le généreux & fidèle Ogier ne s'occupa qu'à le relever, & à lui demander inutilement son pardon; mais il insistoit en même tems sur la punition de Charlot; & Charles eût mieux aimé le laisser user de son avantage, que de s'humilier jusqu'à lui promettre la mort de son fils.

Affligé du sang que ses amis avoient répandu pour lui, & des désordres affreux qu'entraînent toujours les guerres civiles, Ogier congédia sa petite armée, & se déroba la nuit de ceux qui s'attachoient à le suivre. Il prit le parti d'aller rejoindre le duc Guyon son frère; mais, s'étant égaré dans la forêt des Ardennes, & se trouvant fatigué d'une longue marche, la fraîcheur d'un vallon assez écarté pour qu'il ne pût craindre d'être surpris, l'invita sur le soir à prendre quelque repos. Il débride Beiffror; il ôte son casque; il se couche sur le gazon qui bordoit une belle fontaine, & pose sa tête désarmée sur son bouclier.

Ogier goûta le repos jusqu'au lever du soleil. Malheureusement Turpin (qui se souvenoit quelquefois qu'il étoit archevêque de Reims) remplissoit alors les fonctions de cet état. Il visi-

toit les églises suffragantes de sa métropole; mais sa dignité de pair de France, & son humeur martiale qui le faisoit compter au nombre des preux, ne lui permettoient pas de voyager sans avoir autant de Chevaliers à sa suite, qu'il avoit de chapelains & de clercs. L'un de ces derniers eut soif; & connoissant la fontaine sur le bord de laquelle Ogier reposoit, il s'approche de l'eau, dont bientôt il s'écarte à l'aspect d'un Chevalier armé. Ce clerc court à l'archevêque, lui fait part de sa découverte: Turpin s'approche doucement de la fontaine; il reconnoit Ogier qui ne se réveille pas.

Le premier mouvement du bon & généreux Turpin fut de sauver son ami pour lequel il étoit pénétré d'estime; mais ses archidiacres & ses Chevaliers, qui reconnurent aussi le brave Ogier, firent souvenir leur archevêque du serment sacré que Charlemagne avoit exigé de lui. Turpin eut fait *une felonie s'il eût faussé la foy dû serment*; son cœur loyal en étoit incapable: mais ce ne fut qu'en gémissant qu'il permit à sa suite de se saisir d'Ogier endormi, qui se trouva sans défense & couvert de chaînes en sortant de son profond sommeil. Les Chevaliers de Turpin s'emparent de son cheval & de ses armes, & le conduisent à Soissons où l'empereur se trouvoit alors.

Turpin lui remet Ogier entre les mains, en ſe jettant à genoux pour lui demander ſa vie; mais Charles la lui refuſe; &, ſaiſi de fureur à l'aſpect d'Ogier qui le regardoit d'un œil ferme, il fait appeler le prévôt de l'hôtel pour faire trancher la tête, en ſa préſence, à l'ennemi qui ſemble encore le braver dans les fers.

Salomon de Bretagne & le duc Naymes s'uniſſent à Turpin pour implorer ſa clémence: ils lui repréſentent le nombre de ſouverains puiſſans qui peuvent ſe liguer avec le roi de Danemarck, pour venger la mort d'Ogier; mais l'empereur demeurant infléxible, ils en obtiennent du moins de ne pas faire périr Ogier par une mort publique & ſanglante. Ils le font convenir qu'Ogier ſera remis, ſous la garde de l'archevêque Turpin, *en charte privée;* & l'empereur ordonne que la nourriture d'Ogier (haut de ſept pieds & qu'il connoiſſoit être grand mangeur) ne ſera que d'un quartier de pain, d'une pièce de viande & du quart d'un ſeptier de vin: c'eſt ainſi que Charles eſpéroit ſe défaire promptement d'Ogier, en le faiſant mourir d'inanition, ſans que *ſon nombreux lignage* & ſon frère puſſent lui reprocher ſa mort. Il fit de nouveau prêter ferment à Turpin de ſe conformer à cet ordre.

Le bon archevêque aimoit trop Ogier pour ne pas imaginer quelque moyen de lui conſerver ſa

vie; il prévoyoit sa fin prochaine, s'il accomplissoit le serment: connoissant d'ailleurs Ogier pour le Chevalier le plus zélé pour la loi sainte, & le plus ardent à massacrer les mécréans qui refuseroient de la recevoir, Turpin crut pouvoir se permettre une restriction mentale, (ce qui prouve bien qu'elle n'est pas de nouvelle invention, & que l'Espagne n'en a pas l'honneur), sans manquer à la lettre du serment qu'il avoit proféré. Voici comment Turpin se proposa de l'exécuter.

Tous les matins il faisoit donner à son prisonnier un quart d'un pain fait avec deux boisseaux de farine: on y joignoit le tiers d'un mouton ou d'un veau gras; & faisant fondre un septier qui contenoit quarante pintes de vin, le bon Ogier n'en buvoit que la quatrième partie.

La prison d'Ogier fut très-longue: l'Auteur assure qu'elle dura sept ans. Charlemagne s'étonnoit toujours qu'Ogier ne succombât pas à cette longue abstinence; & lorsqu'il en demandoit des nouvelles à Turpin, le bon archevêque, muni intérieurement de la restriction, ne craignoit point de jurer qu'il accomplissoit littéralement le serment qu'il avoit proféré.

Nous avons oublié de dire qu'au moment qu'Ogier fut conduit prisonnier à Soissons, l'abbé de Saint-Faron de Meaux appercevant

le beau cheval Beiffror, & n'ayant en ce moment rien autre chose à demander à Charlemagne, (car il est de la règle & de l'éducation des moines de demander toujours) il supplia ce prince de lui donner ce beau destrier, qu'il fit conduire à son abbaye. Il mouroit d'envie de se servir de ce superbe cheval, pour aller voir l'abbesse de Jouare sa bonne amie, & se montrer à ses yeux comme un vigoureux & leste cavalier; mais le pauvre abbé fut bien trompé dans ses espérances: étant allé bien doucement dans sa litière jusqu'au pied de la montagne de Jouare, où Beiffror avoit été conduit richement couvert des plus beaux ornemens que les moines eussent pu tailler dans la sacristie pour lui faire un harnois; accoutumé de porter le poids énorme d'Ogier couvert de ses armes, dès qu'il ne sentit sur lui que le poids léger de l'abbé, & qu'il vit ses longs habits flotter sur ses flancs, il l'emporta, lui fit franchir rapidement la montagne; & faisant des sauts prodigieux en entrant dans la cour de l'abbaye, il le jeta de très-haut aux pieds de madame l'abbesse, qui, suivie de ses nonains, s'étoit avancée pour le recevoir.

On imaginera sans peine quels furent les cris, l'épouvante & la douleur de l'abbesse, en voyant damp abbé sans connoissance & à moitié brisé

par sa chûte. Une sœur converse, favorite de l'abbesse, court à l'abbé; elle cherche, elle tâte où sont ses blessures, & console un peu madame l'abbesse, en l'assurant que le coup n'a porté que sur la tête & les épaules. On imagine sans peine les tendres & charitables soins que l'on prit de lui: ils réussirent; mais l'abbé souffrant & humilié d'être tombé si cruellement dans une pareille occasion, résolut de s'en venger sur le pauvre Beiffror; il le condamna, dans sa colère, à la même abstinence de son maître, & à charrier des pierres destinées au bâtiment qu'il faisoit élever hors des murs de son abbaye pour y recevoir les dames voyageuses; espèce de bâtiment qui dès ce tems-là se nommoit en langage claustral la *mal-gouverne*.

C'est ainsi que, mal-nourri, souvent battu, forcé de traîner un pesant tombereau, le noble & vigoureux cheval Beiffror passa tout le tems de la prison de son maître.

Cette prison eût été peut-être aussi longue que la vie de Charlemagne, sans les grands événemens qui forcèrent cet empereur à remettre Ogier en liberté.

Il apprit tout-à-la-fois que Caraheu, roi de Mauritanie & frère d'armes d'Ogier, rassembloit une armée formidable prête à s'embarquer pour venir délivrer son ami; que le duc Guyon de

Mayence, roi de Danemarck & frère d'Ogier, s'unissoit aux souverains de Norwège & de Finlande, ses proches parens, pour venir l'attaquer; mais le danger le plus pressant de tous, c'étoit l'incursion subite du redoutable roi Sarrasin Bruhier, qui, pour venger la mort de l'amiral Corsuble son frère, étoit débarqué dans la Guienne, à la tête de deux cents mille hommes, s'étoit emparé de Bordeaux & de Poitiers, & marchoit à grandes journées pour l'attaquer jusques dans Paris.

Charlemagne sentoit alors combien le secours d'Ogier étoit nécessaire; mais le duc Naymes & Turpin eurent beau le lui représenter, l'empereur, trop grièvement offensé, & tremblant pour les jours de Charlot qu'il avoit encore la foiblesse d'aimer, ne pouvoit se résoudre à se servir du bras d'Ogier, que d'ailleurs il croyoit sans force, & affoibli par sa prison & sa longue abstinence.

Il y fut bientôt forcé par l'approche de Bruhier, par la première bataille qu'il perdit contre lui, & la prison de la moitié des Chevaliers de sa cour, qui portoient déja les fers de son ennemi.

Bruhier, fier de son premier avantage, envoya défier Charlemagne à venir combattre contre lui seul, accompagné des quatre plus

braves Chevaliers François. Charlemagne vouloit accepter le défi, mais corps à corps avec Bruhier. Salomon, Naymes & Turpin parvinrent à l'en empêcher; & Charles répondit au héraut de Bruhier, qu'il envertoit le lendemain lui porter sa réponse.

C'est dans cet intervalle que les trois ducs parvinrent à persuader Charlemagne de pardonner à Ogier, & de le rappeller pour combattre le redoutable ennemi qui le défioit : mais il ne leur fut pas si facile de persuader Ogier. Blessé de sa longue prison & de l'ingratitude de Charlemagne, ayant toujours l'idée présente de son fils mort & sanglant entre ses bras, par le coup que le féroce Charlot lui avoit porté, le fier Ogier ne voulut jamais se rendre aux instances de ses amis; & quoique la gloire l'appellât à combattre Bruhier, quoique le salut de la chrétienté dépendît de la mort de ce redoutable mahométan, Ogier refusa de sortir de sa prison & de combattre, à moins que l'empereur ne remît Charlot entre ses mains *pour en faire à sa volonté*.

Cette proposition étoit bien dure; mais le danger étoit si pressant, que les trois pairs osèrent supplier l'empereur de l'accepter; & que Charlemagne, par un retour de justice, avouant lui-même que Charlot étoit criminel,

manda

manda par eux au prince Danois qu'il pouvoit venir le trouver en aſſurance, & que lui-même il remettroit Charlot entre ſes mains.

Ogier libre & maître d'exercer une vengeance légitime, en rendit grace au ciel; & ſon premier mouvement fut de ſe jetter à genoux, & d'implorer ſa puiſſance pour le rendre vainqueur, & ſes lumières, pour éclairer l'uſage qu'il feroit du pouvoir que Charlemagne lui donnoit ſur le meurtrier de ſon fils.

Cette prière fervente, ſi digne d'un véritable chrétien, fut écoutée du Très-Haut. Pendant qu'Ogier étoit en prières, un ange apparut à ce digne Chevalier: L'Eternel reçoit ta prière, lui dit-il; il défend la vengeance, mais l'orgueil eſt coupable à ſes yeux; il te permet d'humilier celui de Charlemagne, il t'ordonne de pardonner à Charlot. Va combattre Bruhier en toute aſſurance; unis les armes françoiſes à celles de Caraheu; c'eſt aux champs d'Acre que tu dois les porter: l'Eternel te deſtine la couronne de ce beau royaume & le bonheur d'être le parrain de Caraheu & de Gloriande, dont les vertus méritent qu'ils deviennent chrétiens. Ogier à ces paroles, que lui ſeul entendit, s'humilie, baiſe la terre & jure d'accomplir les ordres du Très-Haut. Il ſe relève, & ſe laiſſe conduire par les trois pairs ſes amis, en préſence de Charle-

magne. Ce grand prince, fidèle à sa parole, avoit fait conduire dans la salle où les hauts barons étoient assemblés, son fils Charlot les mains liées & tête nue : dès qu'il voit paroître Ogier, il saisit Charlot par un bras, l'entraîne vers Ogier, & dit à ce prince : *Je te remets le coupable ; fais-en à ta volonté.* Ogier, sans lui répondre, saisit Charlot, l'abat à ses genoux, le prend d'une main par les cheveux, & lève de l'autre la redoutable Courtain. Charles, qui ne s'attend plus qu'à voir rouler la tête de son fils à ses pieds, ferme les yeux & jette un cri lamentable.

Ogier n'attendoit que ce moment; & sur le champ il relève Charlot, coupe ses liens, le baise sur la bouche, & court se jetter aux genoux de l'empereur.

Rien ne peut exprimer la surprise & l'attendrissement de Charlemagne en voyant son fils en vie & le brave Ogier à ses genoux; il serre ce dernier dans ses bras, le baigne de ses larmes, & s'écrie devant ses barons : O ciel ! je te remercie, & je conviens qu'en ce moment Ogier est plus grand que moi.... Pour Charlot, son ame vile ne sentoit que la joie d'avoir évité la mort; mais elle ne fut point changée; & plusieurs années après, ce lâche prince reçut la punition de ses crimes, de la main d'Huon

de Bordeaux, ainſi que nous le verrons dans la ſuite.

Lorſque Charles fut un peu revenu de ſes premiers tranſports, il ne put obſerver, ſans quelque ſurpriſe, l'embonpoint & le teint frais & vermeil d'Ogier; il ſe tourna du côté du bon Turpin, qu'il fit rougir en lui diſant: *Par la teſte de Berthe! chier ſire, bien aparoît que bone priſon Ogier eut en votre hoſtel; mais moult plus ores-vous en priſe, & m'en tiens votre ami.* Tous les barons ſe mirent à rire, & *gaberent entre eux* en regardant Turpin, qui, pour toute réponſe, courut embraſſer Ogier, dont il éleva le bras droit en diſant: *Votre gaberie* (1) *en telle achoiſon* (2) *ne me poiſe nuls riens; vecy qui nous vengera tous du fier Pautonier Sarraſin.*

Charlemagne n'héſita plus à faire partir ſon héraut. Sa confiance dans la force & la valeur d'Ogier étoit ſi grande, qu'il ordonna de dire à Bruhier que le ſurlendemain il eût à ſe trouver dans la plaine de Saint-Denis, pour y combattre un ſeul Chevalier qu'il avoit choiſi pour ſon champion, ſous les conditions de lui remettre Paris s'il étoit vainqueur, ou qu'il lui délivreroit les Chevaliers chrétiens en ſa puiſſance, ſi ſon

(1) Plaiſanterie.
(2) Occaſion.

champion remportoit la victoire. L'orgueilleux & féroce Bruhier fit un rire amer en écoutant le héraut de l'empereur, dont il accepta les conventions, qu'il jura par Mahomet d'obſerver religieuſement. Ayant entendu la réponſe de Bruhier, Ogier demanda ſes armes; elles lui furent apportées, & Turpin en ayant pris ſoin lui-même, elles ſe trouvèrent en bon état; mais il fut bien embarraſſant de trouver un cheval, dont Ogier pût ſe ſervir pour combattre: Charles lui fit amener les plus vigoureux chevaux de ſon écurie, & juſqu'à Blanchard ſon cheval de bataille: Ogier les eſſaya vainement, il leur fit à tous ployer les reins juſqu'à terre: dans cet embarras, l'archevêque Turpin ſe ſouvint alors que l'empereur avoit donné Beiffror, dont Ogier regrettoit vivement la perte, à l'abbé de Saint-Faron, & l'on envoya ſur le champ un courier pour ramener Beiffror en diligence.

Les moines ſont preſque toujours impitoyables; & celui qui préſidoit aux travaux de l'abbaye n'avoit que trop fidèlement exécuté les ordres de damp abbé: le pauvre Beiffror fut ramené bien maigre, bien haraſſé, & pelé par les harnois du vil tombereau qu'il avoit ſi long-tems traîné. On l'amène la tête baſſe & marchant peſamment devant Charlemagne; mais dès qu'il entend la voix d'Ogier qui l'appelle, il la re-

lève, il hennit, ses yeux s'enflamment, & son ancienne ardeur se fait connoître par la force avec laquelle il bat la terre de son pied. Ogier lui fait des caresses auxquelles le bon animal semble répondre; il s'élance sur lui, & Beiffror, fier de porter son maître, bondit plusieurs fois de plus de dix pieds de haut.

Rien ne manquant plus au brave Ogier pour combattre Bruhier, Charlemagne sortit, à la tête de son armée, de la ville de Paris, dont il ordonna que les portes restassent ouvertes; & ce prince vint occuper la montagne de Montmartre, dont la vue s'étendoit sur la plaine de Saint-Denis, où le combat devoit être livré.

Dès que le jour qui devoit l'éclairer fut arrivé, le Duc Naymes & Salomon de Bretagne servant de parrains à Ogier, le conduisirent sur le terrain marqué: Brùhier accompagné de deux puissans amiraux, sortit en même tems de Saint-Denis pour s'y rendre, & fit conduire dans la lice les Chevaliers François prisonniers.

Les conventions ayant été répétées & jurées de part & d'autre, les parrains s'éloignèrent, & les deux combattans. restèrent en présence. Pauvre Chevalier, dit alors Bruhier avec insolence, ton maître n'a donc pas le moyen de te donner un meilleur cheval? Espères-tu que cette vieille rosse ait la force de résister à Marche-

vallée que tu vois, & qui ſurpaſſe en force, comme en légéreté, les plus fiers chevaux que l'Atlas nourriſſe dans ſes vallons ? crois-moi, retire-toi, ou bien vas chercher dix de tes compagnons pour t'aider à me combattre. Le fier Ogier dédaigna de répondre à Bruhier, dont il s'éloigna bruſquement, pour s'approcher du poteau de la lice, d'où il devoit partir pour s'élancer contre lui : Bruhier en fit autant, & ſe promettoit une victoire facile. Tous les deux partent & volent en même tems ; & Beiffror, rappellant ſon ancienne vigueur, franchit la moitié de la carrière. Les lances des deux combattans volent en éclats ; tous les deux ſoutiennent également la violence de ce choc, & Bruhier eſt bien ſurpris de voir, l'inſtant d'après, Ogier lui porter le premier coup d'épée ; il le reçoit ſur ſon bouclier ; bientôt il en porte un à ſon tour ſur le caſque d'Ogier qui le pare, & qui du même tems lui donne un revers de Courtain, qui, lui tranchant une oreille avec une partie de la joue, la lui fait pendre ſur ſon épaule & le couvre de ſang. Ogier qui le croit bleſſé mortellement, ne redouble pas : Bruhier ſaiſit ce moment pour s'éloigner ; il prend un vaſe d'or qui pend à l'arçon de ſa ſelle, il en boit une goutte ; il en met une autre ſur ſa joue & ſon oreille qu'il relève : le ſang ceſſe auſſi-tôt de

couler, & le prince Danois voit avec surprise que Bruhier est aussi sain qu'au commencement du combat.

Bruhier se met à rire de son étonnement : Apprends, lui dit-il, que je possède le précieux baume dont Joseph d'Arimathie se servit pour le crucifié, que tu nommes ton Dieu ; quand je perdrois un bras, je le ferois rejoindre avec une seule goutte de ce baume. Cesse de me disputer une victoire qui te coûtera la vie ; rends-toi : tu me parois fort, & je te promets de te faire espalier de la chiourme de ma galère réale.

Ogier, quoique transporté de colère, n'oublia pas d'implorer le Dieu des combats : O Dieu puissant ! s'écria-t-il, ne souffres pas qu'un ennemi de ton nom profite du puissant secours auquel ton sang divin a donné toute sa vertu !

A ces mots, il attaque Bruhier avec plus de courage que jamais ; tous deux se frappent à coups redoublés & se font plusieurs blessures : mais le sang coule de celles d'Ogier, & Bruhier arrête le sien par la vertu du baume divin. Ogier désespéré de l'inégalité d'un pareil combat, serre Courtain à deux mains, & frappe son ennemi d'un coup si terrible, qu'il fend son bouclier, & du même coup lui fait tomber son bras ; mais le coup qu'en même tems Bruhier lui portoit étant tombé sur la tête de Beiffror, le frontal

n'en avoit pu parer la violence; & le bon & fidèle Beiffror, la tête fendue en deux parts, avoit entraîné ſon maître dans ſa chûte.

Bruhier eut le tems de ſauter à terre, de ramaſſer ſon bras, de ſe ſervir de ſon baume; &, voyant Ogier en déſordre par ſa chute, il vint l'épée haute pour achever ſa défaite.

Charlemagne, voyant du haut de Montmartre le brave Ogier dans cet état, frémit & fut prêt à murmurer contre la Providence; mais Turpin, élevant ſes bras avec la même foi que Moyſe, attira ſur le prince Danois les ſecours du ciel.

Ogier s'étant débarraſſé promptement, chargea Bruhier avec tant d'impétuoſité, qu'il parvint à l'éloigner de Marchevallée, à l'arçon duquel le flacon du divin baume étoit attaché; & bientôt Charlemagne vit Ogier preſſer ſans relâche ſon ennemi, le faire tomber ſur les genoux, lui arracher ſon caſque, & faire voler ſa tête d'un revers de ſon épée.

Après ſa victoire, Ogier prend quelques gouttes du baume; elles ferment ſes bleſſures: il ſaiſit Marchevallée, & s'élançant ſur lui, il en devient le maître ainſi que du flacon; & les Chevaliers François viennent le joindre après leur délivrance.

Ogier victorieux prit l'épée de Bruhier pour

la porter aux pieds de Charlemagne, & lui préſenta le flacon d'or comme le prix le plus précieux de ſa victoire. L'empereur le reçut à genoux, & le remit entre les mains de Turpin, pour qu'il le plaçât à côté de la ſainte Ampoule; mais Turpin l'ayant poſé ſur un autel, un nuage brillant y deſcendit, l'enveloppa, répandit des parfums céleſtes, & le fit diſparoître pour toujours.

Toute la cour de Charlemagne, qui n'étoit point encore deſcendue de Montmartre, lui fit remarquer le trouble & l'agitation qui régnoient en ce moment dans l'armée de Bruhier, rangée en bataille ſous les remparts de Saint-Denis: il l'attribua d'abord à la mort de leur amiral; mais bientôt le bruit des armes, les cris des combattans, & de nouvelles enſeignes qui parurent ſortir de Saint-Denis & s'étendre dans la plaine, lui firent juger qu'une nouvelle armée attaquoit celle de Bruhier.

L'enpereur ne ſe trompoit point; c'étoit le frère d'armes d'Ogier, c'étoit le brave Caraheu, qui, formant deux diviſions de ſon armée, s'étoit embarqué, portant ſes voiles ſur les côtes de France. Le commandant de la flotte avoit abordé dans le port du Havre; mais, pouſſé par un vent plus violent, Caraheu n'avoit pu débarquer qu'à Dieppe; &, chemin faiſant, il avoit dé-

livré la belle Clarice, reine d'Angleterre, de quelques corsaires du nord qui l'avoient enlevée.

Les deux divisions de l'armée de Caraheu s'étoient rejointes sous Pontoise; d'où Caraheu, se portant sur Saint-Denis, il avoit appris par ses espions qu'il envoyoit en avant, tout ce qui se passoit alors sous les murs de Paris.

Etant sûr de la délivrance de son ami, & de la mort de Bruhier, Caraheu ne balança pas à rendre un signalé service à l'empereur, en attaquant l'armée de Bruhier, dans la consternation que lui causoit la perte de son amiral.

Ogier reconnut bientôt l'étendard royal de son ami; &, le montrant à Charlemagne, il s'élança sur Marchevallée, & vola dans la plaine à son secours: Charlemagne le suivit à la tête de son armée; & celle de Bruhier, enveloppée de toutes parts, fut obligée de mettre bas les armes, après avoir inondé de son sang la plaine de Saint-Denis.

L'entrevue d'Ogier & de Caraheu fut telle qu'elle devoit l'être entre deux aussi tendres amis, & les deux Chevaliers les plus estimables de leur tems: Charlemagne les joint, les embrasse; & plaçant le roi de Tunis à sa droite, & le brave Ogier à sa gauche, il rentre avec eux triomphant dans Paris.

L'impératrice Berthe vient au devant d'eux, les couronne tous trois de lauriers ; & le ſavant & galant Eginard, chambellan & ſecrétaire privé de l'empereur, écrit toutes les grandes actions de cette célèbre journée dans ſes faſtes.

Berthe reçoit & traite comme ſa fille la belle Clarice d'Angleterre, que Caraheu met ſous ſa garde ; Ogier & Caraheu ſont honorés & careſſés par toute la cour de Berthe. L'Auteur prétend que les dames de cette cour crurent ne pouvoir trop faire pour ces deux héros ; que les unes réuſſirent à faire oublier, pendant quelques nuits, la belle Gloriande au ſenſible Caraheu ; & qu'Ogier dans la fleur de ſon âge, & doué dès l'inſtant de ſa naiſſance par trois belles & jeunes fées, fit convenir les dames qu'il aimoit mieux en peu de jours que tous les hauts barons de la cour, *voire*, dit-il, *ceux de Montmorency*, n'euſſent aimé dans tout un mois.

Quelques jours après, le duc Guyon de Mayence, roi de Danemarck, ayant pénétré dans la France par la Lorraine, & s'étant avancé juſqu'à Charenton, envoya le comte de Lœvendal à Charlemagne, pour lui dire que, quoiqu'il fût entré dans ſes états comme ſon ennemi, il n'aſpiroit plus qu'à l'honneur de ſon alliance, & à lui rendre ſon hommage, comme au plus brave Chevalier de ſon tems, & comme au chef du

monde chrétien. Charlemagne ne donna d'autre réponſe au comte, que de l'embraſſer, de monter à cheval avec lui & de marcher au devant du roi de Danemarck.

Tous ces grands princes réunis dans la cour de Charles, tinrent conſeil entr'eux, & les plus anciens barons y furent appelés.

Il fut arrêté que les armées Danoiſes & Mauritaniennes ſe réuniroient enſemble pour traverſer la mer, & pour porter la guerre chez les Sarraſins; & que mille Chevaliers choiſis parmi les plus braves de la cour de Charlemagne ſe rangeroient ſous la bannière d'Ogier le Danois, qui, quoiqu'il ne fût plus roi, marcheroit cependant comme leur égal.

L'archevêque Turpin ne perdit pas cette occaſion de prêcher, & de faire tous ſes efforts pour convertir à la foi chrétienne pluſieurs des ſeigneurs payens du nord qui ſuivoient le roi de Danemarck; il parvint, en effet, à faire recevoir le baptême à pluſieurs de ces Chevaliers, & Turpin leur fit préſent d'une robe blanche toute unie; mais ces Chevaliers du nord, peu contens de n'avoir reçu que des robes de lin très-ſimples, reprochèrent à Turpin ſa lézinerie, & ſurent très-bien lui dire que toutes les autres fois qu'ils s'étoient fait baptiſer ſur les côtes de la Guyenne & de la Neuſtrie, ils avoient été revêtus de robes infini-

ment plus riches que la dernière qu'ils venoient de recevoir de ſa main.

Nous croyons ne devoir pas fatiguer nos lecteurs par la multiplicité des combats qu'Ogier, le duc Guyon & Caraheu livrèrent enſemble contre les Sarraſins; il leur ſuffira de ſavoir que ces braves princes furent toujours vainqueurs; que la Ptolémaïde, la Judée, le royaume d'Acre & Babylone devinrent leur conquête; qu'Ogier fut couronné roi de ces belles & riches contrées; que la belle Gloriande vint joindre ſon cher Caraheu, lorſqu'il entroit dans Jéruſalem avec Ogier le Danois; & que ce prince les ayant engagés à venir viſiter avec lui le ſaint Sépulcre, un trait de la grace pénétra le cœur de Gloriande & de Caraheu, que leurs vertus rendoient dignes de recevoir la lumière.

Tous les deux, de concert, demandèrent le baptême; tous les deux le reçurent dans les eaux du Jourdain; & ce fut Ogier qui les préſenta de ſa main au pontife, qui leur imprima le ſceau de la rédemption. Ce fut leur parrain & leur meilleur ami, qui leur donna le nom d'Euphraſie & d'Acaire, qui ſont encore honorés aujourd'hui dans la légende. Nous ne ſuivrons plus l'Auteur dans le récit des grands démêlés que le duc Guyon, & ſon frère Ogier, eurent avec beaucoup de diables qui, furieux du bien

que les deux frères avoient fait, s'efforcèrent de leur faire tout le mal qu'un pouvoir ſupérieur permit pour éprouver leur conſtance & leur foi : les deux frères furent toujours vainqueurs ; mais le tems de leur ſéparation étoit arrivé, & ce tems étoit celui que la fée Morgane deſiroit depuis long-tems, & dont la longue attente la faiſoit ſouvent ſoupirer.

Ogier venoit de marier ſon neveu, Gaultier le Danois, fils du duc Guyon, à la belle Clairette, fille du puiſſant Murgalant, tombé ſous le tranchant de courtain : il fit reconnoître Gaultier pour ſon ſucceſſeur ; &, peu touché de l'éclat des couronnes accumulées ſur ſa tête, Ogier regrettoit ſouvent la cour de Charlemagne, le duc Naymes, & Salomon de Bretagne, pour leſquels il avoit le reſpect & l'attachement d'un fils. Ennuyé des honneurs paiſibles dont il jouiſſoit, & peut-être entraîné par ſa deſtinée, & par la néceſſité d'exercer les dons qu'il avoit reçus des Fées au moment de ſa naiſſance, Ogier fit ſecrettement préparer un eſquif, &, ſuivi d'un ſeul écuyer, il ſortit la nuit de ſon palais, s'embarqua pour repaſſer en France, & fit diriger ſes voiles vers les côtes de ce royaume (1).

---

(1) Nous avons cru devoir paſſer ſous ſilence toutes les trahiſons atroces que l'Auteur dit qu'Ogier & le duc

Les exploits guerriers & galans d'Ogier n'étoient point encore à leur terme; une tempête furieuse emporta l'esquif, & le fit aborder sur des côtes inconnues. Le prince Ogier trouva souvent encore des géans à vaincre, des châteaux à renverser, & de belles princesses à remettre en liberté. Toutes ces princesses, tendres & reconnoissantes, éprouvèrent l'effet des dons dont il avoit été comblé; & c'est ainsi qu'Ogier termina le tems où la tendre Morgane se promettoit de les éprouver à son tour, & d'en jouir pour toujours.

L'esquif, poussé par un vent frais, fendoit un jour la mer avec la vitesse d'un oiseau;

Guyon son frère essuyèrent de la part des Chevaliers du Temple, qui s'étoient établis sur les côtes du royaume d'Acre & de la Ptolémaïde. Les Templiers ayant surpris les deux frères dans leur lit, les avoient jettés dans un noir cachot; ils étoient prêts à les vendre comme leurs esclaves au roi Murgalant, lorsque la valeur de Gaultier le Danois & de Caraheu délivra les deux frères qui, voyant l'abus que les coupables Templiers faisoient de la religion & de leur puissanee, crurent rendre un service à la Chrétienté par leur destruction.

Cet anachronisme de l'Auteur, prouve que le Roman d'Ogier le Danois ne peut être plus ancien que le règne de Philippe-le-Bel, ou qu'en traduisant l'ouvrage d'un Auteur plus ancien, il s'est permis de l'accommoder au tems où sa traduction a paru.

tout-à coup cet esquif dérive, il change de route, malgré le gouvernail, & paroît attiré vers une grande montagne noire, dont la pente s'étendoit jusqu'à la mer. Le pilote effrayé reconnut alors; mais trop tard, qu'il avoit eu l'imprudence de ne pas se détourner assez de la sphère d'attraction de la redoutable montagne d'aimant: cette attraction augmentant de momens en momens, l'esquif, emporté plus rapidement qu'une flèche, joint les bords escarpés du pied de la montagne, se brise; & le seul Ogier, à l'aide de quelques débris, se sauve, & parvient à s'élancer sur les rochers.

Le sort d'Ogier étoit de trouver sans cesse de nouveaux ennemis à combattre, ou des aventures agréables à mettre à fin. A peine s'est-il avancé sur cette côte inconnue, qu'il est attaqué par deux lions furieux: deux revers de courtain les terrassent. Il apperçoit de loin un vieux château ruiné, dont il ne paroît que quelques tours; il en voit sortir des flammes, & ce château retentit de longs mugissemens.

Rien ne pouvoit ébranler le courage du héros Danois; il assure son casque sur sa tête; il se couvre de son bouclier; armé de la redoutable courtain, il marche avec intrépidité vers ce château. Mille spectres horribles s'opposent en vain à sa marche; il les écarte avec son épée: bientôt

bientôt il voit redoubler les flammes, & deux monſtres hideux, couverts d'écailles vertes, ſe préſentent avec un ſuperbe cheval pour lui diſputer l'entrée du château. Les monſtres, armés de grandes nageoires qui leur ſervent d'ailes pour s'élever, & de griffes tranchantes, ainſi que le cheval qui lance un torrent de feu par la bouche & par les naſeaux, veulent tous trois s'élancer ſur lui : le Danois ſe préparoit à les combattre, lorſqu'il voit les feux s'éteindre, les monſtres tombent à ſes pieds; le cheval tombe ſur ſes genoux, & ſemble l'inviter à monter ſur ſon dos. Je ſuis Carpalus, lui dit l'un des monſtres ; je ſuis le roi des Luitons (*Lutins*) de la mer; tu vois à mes côtés Malembrun, autre Luiton de mer, & Papillon, Luiton de terre; tous les trois punis par Oberon, roi de féerie, & par Morgane ſa ſœur : nous ne pouvons eſpérer de reprendre notre première figure, qu'en exécutant leurs ordres pendant deux cents ans ; & nous avons celui de te conduire à l'agréable & reſplendiſſant château d'Avalon. A ces mots, le Luiton Papillon ſemble redoubler ſes inſtances pour l'engager à le monter. Ogier déja ne balance plus à voir la ſuite de cette aventure; il monte ſur Papillon qui ſe met à courir avec rapidité, & qui franchit en peu d'inſtans les

précipices & les rochers qui bordoient & cachoient une belle prairie.

A peine Papillon en eut-il touché l'herbe de ses pieds légers, qu'Ogier se vit environné d'une lumière brillante, qui sembloit tracer la route qu'il alloit suivre pour arriver au château d'Avalon, brillant d'une lumière encore plus vive & plus pure.

L'Auteur, dont l'imagination nous paroît être également religieuse & profane, n'hésite pas à comparer la trace de lumière dans laquelle Ogier marchoit alors, au char de feu dans lequel Enoch & Elie furent enlevés; il paroît soupçonner même que ces deux grands prophètes résident dans le château d'Avalon, qui faisoit partie du paradis terrestre.

Ce que nous pouvons assurer, c'est que l'imagination exaltée de l'Auteur, fait de ce château la description la plus propre à nous donner l'idée de ce paradis; mais nous croyons devoir la soustraire, pour conduire Ogier plus promptement au sort que la tendre Morgane lui marqua dès le moment de sa naissance.

Papillon ayant porté rapidement Ogier dans ce château brillant, ne lui laissa qu'à peine le tems de l'admirer; &, traversant un grand péristile, il entra dans les jardins, & s'enfonçant

entre des bosquets de myrtes fleuris, il finit sa course, & baissa les genoux sur le bord émaillé de fleurs d'une fontaine, où ce beau cheval parut rester immobile.

Ogier descend, fait quelques pas, en suivant le cours de la fontaine; mais il est bientôt arrêté par une jeune beauté, telle que l'on peint les Graces, & presque aussi légèrement vêtue qu'elles. Il est bien surpris de voir à l'instant tomber toutes ses armes; il semble qu'une main inconnue les rassemble pour en former un trophée. Ogier sent allumer dans ses veines un feu qu'il n'avoit jamais senti si brûlant, même en se baignant avec Belicène. La jeune beauté s'avance d'un air tendre, & lui pose sur la tête une couronne d'or entrelacée de fleurs; & dès cet instant le héros Danois perd la mémoire; ses combats, Charlemagne & l'amour de la gloire ne le touchent plus; il ne voit plus que Morgane, il n'a plus d'autre desir que de soupirer sans cesse à ses genoux. Nous abrégeons la galante histoire de toutes les espèces de bonheur dont Ogier jouit pendant près de deux cents ans entre les bras de Morgane: ce tems heureusement ne fut pas absolument perdu, puisque, dès la première année, leur amour heureux fit naître le brave Meurvin, dont la

vie fut trop belle & trop brillante pour que nous négligions d'en parler.

L'enchantement & les délices dans lesquels Ogier & Morgane passoient leur vie eût plus long-tems duré, si le soir d'un beau jour Morgane, en folâtrant avec son amant, n'eût pas fait tomber au fond de la fontaine la couronne qu'elle lui faisoit porter sans cesse. Ogier à l'instant reprend toute sa mémoire : il n'en est pas moins épris, mais il en devient moins heureux. Le souvenir de Charlemagne, de ses proches & de ses amis, trouble les momens qu'il passe près de Morgane. Cette Fée ne pouvoit plus, par la loi du destin, retirer la couronne plongée dans la fontaine, qu'au bout d'une année révolue. Elle voyoit avec la plus vive douleur son amant la regarder quelquefois tendrement, mais avec tristesse. Il n'osoit lui découvrir ses peines, & le desir dont il brûloit d'aller près de Charles au moins pour quelque tems. Morgane elle-même fut enfin arracher cet aveu. Hélas ! lui dit-elle, qu'espérez-vous ?... Depuis long-tems Charlemagne & ceux qui vous étoient chers ne sont plus. — Dieux ! s'écria le prince Danois, il me semble que ce n'est que depuis peu d'années que je goûte le bonheur le plus pur avec vous. — Êtes-vous donc surpris,

répondit Morgane, qu'on oublie la longueur du tems que l'on passe avec ce qu'on aime? Vous l'oublieriez encore, cruel que vous êtes, si mes foibles charmes avoient autant de pouvoir que la couronne qui vous ôtoit tout souvenir; mais allez, je ne vous arrête plus; allez remplir vos grandes destinées, & délivrer la France des cruels ennemis de la loi divine qui la ravagent. Conservez précieusement l'anneau que vous portez à votre doigt; montez sur Papillon, dont l'instinct & la force vous seront souvent utiles: partez, mon cher Ogier, & souvenez-vous sans cesse que Morgane, baignée de pleurs, ne soupire qu'après votre retour.

Ogier se jette à ses genoux, baise ses belles mains qu'elle retire pour lui présenter, & même pour attacher ses armes. Papillon s'approche de lui-même couvert d'un harnois propre aux combats. Ogier s'élance dessus, regarde en soupirant Morgane qui détourne les yeux, & se jette éperdue de douleur entre les bras des Nymphes de sa suite. Ogier part enfin, s'éloigne, & Papillon lui fait franchir de nouveau les précipices & le porte sur les bords de la mer.

Les luitons de mer, Carpalus & Malembrun l'attendoient sur le rivage; l'un d'eux charge Ogier sur son dos, & l'autre passant sous Papillon, tous les deux déploient leurs grandes

nageoires, traverſent en peu d'heures le long eſpace de mer qui ſépare l'île d'Avalon de la France: ils le dépoſent ſur la rive de Cette, ſe replongent dans la mer, & diſparoiſſent.

Ogier remonte ſur Papillon qui lui fait traverſer la France preſque auſſi rapidement qu'il a traverſé la mer. Il arrive ſous les murs de Paris, qu'il eût eu peine à reconnoître, ſi les hautes tours de Sainte Genevieve n'euſſent frappé ſes yeux. Il va droit au palais de Charlemagne, dont il ne reconnoît plus la ſtructure. Sa ſurpriſe eſt extrême; elle augmente encore plus en ne pouvant entendre qu'à peine le langage dont les gardes du palais ſe ſervent pour répondre à ſes queſtions, & les voyant rire & très-embarraſſés pour expliquer celui dont il ſe ſert avec eux. Une légère rumeur qu'excite la ſurpriſe des gardes, fait arrêter quelques barons qui ſe rendoient à la cour. Ogier, qui reconnoît leur dignité de Chevalier au mortier qui leur couvroit la tête, demande à ces barons ſi le duc Naymes & Salomon de Bretagne ſont auprès de l'empereur. A cette demande ils le regardent avec étonnement; l'un des plus vieux enfin dit aux autres: Quand ce Chevalier ſeroit l'ombre de mon arrière grand-oncle Ogier le Danois, mieux ne pourroit-elle reſſembler au portrait que nous en avons conſervé dans la

famille. — Eh ! mon cher neveu, je ſuis ce même Ogier, dit-il, en ſe ſouvenant alors que Morgane l'avoit aſſuré qu'il avoit paſſé près de deux cents ans avec elle.

Les barons, plus étonnés que jamais, ſe conſultent entr'eux, & prennent le parti de le conduire au grand Hugues, que l'Auteur dit qui régnoit alors.

Le brave Ogier monte au palais ſans crainte, accompagné des barons; mais lorſqu'entré dans la chambre royale, les barons l'avertiſſent de rendre hommage au monarque François, il eſt très-étonné de ne voir qu'un homme de petite ſtature avec une groſſe tête, dont l'air cependant étoit noble & martial, aſſis ſur le même trône où ſi ſouvent il a vu Charlemagne, le plus élevé de ſtature & le plus beau prince de ſon tems.

Ogier lui raconte naïvement ſon hiſtoire, & ce n'eſt qu'à peine qu'Hugues Capet peut la croire; mais Ogier lui rapporte tant de preuves & de circonſtances ſuivies, qu'à la fin il eſt forcé de reconnoître l'ancien Chevalier qui ſe préſente, pour être le célèbre Ogier le Danois. C'eſt de ce prince qu'Ogier apprend que deja la lignée de Charlemagne ne ſubſiſte plus; que celle de Robert le Fort commence une nouvelle dynaſtie; que depuis qu'il eſt ſur le trône,

il eſt obligé de combattre ſans ceſſe contre les Sarraſins, qui paſſent ſouvent la mer pour rentrer dans les belles provinces dont ils s'étoient emparées autrefois. Il lui apprend qu'une des armées les plus formidables de ces mécréans, aſſiège la forte ville de Chartres, & qu'il doit partir en peu de jours pour tâcher de la ſecourir. Ogier, toujours enflammé d'amour pour la religion & pour la gloire, offre ſon bras au grand Hugues, qui l'embraſſe, & le conduit chez la reine. L'étonnement d'Ogier redoubla lorſqu'il apperçut les nouveaux ornemens & les coëffures dont les dames de la cour étoient parées. Cependant les beaux cheveux qui s'élevoient ſur leur front, & les plumes entrelacées qui flottoient en l'air avec grace, leur donnoient à ſes yeux un air noble dont il fut enchanté. Son admiration augmenta, lorſqu'au lieu de la vieille Berthe il vit une jeune reine réuniſſant l'air majeſtueux aux graces de ſon âge, à la taille de Galatée, & à cet air ouvert & charmant qui, ſans ſe compromettre, fait facilement s'attacher tous les cœurs. Ogier aborda la jeune reine avec un reſpect ſi profond, que beaucoup de courtiſans le prirent pour un étranger, ou du moins pour un homme élevé dans ſon château par quelque biſaïeul de ceux qu'on nommoit la vieille cour, en parlant de celle des deſcendans de Charlemagne.

Lorſque la reine apprit du roi ſon époux que celui qu'il lui préſentoit étoit le célèbre Ogier le Danois, dont elle avoit lu quelquefois tant de faits mémorables, racontés dans les chroniques de ce tems, ſa ſurpriſe fut extrême; & cette ſurpriſe augmenta, lorſqu'en admirant la hauteur & la nobleſſe de ſa taille, elle vit encore la force, la jeuneſſe & même la beauté imprimées ſur ſon front.

Cette reine avoit trop d'eſprit pour croire légérement; l'évidence l'entraîna ſeule à ſe rendre; &, loin de ſe moquer du vieux langage d'Ogier, toutes les queſtions qu'elle lui fit ſur la cour de Charlemagne, furent aſſez intéreſſantes & ſenſées, pour qu'elle en reçût les réponſes inſtructives qu'elle deſiroit.

Ogier ſe remit bientôt au ton de la nouvelle cour qu'il voyoit pour la première fois; il ſut même ſe prêter à toutes les queſtions qu'on eut l'indiſcrétion de lui faire.

Hugues lui ayant fait préparer dans ſon palais un appartement où il avoit fait porter de riches habillemens, Ogier alla s'y déſarmer, & revint au cercle de la reine, couvert d'un manteau de pourpre, doublé d'hermines & de martes zébelines; il excita l'admiration de toutes les dames de la cour, & ſur-tout de la vieille comteſſe de Senlis. Cette dame, qui poſſédoit à fond la

connoissance des chroniques françoises, se rappelloit avec émotion toutes les aventures galantes dont elle savoit qu'Ogier s'étoit toujours tiré d'une manière aussi brillante que de tous ses combats. Elle se plaisoit à les rappeller souvent au prince Danois; & lui serrant affectueusement les mains, elle ne se lassoit point de lui faire des questions souvent embarrassantes. L'aventure du bain avec Belicène ne fut pas oubliée; Ogier ne pouvoit en parler sans être vivement ému; & la vieille comtesse partageant son émotion, lui serra dans le moment de son récit assez fortement la main pour que l'anneau qu'il tenoit de Morgane coulât de son doigt dans la main de la comtesse, qui, par une vieille galanterie pour Ogier, mit cette bague au sien. Mais quel est l'étonnement de toute la cour, lorsqu'on voit Ogier tomber sur un sopha presque sans force? Ses yeux s'éteignent, ses joues se creusent; il ne peut s'exprimer que d'une voix rauque & cassée, pour redemander son anneau : la surprise redouble en voyant la comtesse de Senlis reprendre en un instant la fraîcheur, les graces & la folie de la jeunesse.

La jeune reine avoit trop de lumières pour ne pas connoître qu'un pouvoir surnaturel agissoit sur l'un & sur l'autre : touchée de l'état présent d'Ogier, blessée de l'air avantageux que pre-

noit déja la comtesse rajeunie, elle soupçonna que ces deux divers changemens pouvoient être opérés par l'anneau d'Ogier.

La reine le redemande à la comtesse, qui dispute long-tems pour le lui rendre; mais la jeune reine, bien éloignée encore du tems où cet anneau pouvoit lui devenir précieux, n'écouta que la justice, & pressa la comtesse avec tant de hauteur & de fermeté de le lui remettre, que celle-ci fut forcée d'obéir. La reine sur le champ le remet au doigt d'Ogier, qui paroissoit depuis quelques instans écrasé par le poids des années. Sur le champ il se ranime; la pauvre comtesse de Senlis enlaidit & se raffaisse, & tous les deux se retrouvent dans leur premier état.

Cette aventure acheva de convaincre toute la cour Françoise, de la fidélité du récit qu'Ogier avoit fait de tout le cours de sa vie: il n'en devint que plus recommandable. Le grand Hugues crut ne pouvoir trop faire pour honorer un aussi grand prince & le héros le plus célèbre. Dès ce moment il lui donna le commandement de son armée, & ne douta plus qu'Ogier ne le fît triompher de ses ennemis.

Hugues ayant reçu le même soir des couriers des habitans de Chartres, qui commençoient à se trouver pressés, il n'attendit pas que toutes

les troupes fussent rassembiées pour voler avec Ogier à leur secours.

Ogier termina cette guerre aussi promptement que celle dont autrefois il étoit sorti si souvent vainqueur. Les Sarrasins ayant osé lui présenter la bataille, Ogier se chargea lui-même de l'oriflamme qu'il porta jusques dans leurs derniers rangs. L'amiral, le voyant presque seul au centre de son armée, rassembla l'élite de ses Chevaliers pour l'attaquer ; mais Papillon, le bon cheval d'Ogier, élança sur eux de ses nazeaux & de sa bouche des torrens de feu qui la mit en désordre ; & le bras de son maître, armé de la redoutable Courtain, eut bientôt achevé leur défaite.

Hugues, vainqueur des Sarrasins taillés en pièces, ramena le prince Danois dans Paris, où ce libérateur de la France reçut les honneurs & les acclamations dues à sa valeur. Ogier resta quelque tems dans la cour de France, où l'amitié de la reine & celle du grand Hugues le retenoit : mais il eut bientôt la douleur de voir mourir ce dernier ; & c'est alors qu'enchanté de toutes les perfections qu'il avoit trouvées dans la reine, il ne put se refuser au tendre hommage qu'il osa lui faire de sa main. La reine l'eût peut-être acceptée, & même elle devoit le lendemain assembler les hauts barons pour leur faire part de

la proposition d'Ogier; mais ce même lendemain, au moment qu'Ogier lui présentoit à genoux ses gants, elle apperçut une couronne d'or qu'une main invisible posoit sur sa tête; & dans l'instant un nuage brillant enveloppant Ogier, le fit disparoître pour toujours à ses yeux. Ce moment étoit celui où le destin avoit permis à Morgane de retirer la couronne de la fontaine; c'étoit celui de l'expiration de l'année qu'elle venoit de passer sans lui. Cette tendre fée, toujours occupée de son amour, ne perdit pas un instant pour remettre son amant en sa puissance; & le brave Ogier rentra pour toujours dans le premier enchantement, qui pendant deux cents ans avoit fait déja son bonheur.

MEURVIN.

Nous espérons que nos lecteurs n'auront pas oublié que, dès la première année de l'enchantement d'Ogier le Danois par Morgane, un fils avoit été le fruit de leurs amours. Nous avons cru devoir ne pas interrompre l'histoire d'Ogier le Danois, par le récit des hauts faits de son fils Meurvin pendant les dernières années du règne de Charlemagne, tems où ce grand prince avoit perdu, par le long enchantement d'Ogier, le plus ferme appui de la religion & de son sceptre.

Le fils d'Ogier ſe montra bientôt digne de remplacer un ſi brave père, & nous allons reprendre l'hiſtoire de ſon enfance & de ſa vie.

L'auteur de cette vie prétend l'avoir traduite en 1533, d'un très-ancien manuſcrit conſervé dans la bibliothèque de S. Denis. Nous ſommes très-portés à croire qu'en effet le roman de Meurvin doit avoir été forgé dans un cloître ; le peu d'invention qu'on y trouve, toutes les aventures qui paroiſſent calquées ſur celles d'Ogier le Danois & de Doolin de Mayence, nous font préſumer que quelque moine de Saint-Denis a profité de l'eſpèce de paſſion que nos pères avoient pour les romans de Chevalerie au commencement du ſeizième ſiècle, pour raſſembler dans celui de Meurvin une quantité d'aventures peu vraiſemblables qui ne ſont liées par aucun ordre, qui s'éloignent abſolument de l'hiſtoire, & que le goût n'embellit jamais.

Ce n'eſt donc preſque qu'à regret que nous en allons donner un léger extrait ; mais l'honneur qu'on accorde à ce Meurvin d'être le fils du célèbre Ogier, ne nous a pas permis de le paſſer ſous ſilence.

Au moment où les cris de Morgane annoncèrent qu'elle alloit mettre un enfant au jour, Artus ſon frère, le petit roi Oberon, & les fées d'Avalon ſe réunirent auprès d'elle. La plus con-

ſidérable de ces fées ſe nommoit Meurvine; ce fut elle qui reçut un beau prince, que l'inſtant d'après elle remit dans les bras de ſa mère. Morgane le baiſe, &, le ſoulevant dans ſes bras, elle s'écrie: O Dieu puiſſant! faites qu'il jouiſſe du don que je lui fais de reſſembler à ſon père. Les principales fées ne purent que s'unir aux vœux de Morgane: qu'euſſent-elles pu donner de plus à cet enfant? Mais dans ce moment déciſif, une fée du dernier ordre, & mécontente de Morgane, dit en murmurant: Et moi je le doue de ſubir une longue priſon, dont il ne pourra ſortir que par le ſecours d'un hermite dont la naiſſance aura coûté la vie à ſa mère. Meurvine, ne pouvant plus réparer ce que la méchanceté de cette fée venoit de faire, la frappa fortement dans ſa colère, & la chaſſa le viſage couvert de ſang & de larmes, de l'appartement de Morgane. Cette fée nommée Gratienne, n'étoit pas aſſez puiſſante pour ſe venger contre Meurvine d'une aventure auſſi cruelle; mais elle jura d'en tirer vengeance ſur l'enfant. Les préparatifs de baptême étant faits, l'enfant fut préſenté ſur les fonts par le grand Artus & Oberon qui lui ſervirent de parrains, & par Meurvine qui demanda que cet enfant portât ſon nom.

Le ſoir même Gratienne, profitant d'un moment où les fées s'étoient abſentées pendant que

Morgane dormoit profondément, elle entre ſans être vue dans la chambre de cette fée; elle ſe ſaiſit du petit Meurvin, &, l'étreignant dans ſes bras, elle fait le ſouhait de ſe trouver ſur le bord de la mer: elle s'y voit en effet; mais à l'inſtant elle ſent qu'elle a perdu le peu du pouvoir d'une fée qu'elle avoit, & qu'elle eſt réduite à l'état des autres femmes.

La beauté de Meurvin, ſes innocentes careſſes & ſes cris que la faim excitoit, la firent repentir, mais trop tard, de l'avoir enlevé ſans pouvoir lui procurer les ſecours néceſſaires: heureuſement un villageois prêt à s'embarquer pour une île voiſine, arriva dans ce moment avec trois chèvres, dont une pleine de lait avoit perdu ſon chevreau: attirée par les cris de l'enfant, cette chèvre s'en approche, le lèche; & le villageois approchant la petite bouche de l'enfant des mamelles de la chèvre, il les ſaiſit & tette cette nourrice de nouvelle eſpèce.

Le villageois étoit un homme religieux; &, croyant reconnoître la protection de la providence divine ſur cet enfant, il l'amène avec Grâtienne, & les embarque tous deux pour les conduire dans l'île qu'il habitoit.

Un coup de vent furieux que la barque eſſuie dans le trajet, l'entraîne, l'île diſparoît, & pendant trois jours la barque eſt le jouet des vents & de

de la mer irritée : elle aborde enfin sur une terre inconnue, dont les habitans suivent la loi de Mahomet : l'hospitalité que cette religion recommande leur fait trouver des secours ; un riche marchand les reçoit dans sa maison ; mais le villageois étant mort, peu de jours après, de la fatigue qu'il avoit essuyée, Gratienne n'ose déclarer qu'elle & l'enfant ont reçu le baptême, & Meurvin est élevé dans le musullanisme.

Nous passons sous silence les longs détails de son enfance, dont un des plus vraisemblables événemens, c'est que la jeune & jolie Clarisse, fille de Meurmont, soudan de ce pays, voit Meurvin à l'école, le trouve charmant, & devient éperdue d'amour pour lui. Meurvin frappé du même trait, dédaigne l'état de marchand que Barbin son père d'adoption lui propose ; il ne s'occupe qu'aux exercices de la Chevalerie ; & les amans ne croyant rien d'impossible, & ne mettant aucunes bornes à leurs espérances, Meurvin croit pouvoir s'élever par sa valeur jusqu'à se rendre digne de la main de la princesse qu'il aime, & dont il savoit déja qu'il étoit aimé.

C'est dans un tournoi qu'après s'être couvert des armes d'un Chevalier qui venoit de s'en retirer étant blessé, que Meurvin commence à se signaler : il remporte le prix du tournoi, il le reçoit de la main de Clarisse ; & c'est en baisan

avec ardeur cette main qui le lui préſente, qu'il ſe fait ſecrettement connoître de celle qu'il adore.

Meurvin, ſans hauſſer ſa viſière, ſe dérobe aux applaudiſſemens, s'échappe, ſe déſarme, & revient chez le marchand.

Peu de jours après, Murgalan, ſoudan de Damas, déclare la guerre au ſoudan Meurmont, & dévaſte ſes frontières. Meurmont raſſemble ſes troupes, livre bataille à ſon ennemi : près de la perdre, renverſé déja de ſon cheval & ne ſe défendant plus qu'à peine, un cavalier inconnu, couvert d'armes ſimples & rouillées, le délivre, le remonte ; &, chargeant ſes ennemis, il les enfonce & prend Murgalant priſonnier.

Cet inconnu, c'eſt Meurvin qui ne peut plus échapper à la curioſité comme à la reconnoiſſance de Meurmont : il en eſt reconnu ſur la fin du combat. Meurmont l'arme Chevalier ; & tenant Murgalant en ſa puiſſance, il fait entendre à ce ſoudan qu'ils ſe ſont tous deux rendus coupables en faiſant couler le ſang des vrais croyans : il lui donne ſa liberté ; tous les deux jurent une paix dont les conditions ſont d'unir leurs armes contre les chrétiens, & d'attaquer enſemble l'empereur Charlemagne.

Meurvin eſt employé dans cette guerre, &, victorieux dans tous les combats, il devient le plus redoutable ennemi des chrétiens, & leur fait

regretter Ogier le Danois, duquel depuis vingt ans on n'avoit aucune nouvelle. Dans l'intervalle d'une trève, Charlemagne croit pouvoir accomplir le vœu d'un pélerinage qu'il avoit juré de faire au ſaint Sépulcre avec les pairs de ſa cour. Charlemagne, arrêté par la dévotion en viſitant les lieux ſaints, veut trop tard rejoindre ſon armée : la trève venoit d'expirer ; & Meurvin à la tête d'une troupe d'élite, l'entoure, le fait priſonnier, & le conduit à Damas.

C'eſt dans cette ville que Meurvin reçoit un meſſage & des lettres de Gratienne, qui ſe trouve forcée par un pouvoir ſupérieur à lui découvrir ſa naiſſance, & le crime qu'elle a commis. Meurvin, pénétré d'horreur contre lui-même, de tout le ſang chrétien qu'il a verſé, & ſurtout d'avoir arraché la vie au duc Guyon de Danemarck ſon oncle, remet Charlemagne en liberté, lui préſente à genoux ſon épée, & le conjure de lui trancher la tête. Les faits s'éclairciſſent. Charles, touché de ſon repentir, non ſeulement lui pardonne, mais lui remet lui-même les armes à la main, pour qu'il puiſſe venger ſur les Sarraſins, le ſang chrétien dont il s'eſt couvert en les ſervant.

Meurvin fait des exploits ſans nombre, mais il eſt pris dans un combat inégal, & jeté dans une priſon obſcure. Le redoutable Robaſtre

vient l'en délivrer. Robaſtre étoit fils de Mallembrun luiton de mer. Avant d'avoir été puni par Morgane, Mallembrun étoit un Chevalier auſſi beau qu'il étoit brave; & c'eſt alors qu'amoureux d'une jeune nymphe de la ſuite & favorite de Morgane, il s'en étoit fait aimer; ils s'étoient mariés ſecrettement; & Morgane n'en fut informée que par les cris de ſa favorite, qui mourut en donnant le jour à Robaſtre, dont l'éducation fut confiée au ſaint hermite du rocher de Damiète. C'eſt de là qu'âgé de dix-huit ans, Robaſtre fut envoyé par l'hermite à Guérin de Montglaive qui l'arma Chevalier. Nous avons vu plus haut avec quelle valeur & quelle utilité Robaſtre & Guérin ſervirent Charlemagne dans la guerre contre Dannemont. Robaſtre avoit contracté près de l'hermite le dégoût du monde & l'amour de la ſolitude : dès que la guerre de Danemarck fut finie, il revint pour rejoindre l'hermite qui l'avoit élevé; mais, n'en trouvant plus que la cendre & les habits, il ſe revêtit des marques de la pénitence, & jura de ne ſortir de cette ſolitude, que par un ordre exprès du Très-haut.

Meurvin s'étoit rendu trop utile au ſervice de la religion, pour périr dans une priſon obſcure. Ce fut Mallembrun, père de Robaſtre, que la puiſſance céleſte envoya dans l'hermitage pour

le conduire au secours de Meurvin. Robastre l'ayant délivré, retourna passer ses jours sur le rocher de Damiète avec Mallembrun, qui reprit sa première forme dès que Meurvin fut délivré.

Charlemagne, à la fin de cette guerre, dut à la valeur de Meurvin, de se trouver maître d'une grande partie de l'Asie; il ne pouvoit mieux reconnoître tant de services signalés, qu'en unissant Meurvin à la belle Clarisse, baptisée par l'archevêque Turpin, qui ne la baptisa pas par immersion, dit l'Auteur, le pape ayant décidé que cette cérémonie avoit quelque indécence & quelque danger même, quand les prosélites étoient jeunes & jolies.

Nous aurions autant de plaisir, que nos lecteurs en auront peut-être à voir finir ici l'histoire sans intérêt & sans invention de Meurvin; mais l'esprit de ces extraits ne nous permet pas d'en supprimer la fin, & de ne pas montrer jusqu'où les Auteurs de ce tems osèrent porter le mauvais goût, la superstition & la démence.

L'Auteur dit donc, qu'à peine Meurvin jouissoit du fruit de tant de victoires, assis sur le trône de Syrie avec la belle Clarisse, que le bonheur de son règne fut troublé par l'arrivée d'un monstre affreux qui ravageoit ses états; & c'est ainsi qu'il raconte l'étrange naissance de ce monstre.

La coupable Gratienne avoit déja reçu dans ſon cœur deux des principaux démons qui préſident aux ſept péchés mortels. L'envie & la colère lui firent enlever Meurvin: *point ne s'en étoit lavée, & toujours étoit-elle reſtée entachée ès lacets & ſubjection des ſuſdits démons.* Leurs compagnons voulurent les rejoindre; & l'eſpèce de démon qu'on peint ſouvent avec des aîles couleur de roſe, fut très-piqué de ne s'être pas encore logé dans le cœur de Gratienne, *comme le premier que jeunes fillettes ſont diſpoſées à recevoir.* Ce démon fut des plus ardens à tendre des pièges à Gratienne; & voici comment il s'y prit.

Il prend l'habit d'une jeune fille; & portant un pâté ſous ſon bras & deux bouteilles d'un vin fort & fumeux, il vient ſur le ſoir frapper à la porte de Gratienne, qui s'étoit retirée pauvre & délaiſſée dans une chaumière, où quelques fèves & de l'eau faiſoient toute ſa nourriture.

Dame, dit le démon en entrant, je ſuis fille étrangère jetée par la tempête ſur cette côte: ne trouvant point d'aſyle & preſſée par la faim, j'ai pendant trois jours cherché vainement du ſecours. J'étois prête à périr, lorſque je rencontrai hier dans un bois deux grands clercs qui revenoient avec d'abondantes proviſions d'un prieuré voiſin. Je les priai de ſoulager ma misère; ils m'en donnèrent l'eſpérance: mais auparavant ils exi-

gèrent que je répondiſſe à leurs queſtions multipliées.

La dernière fut de me demander ſi j'étois vierge; je mis la main ſur mon cœur, & je leur jurai que je l'étois. *Bien, dit auſſitôt l'un d'eux, vous êtes donc digne de nos ſecours.* Sur cela, l'autre ouvre un panier, couvre le gazon de vivres & de flacons de vin, & tous les deux m'encouragent à manger. Tout en mangeant, ils paroiſſent touchés de mon état, & ſe diſoient l'un à l'autre, *bien dommage eſt que ſi doulce & gente créature ſoit en voye de perdition éternelle.* Hélas! pourquoi donc, mes chers ſeigneurs? m'écriai-je. Quoi! ne ſavez-vous pas qu'il eſt écrit que tout arbre qui n'aura pas porté de fruit ſera jeté dans le feu, & que le ſens de cette parabole eſt que, toute femme qui n'aura pas accordé *le don d'amoureuſe mercy*, ne verra pas le royaume des cieux? Je voulus d'abord diſputer; mais ces grands clercs étoient ſi habiles, leur vin étoit ſi bon, leurs raiſons étoient ſi fortes & ſi ſéduiſantes, qu'ils me convainquirent. Las! on a bien de la peine à trouver ſans ceſſe de nouveaux moyens de ſe défendre au fond d'un bois. Je me rendis donc à leurs raiſons; & deux heures après les deux clercs ſe levèrent, en m'aſſurant que ma conſcience ne couroit plus de riſque, & qu'ils prenoient ſur eux tout le mal du péché qu'ils

venoient d'effacer. J'aurois bien voulu les retenir encore, je me ſentois bien émue par des doutes qui me reſtoient à leur propoſer; mais ils s'éloignèrent en me laiſſant ces proviſions que je vous apporte. On m'a dit que vous étiez pauvre; mais je ne vous demande aſyle que pour une nuit, & de me laiſſer partager cette couchette avec vous.

La pauvre Gratienne fut ainſi déçue par le démon le plus fin de tous, & dont ſouvent on a du plaiſir à ſe laiſſer ſurprendre. Elle permit tout à la voyageuſe; elle mangea le pâté, but le vin, perdit la tête, & le malin eſprit fut le maître d'elle. A peine les autres démons virent-ils la porte du cœur de Gratienne ouverte, qu'ils s'y jetèrent en foule; & à ſon réveil la malheureuſe Gratienne ſe trouva groſſe, dit l'Auteur, des ſept péchés mortels; & qui pis eſt, d'un monſtre qui, dans trois mois, devint d'une groſſeur ſi énorme, que le corps de Gratienne éclata. L'ame pénitente ne fut plongée que dans les flammes expiatoires pour achever de s'y épurer; & le corps reſté ſans vie, fut jeté d'un coup de pied dans un abîme par le monſtre à trois têtes, auquel Gratienne avoit donné le jour.

C'eſt ce monſtre qui déſoloit les états de Meurvin; & le diable Mutafier qui l'avoit engendré, s'étoit cru fort habile en douant cet

étrange fils de ne pouvoir mourir de la main d'aucun homme qui eût été nourri de lait de femme. Meurvin, comme nos lecteurs l'ont vu, se trouvoit dans le cas d'avoir eu pour nourrice une chèvre. Il combattit le monstre dont il coupa les trois têtes, & que Mutafier aussitôt emporta, menant grande noyse & grand deuil. Meurvin revint triomphant dans les bras de la belle Clarisse; ils firent fleurir la sainte loi dans leurs états; ils rendirent sans cesse la race de Doolin de Mayence & d'Ogier le Danois & plus nombreuse, & plus célèbre. Les sujets de Meurvin furent heureux; & nous craignons un peu que nos lecteurs ne se le trouvent presque autant que nous d'être parvenus à la fin de cette dernière & ridicule histoire.



HUON DE BORDEAUX.

QUOIQUE la *Bibliothèque Bleue* se soit emparée de Huon de Bordeaux, ce Roman (l'un des meilleurs de ceux que nous avons classés sous le nom de Romans de Charlemagne) mérite mieux que plusieurs autres ouvrages très-agréables que M. ou Madame Oudot ont habillés en papier bleu, d'être connu de nos lecteurs. Ils trouveront que dans la première partie de ce Roman, la plupart des personnages & des aventures ont une relation intime avec ceux de Charlemagne, dont ils ont déja lu les extraits, & même qu'ils ont trait à ceux de la Table Ronde par le roi de féerie Oberon, qui joue un rôle dans Isaïe-le-Triste, fils de Tristan de Léonois & de la belle Yseult, & dans Ogier le Danois.

Nous ne connoissons aucun manuscrit de Huon de Bordeaux ; ce qui nous persuade que

ſa compoſition n'eſt pas antérieure à l'invention de l'Imprimerie. La plus ancienne édition eſt petit *in-folio*, ſans date, & gothique; la ſeconde eſt *in-quarto*, 1516; les autres ſont tout-à-fait modernes.

Il n'y avoit point de duc de Guienne du tems de Charlemagne; ce nom même n'étoit point connu, & ce pays s'appelloit Aquitaine. Ainſi il n'y a jamais eu de duc Sévin, ni de comte Huon de Bordeaux ſon fils.

CHARLEMAGNE ne pouvoit ſe conſoler de la malheureuſe affaire de Roncevaux, & de la perte qu'il avoit faite, dans cette journée, de ſes braves neveux Olivier & Roland, & de pluſieurs autres preux de ſa cour. Couvert de lauriers, mais accablé par la mélancolie & par le poids des années, il fit aſſembler les hauts barons & les pairs, pour leur propoſer de céder l'empire & le trône de France à ſes deux fils Charlot & Louis (1).

---

(1) Ce Charlot, ſi fameux par ſes méchancetés dans l'hiſtoire romaneſque de Charlemagne, & qui fait ſi peu de bruit dans l'hiſtoire véritable de la France & de l'Empire, fut Charles, roi de la France orientale, qui mou-

Nous avons déja vu quel étoit le foible de cet empereur pour le premier de ces princes. Il eût bien désiré que les barons & les pairs eussent eu la complaisance de lui demander Charlot pour maître; mais celui-ci s'étoit si cruellement avili par plusieurs trahisons & par sa férocité, que le conseil s'opposa vivement à l'abdication de Charlemagne, & le supplia de conserver toujours un sceptre qu'il portoit avec tant de gloire.

Amaury de Hautefeuille, cousin de Ganelon, & chef de la coupable branche de la maison de Mayence, étoit le partisan secret de Charlot, auquel il ressembloit par ses mœurs lâches & criminelles. Amaury conservoit le plus vif ressentiment contre la maison de Guienne, dont le dernier duc (*Sévin*) l'avoit souvent puni de ses forfaits. Il saisit cette occasion de nuire aux deux jeunes enfans que le duc Sévin avoit laissés en mourant sous la régence de la duchesse Alix leur mère; & son intérêt personnel à rendre Charlot plus riche & plus puissant, lui fit ouvrir un nouvel avis.

Il feignit de se rendre à celui des barons; il dit qu'il falloit éprouver Charlot en lui don-

rut en 811, trois ans avant son père, sans postérité. Quant à Louis, c'est sans doute l'empereur Louis le Débonnaire.

nant quelques riches provinces, avant que de le placer sur le trône; & que l'empereur, sans lui céder aucune de celles de son royaume, pouvoit lui donner l'investiture de la Guienne; sept ans s'étant écoulés depuis la mort du duc Sévin, sans que le nouveau duc, fils de Sévin, eût voulu sortir de la forte & riche ville de Bordeaux, pour lui rendre l'hommage qu'il devoit à son seigneur suzerain.

Nous avons admiré précédemment quelle étoit la justice & la sagesse des conseils que le duc Naymes de Bavière donnoit à Charlemagne, dont il s'étoit montré constamment le plus fidèle & le meilleur ami.

Le duc Naymes réfuta, d'un air de mépris, l'avis intéressé d'Amaury: il représenta vivement à l'empereur la grande jeunesse des enfans du duc Sévin, les utiles & glorieux services de leur père, & proposa de députer deux Chevaliers à Bordeaux, pour demander à la duchesse régente d'envoyer ses deux fils à la cour de l'empereur, pour lui rendre hommage & pour le servir.

Charlemagne applaudit à cet avis, & députa deux Chevaliers pour aller demander les deux jeunes princes à la duchesse Alix leur mère. A peine la duchesse apprit-elle l'arrivée des députés, qu'elle envoya ses grands officiers pour les recevoir; & dès qu'ils entrèrent dans son palais, elle

fut elle-même au-devant d'eux avec Huon, son fils aîné, & Girard son second fils.

Les députés, enchantés des caresses & des honneurs qu'ils reçurent dans cette cour, accompagnés des plus riches présens, ne la quittèrent qu'à regret. A leur retour ils peignirent à Charlemagne le jeune duc Huon comme un prince fait pour marcher sur les traces du valeureux duc Sévin son père, & ils l'assurèrent que dans trois mois les princes de Guienne se rendroient à sa cour.

La duchesse employa ce peu de tems à leur donner ses dernières leçons : Huon de Bordeaux les reçut dans son cœur ; Girard, nourrissant une secrette envie contre son frère aîné, dissimula ses sentimens secrets par une feinte soumission, en écoutant sa mère.

Les préparatifs pour leur départ étant faits, la duchesse les embrassa tendrement en les recommandant à l'Être suprême, & leur ordonna de passer à Cluny pour y voir leur oncle, abbé de ce monastère (1). Cet abbé, tel qu'ils devroient tous être, n'avoit jamais perdu l'occasion de faire

(1) Voici encore un grand anachronisme. L'abbaye de Cluny ne fut fondée qu'en 914, par Guillaume, qui prenoit le titre de duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne, & seigneur de Nevers.

du bien : donnant l'exemple de toutes les vertus, il ſavoit les rendre aimables : on devenoit meilleur auprès de lui, par le deſir de lui plaire & de s'en faire eſtimer. Quoique la plus grande piété fût l'ame de tous ſes actes, la nobleſſe, la généroſité qui y régnoient, annonçoient en lui la haute naiſſance. Rien ne pouvoit ébranler la fermeté de ſon caractère & de ſon cœur ; l'Auteur dit même que ce digne frère du duc Sévin auroit eu le courage & ſe fût ſervi des armes des Chevaliers, ſi quelqu'un eût oublié qu'il étoit né des hauts & antiques barons de la Guienne (1) en oſant lui manquer, ou à quelqu'un de ſes proches qui n'eût pu ſe venger lui-même.

L'abbé de Cluny reçut ſes neveux avec la plus grande magnificence ; il les combla de préſens ; &, ſentant combien ſa préſence leur ſeroit utile auprès de Charlemagne, dont il étoit conſeiller intime, il partit avec eux pour Paris.

Lorſque les deux députés de Charlemagne étoient partis pour Bordeaux, Amaury de Hautefeuille avoit envoyé des eſpions à leur ſuite. Ayant ſu par eux quelle étoit la marche de Huon de Bordeaux & de Girard, ce traître perſuada facilement à Charlot de lui donner

(1) On doit être frappé de la reſſemblance de cet abbé avec le prince de l'égliſe, ſon ſucceſſeur.

une troupe de ses gardes, avec laquelle il iroit se mettre en embuscade dans le bois de Montlhéry pour les attaquer, & par leur mort le mettre en possession des grands-fiefs de Guienne & d'Aquitaine.

Proposer une trahison barbare à Charlot, c'étoit lire dans son ame & flatter ses penchans. Non-seulement ce prince adopta le projet d'Amaury, mais il voulut l'aider lui-même à l'exécuter. Il se dérobe la nuit; &, suivi d'Amaury de Hautefeuille, & d'une grosse troupe armée comme lui d'armes toutes noires, il va s'embusquer dans le bois où les deux frères devoient passer.

Girard, le plus jeune des deux, s'étant amusé le matin à faire voler son autour le long du chemin qu'il tenoit, avoit devancé son frère, & son oncle l'abbé de Cluny. Charlot, qui le voit venir seul & sans armes, court au-devant de lui, lui cherche querelle, & le jette à bas de son cheval, blessé d'un coup de lance. Girard pousse un cri lamentable en tombant. Huon de Bordeaux l'entend, & vole à son secours sans d'autres armes que son épée. Il arrive près de Girard, & voit couler le sang de sa blessure : » Que t'a fait cet enfant, barbare, dit-il à » Charlot? Quelle lâcheté de l'avoir attaqué » sans qu'il pût se défendre?... — Vraiment, » répondit

» répondit Charlot, je compte bien t'en faire
» autant; apprends que je suis le fils du duc
» Thiéry d'Ardennes; auquel le duc Sévin, ton
» père, enleva trois châteaux; j'ai juré de m'en
» venger, & je te défie.... — Lâche, répon-
» dit Huon, je connois bien la félonie qui
» règne dans ta race: digne fils de Thiéry, tu
» te sers de l'avantage que te donnent tes armes;
» mais apprends que je ne te crains point, &
» que tu ne m'inspires que du mépris. « A ces mots, Charlot a la lâcheté de mettre sa lance en arrêt, & de courir sur Huon, qui peut à peine envelopper son bras gauche de son manteau; c'est avec ce foible bouclier qu'il reçoit le coup de la lance: son manteau seul en est percé; & se levant sur ses étriers, il frappe à plomb un coup si terrible de son épée, que le casque de Charlot en est brisé, & qu'il a la tête fendue jusqu'aux yeux. Le lâche prince tombe mort sur la poussière.

En même tems Huon voit le bois plein de gens armés: il appelle les Chevaliers de sa suite; ils accourent, mais personne ne sort du bois & ne les attaque. Amaury qui vit Charlot étendu sur la place, n'eut garde de se compromettre; & sûr de la vengeance que Charlemagne tireroit de la mort de son fils, il ne voulut rien donner au hasard. Il laissa tranquillement Huon &

l'abbé de Cluny ſecourir & bander la plaie du jeune Girard; & les voyant s'éloigner & reprendre la route de Paris, il ſe contenta de relever le corps de Charlot, qu'il fit mettre en travers ſur un cheval, ne ſuivant Huon que de loin & au petit pas. Celui-ci arriva quatre heures avant lui près de Charlemagne.

L'abbé de Cluny préſenta ſon neveu, qui faiſoit ſoutenir ſon frère bleſſé par deux écuyers, & qui refuſa d'embraſſer les genoux de l'empereur, en ſe plaignant vivement de l'embûche qu'on ne pouvoit, diſoit-il, avoir dreſſée que par ſes ordres. Charles ſurpris d'un reproche que ſon grand cœur ne pouvoit mériter, demanda vivement à l'abbé de Cluny quels étoient les ſujets de plainte de ſon neveu. L'abbé raconta fidèlement à l'empereur tout ce qui venoit de ſe paſſer, & lui apprit qu'un lâche Chevalier, qui s'étoit dit hautement le fils du duc Thiéry d'Ardennes, avoit bleſſé Girard, & couru ſur Huon qui n'étoit point armé, mais dont la force & la valeur avoient triomphé de ce lâche qu'il avoit laiſſé mort ſur la pouſſière.

Charles déſavoua hautement l'indigne Thiéry, félicita le jeune duc de Guienne de lui avoir donné la mort; &, conduiſant lui-même les deux frères dans un riche appartement du palais, il voulut voir mettre le premier appareil à la bleſ-

sure du plus jeune, & les laissa tous deux sous la garde du duc Naymes de Bavière, qui, frère d'armes du feu duc Sévin, regardoit ces deux enfans comme s'ils eussent été les siens.

A peine Charlemagne les eut-il quittés, qu'en rentrant dans sa chambre il entend des cris, & voit par sa fenêtre entrer une troupe armée; il reconnoît Amaury qui porte un Chevalier mort sur les arçons de sa selle; & le nom de Charlot retentit au milieu des cris du peuple assemblé dans la cour.

Nos Lecteurs ont connu, dans le Roman d'Ogier le Danois, quel étoit le foible de Charlemagne pour cet indigne fils: il descend effrayé, court au devant d'Amaury, & jette un cri douloureux en reconnoissant Charlot, qu'en ce moment Amaury mit à ses pieds. » C'est Huon de » Bordeaux, s'écrie ce traître en versant de feintes » larmes, qui vient de massacrer votre fils, avant » que j'aie pu le défendre: ordonnez qu'on coure » en armes après lui. « Charles, furieux à ces premiers mots, se saisit d'une épée, & vole à l'appartement des deux frères, pour percer le meurtrier de son fils. Le duc Naymes court au devant de lui, l'arrête un instant, pendant lequel Charles lui apprend le crime dont Huon est accusé. « C'est un de vos pairs, s'écrie le » duc Naymes; & s'il est coupable, n'est-il pas

» ici sous votre puissance, & ne sommes-nous
» pas ses juges pour le condamner à la mort?
» Mais votre main ne doit pas se tremper dans
» son sang. »

L'empereur, calmé par la sagesse du duc Naymes, fait entrer Amaury; les pairs s'assemblent pour l'écouter, & le traître accuse Huon de Bordeaux d'avoir frappé Charlot sans que celui-ci fût en défense, quoiqu'il se fût fait connoître pour le fils aîné de l'empereur.

L'abbé de Cluny s'avance, indigné du mensonge & de l'accusation d'Amaury : *Par saint Benoît! sire, le traître Amaury ment par la gorge*, dit il; *si mon neveu Huon a occis Charlot, c'est à son corps défendant; c'est après qu'il eut blessé son jeune frère, & sans savoir qu'il fût votre fils. Quoique à moinerie me sois-je rangé*, continua le bon abbé, *ores me souviens-je toujours que gentilhomme de haut lieu suis-je né. J'offre de le prouver par mon corps, se tel mensonge ose soutenir Amaury; & cuiderai-je faire œuvre plus pie en pugnissant un déloyal traître, qu'à laudes & matines chanter.*

Huon jusqu'alors avoit gardé le silence, surpris de la noire calomnie d'Amaury; mais bientôt il interrompt son oncle pour s'écrier : *Traître, oserois-tu bien donner ton gage, & soutenir le mensonge que tu viens de proférer?* Amaury, doué

l'une force prodigieuse, & méprisant la jeunesse d'Huon, n'hésita pas à présenter un de ses gantelets, dont Huon se saisit; il le remit sur le champ aux pairs, en leur demandant leur appui : *Ores le champ*, dit-il, *doit m'être octroyé, puisque oncques ne fut cause tant légitime de combat.* Les pairs se consultèrent; & le duc Naymes jugeant que cette querelle devoit être remise au jugement de Dieu, le combat fut accordé, sans que Charlemagne pût y porter d'opposition. Le jeune Huon fut remis entre les mains du duc Naymes, qui le lendemain matin l'arma Chevalier, & lui donna des armes blanches bien à l'épreuve. Le bon abbé de Cluny pensa d'abord se fâcher contre son neveu, de ce qu'il le privoit de l'honneur de se battre pour une aussi bonne cause; mais bientôt, enchanté de lui trouver des sentimens dignes de sa naissance, il l'embrassa, le bénit, & courut à Saint-Germain-des-Prés célébrer les saints mystères, tandis que les officiers de cette célèbre abbaye en préparoient les lices pour les combattans (1).

Le combat fut long & sanglant; l'adresse &

(1) L'abbaye Saint-Germain avoit autrefois des lices préparées pour les combats nommés les jugemens de Dieu. Ces lices sont devenues le célèbre Pré aux Clercs, & font partie du fauxbourg Saint-Germain.

l'agilité du jeune Huon lui fit éviter la plupart des coups terribles que le féroce Amaury lui portoit. Déja le ſang du traître couloit ſur ſes armes & ſur le ſable; ſes coups moins précipités étoient plus foibles : ce fut alors que Huon redoublant les ſiens, le fit tomber ſur les genoux.
» Je te crie merci, lui dit Amaury; viens, Huon, » je vais tout avouer à Charlemagne, mais aide-» moi à me relever. « Le brave & loyal Huon met auſſitôt ſon épée ſous ſon bras gauche, & vient tendre le droit au traître Amaury, qui ſaiſit cet inſtant pour lui porter un coup dans le flanc. Les mailles du haubert de Huon réſiſtent; il n'eſt bleſſé que légèrement. Alors tranſporté de fureur, il oublie qu'il ne ſera pas aſſez complétement lavé de la calomnie d'Amaury, ſi le traître ne la déſavoue; &, n'écoutant qu'une juſte vengeance, il lui fait voler la tête d'un revers de ſon épée.

Le duc Naymes & les pairs s'approchent, font traîner le corps d'Amaury hors de la lice, & conduiſent Huon à Charlemagne. Ce prince, n'écoutant que ſon reſſentiment & ſa douleur, ne peut voir qu'en frémiſſant le meurtrier de ſon fils; &, malgré les repréſentations des pairs, il ſe ſert de l'injuſte prétexte qui s'offre pour dire que Huon n'a rien fait avouer à ſon délateur, & que par conſéquent il eſt en droit de con-

fisquer ses grands fiefs, & de le bannir à jamais des terres de la France & de l'Empire.

Ce n'est qu'après de longs débats que le duc Naymes, les pairs & l'abbé de Cluny le font convenir de l'injustice d'un pareil arrêt; ils parviennent enfin à lui faire accorder le pardon au jeune duc de Guienne, sous des conditions qu'il sera le maître de lui imposer.

Charles fait approcher Huon qui se jette à genoux, lui rend hommage, & lui crie merci pour le meurtre involontaire de son fils. Charles refuse de recevoir les mains de Huon dans les siennes, & se contentant de le toucher avec son sceptre: » Je reçois ton hommage, lui dit-il, & » je te pardonne la mort de mon fils; mais je » t'ordonne de partir sur le champ pour aller » chez l'amiral Sarrasin Gaudisse (1). Tu te

(1) C'est ici le lieu de faire une remarque sur le nom d'Amiral, que nos anciens Romanciers donnent souvent aux généraux Sarrasins qui commandoient les armées même par terre. Ce terme vient du mot arabe *Emir*, qui signifie chef ou seigneur. Du temps des Croisades, les chrétiens l'adoptèrent pour signifier un général de mer; mais dans l'origine il ne signifioit qu'un seigneur Mahométan plus grand qu'un autre: ainsi, les amiraux avoient sous eux de petits sultans, cheicks ou seigneurs. C'est, au reste, ce dont on va voir la preuve dans ce Roman, dans lequel les amiraux sont les grands souverains.

» présenteras au moment où tu le sauras à table;
» tu couperas la tête du plus grand seigneur que
» tu trouveras assis le plus près de lui; tu baiseras
» trois fois à la bouche, en signe de fiançailles,
» sa fille unique Esclarmonde, qui est la plus
» belle pucelle du monde; & tu demanderas de
» ma part à l'amiral, entr'autres dons & tributs,
» une poignée de sa barbe blanche, & quatre de
» ses grosses dents mâchelières. «

Ces conditions firent murmurer tous les pairs: Ah! s'écria l'Abbé de Cluny, tuer un roi Sarrasin sans lui avoir proposé le saint baptême!... Passe encore, disoient les jeunes pairs, pour la seconde condition; mais en vérité la demande que Huon est forcé de faire à cet amiral, est bien incivile, & bien difficile à obtenir.

L'entêtement de l'empereur à soutenir ce qu'il décidoit, étoit connu. Rien ne paroissoit impossible au courage d'Huon de Bordeaux: » J'accepte ces conditions, s'écria-t-il, en arrêtant les représentations du sage duc de Bavière: » Seigneur, je reçois mon pardon à ce prix; » mais de ce moment mes états sont libres; je » pars pour exécuter vos ordres, comme votre » vassal & pair de France; & comme duc de » Guienne, j'en donne la régence à la duchesse » Alix ma mère, & à mon frère Girard sous ses » ordres. «

Le duc Naymes & l'abbé de Cluny ne pouvant obtenir quelque modération à la févérité des ordres de Charlemagne, puifque Huon même s'y foumettoit, ils emmenèrent le jeune duc qui, dans le même jour, voulut fortir de Paris. Son oncle le fuivit, mais dès la première journée Huon, occupé de l'exécution des ordres auxquels il s'étoit foumis, le pria de prendre le chemin de Bordeaux avec fon frère, & de le laiffer partir feul. Tout ce que le bon abbé put en obtenir, fut qu'il fe prépareroit à cette entreprife périlleufe, en allant à Rome rendre hommage au faint Père, dont la ducheffe Alix étoit fœur, & lui demander fa bénédiction & l'abfolution de fes péchés.

Huon le lui promit, & s'achemina vers Rome. L'abbé de Cluny conduifit Girard dans fon abbaye, d'où tous les deux partirent dès que ce dernier fut guéri de fa bleffure, & fe rendirent à Bordeaux. Ils y trouvèrent la ducheffe plongée dans une douleur mortelle: elle favoit déja tout ce qui s'étoit paffé dans le voyage de fes fils; elle efpéroit du moins pouvoir embraffer encore une fois fon cher Huon avant qu'il partît pour l'Afie; & lorfqu'elle ne le revit point avec fon frère, fa douleur redoubla fi fort, & elle en eut le cœur fi ferré, que, peu de

jours après, elle expira dans les bras de l'abbé, en priant Dieu pour les jours de son fils.

Dès que l'abbé de Cluny eut célébré ses obsèques, il retourna dans son abbaye, & de-là en Guienne, où le caractère lâche & féroce de Girard n'ayant plus de frein, s'annonça bientôt de la façon la plus odieuse, en s'emparant du gouvernement, en l'exerçant plutôt en tyran qu'en prince, & en chassant tous les anciens serviteurs de sa maison. Il fit même essuyer les traitemens les plus rigoureux au bon prévôt Guire, maire de Bordeaux, le plus fidèle serviteur de sa famille, & qui même avoit pris soin de son enfance.

Girard acheva de se déshonorer en prenant pour femme la fille de Gibouars de Siville, homme d'une richesse immense, mais en horreur par les crimes & les trahisons qu'il avoit commis pour accumuler ses trésors; & de ce moment unis par le rapport de leurs ames coupables, le beau-père & le gendre se rendirent odieux dans toutes les belles & vastes provinces situées au-delà de la Loire.

Pendant ce tems, Huon de Bordeaux ayant traversé les Apennins & l'Italie, s'étoit rendu dans les fauxbourgs de Rome, où quittant ses armes, il se couvrit d'un habit de pélerin. C'est

sous ce vêtement qu'il se rendit, un jour de fête, aux pieds du saint Père; &, ce ne fut qu'après l'humble confession de ses fautes qu'il se fit reconnoître pour son neveu: *Ah!* s'écria le saint Père, *beau neveu, plus forte pénitence pourrois-je vous imposer que celle que reçutes de Charlemagne? Allez en paix, beau neveu*, continua-t-il en l'absolvant les yeux pleins de larmes; *je vais intercéder auprès du Très-Haut pour vous.* Ce ne fut qu'après que le saint Père eut célébré la messe, qu'il mena son neveu dans son palais: il lui fit changer d'habit, & le fit reconnoître des cardinaux & des princes Romains, comme étant le duc de Guienne, fils de sa sœur la duchesse Alix.

Huon, en partant, avoit juré de ne s'arrêter jamais plus de trois jours dans le même lieu, sans y être forcé. Le saint Père profita de ce tems pour lui inspirer autant de zèle pour la gloire du christianisme, que de confiance dans les secours du Très-Haut; & lui conseilla de s'embarquer d'abord pour la Palestine, de visiter le saint sépulcre, & de partir des côtes de cette contrée pour pénétrer au fond de l'Asie.

Huon de Bordeaux, enrichi de reliques, & comblé d'indulgences & des bénédictions du saint Père, obéit à ses ordres, s'embarque, arrive en Palestine, & visite, avec autant de foi

que de respect, les saints lieux. Il en part pour se rapprocher des bords de la mer; mais, ne connoissant ni le pays, ni la langue que l'on parle en Syrie, il s'égare dans une forêt, & reste trois jours sans voir aucune créature humaine, ne vivant que du miel & des fruits sauvages qu'il trouvoit sur les arbres. Le troisième jour, s'étant enfoncé entre des roches escarpées, & cherchant un passage, il fut surpris & s'arrêta, voyant un grand homme à moitié nu, dont la barbe & les cheveux déja gris couvroient la poitrine & les épaules. Cet homme s'arrête à son tour, le considère, & voit à ses armes que c'est un Chevalier chrétien. Sur le champ il s'approche & s'écrie dans la langue de *Oc* (1): » Ah! bon Dieu, qui pouvez-vous être? Il y » a quinze ans passés que j'habite ce désert, » sans avoir vu nul homme des pays où je pré- » sume que vous avez pris naissance. «

Huon, pour achever de se le concilier, délace son casque, & vient à lui d'un air doux & riant. L'autre le regarde avec plus de surprise que la

(1) On distinguoit les peuples qui habitoient depuis la Loire jusqu'à la Sambre & le Rhin, par la langue de *Oil* qu'ils parloient, & ceux depuis la Loire jusqu'à la mer, par la langue de *Oc*: c'est d'où la Septimanie prit le nom de Languedoc.

première fois : » Grand Dieu ! s'écria-t-il, » vit-on jamais une ressemblance si frappante ? » Ah ! noble Chevalier, ajouta-t-il, dites-» moi, de grace, quelle contrée vous a vu » naître, & de quel sang vous avez reçu le » jour ? — J'exige, lui répondit Huon de Bor-» deaux, avant de me faire connoître, que vous » me disiez vous-même qui vous êtes ; qu'il vous » suffise dans ce moment de savoir que je suis » chrétien, & que c'est dans la Guienne que je » suis né. — Ah ! plaise au ciel que mes yeux » & mon cœur ne me trompent point, s'écria » de nouveau l'inconnu ! Seigneur, je m'appelle » Gérasme ; je suis frère de Guire, prévôt & » maire de Bordeaux. Je fus fait prisonnier » dans la bataille où mon cher & illustre maître, » le duc Sévin, perdit la vie. J'ai souffert pen-» dant trois ans toutes les rigueurs de l'escla-» vage. Ayant rompu mes chaînes, m'étant » soustrait à la poursuite des infidèles, j'habite » ce désert depuis plus de dix ans, & vos traits » me rappellent ceux d'un maître que j'adorois, » & que j'ai fidèlement servi depuis mon enfance » jusqu'à sa mort. « Huon ne lui répond plus qu'en l'embrassant, les larmes aux yeux. Gérasme apprend de sa bouche qu'il tient dans ses bras le fils du duc Sévin. Il le conduit dans sa

cabane, & lui fait part des fruits secs & du miel qui sont sa seule nourriture.

Huon de Bordeaux raconte ses aventures à Gérasme, qui ne peut les écouter qu'en versant des larmes, en baisant ses mains, & en embrassant à tous momens ses genoux. Huon le consulte sur les moyens de conduire son entreprise. Gérasme ne lui cache pas que la réussite en paroît impossible; mais il lui jure qu'il ne l'abandonnera pas. D'ailleurs, la langue sarrasine que je possède, lui dit-il, nous sera souvent utile, dès que nous serons sortis de ces déserts.

Dès le lendemain, Gérasme guide Huon au-travers des roches & des précipices qui bordoient ce lieu sombre. Il le conduit, par l'isthme de Suès, jusques sur les bords de la mer Rouge, les lui fait longer, & le fait passer en Arabie. A peine y étoient-ils entrés, que le chef d'une horde d'Arabes vagabonds vient les attaquer, attirés par quelques pierreries qui brilloient sur le casque de Huon de Bordeaux. Le brave prince tue le chef des brigands, & met la troupe en fuite. Gérasme s'empare des armes & de l'épée du brigand.

Cette aventure & plusieurs autres, inutiles à rapporter, ayant à peine retardé de quelques heures la marche de Huon de Bordeaux, il de-

mande à Gérasme quand il pourra arriver dans les états de l'amiral Gaudisse. Deux chemins y conduisent, répond Gérasme; vous ne pouvez être moins de trois mois pour arriver par le passage le moins dangereux. Il vous est possible d'y pénétrer dans moins de quinze jours par un autre chemin; mais ce ne peut être qu'en traversant un bois si redouté, que je vous conjure de ne pas vous y engager.

Le zèle avec lequel Huon de Bordeaux avoit résolu d'obéir aux ordres de Charlemagne, lui fermoit les yeux sur toute espèce de péril : il eut peu de peine à persuader le courageux Gérasme; & tous les deux marchèrent à grands pas vers ce bois périlleux, que bientôt ils apperçurent à l'extrémité de la plaine. Alors Gérasme entrant dans de plus longs détails, apprit à Huon que ce bois étoit habité par Oberon, roi de Féerie, dont le pouvoir retenoit les Chevaliers assez téméraires pour oser y pénétrer, & les métamorphosoit en lutins, ou en bêtes de différente espèce. Rien ne peut ébranler le courage de Huon; & quoique des animaux, & jusqu'à des oiseaux, semblent s'opposer à son passage, il entre & s'enfonce avec Gérasme dans l'épaisseur de ce bois.

A peine eurent-ils suivi l'une des routes, qu'ils arrivèrent à une étoile formée par des allées à

perte de vue. Une ſeulement paroiſſoit terminée par un palais de la plus belle ſtructure, & dont les toits dorés étoient ornés de girouettes brillantes couvertes de diamans. Une calèche ſuperbe qui paroiſſoit en ſortir, ſembloit voler pour prévenir Huon de Bordeaux. Ce prince n'apperçut dans cette calèche qu'un enfant de quatre à cinq ans, de toute beauté, & dont la robe étinceloit par le feu des pierreries dont elle étoit couverte. Il le fit remarquer à Géraſme, dont la frayeur fut extrême. Il ſaiſit les rênes du cheval de Huon, & hâtant ce cheval & le ſien à coups de gaule, il entraîna le prince malgré lui dans une route oppoſée, en lui criant qu'ils étoient perdus s'ils parloient à ce méchant nain, qui, quoiqu'il parût enfant, étoit né ſous Jules-Céſar, & qui, ayant éprouvé de longs malheurs, ſe plaiſoit à s'en venger ſur tous ceux qui paſſoient dans ce bois. Cependant Huon ne s'éloignoit du nain qu'à regret; il l'avoit trouvé ſi beau, ſes yeux paroiſſoient ſi doux, qu'il ne pouvoit croire qu'une ſi charmante créature fût capable de lui nuire. Mais il ſuivit toujours Géraſme, qui, ne quittant pas les rênes de ſon cheval, l'entraînoit avec plus de viteſſe. Tout-à-coup un orage affreux s'élève dans la forêt: bientôt ils ne marchent qu'à la lueur des éclairs. De tems en tems ils entendent

une

une voix enfantine & douce qui crioit : *Approche & écoute-moi, duc Huon ; c'est en vain que tu me fuis.* Gérasme n'en couroit que plus vîte, & ne s'arrêta qu'à la porte de l'enceinte d'un double monastère de cordeliers & de sœurs clairettes (1), dont les deux communautés s'étoient réunies, le matin, pour une procession générale de l'ordre, & que l'orage faisoit courir en désordre pour rentrer chacune dans sa clôture séparée. Gérasme, se croyant à couvert de la malice du nain au milieu des bannières & de tant de personnes pieuses, s'arrêta pour leur demander un asyle, & se jetta de son cheval à terre avec Huon, qu'il força de descendre du sien ; mais à l'instant même ils furent joints par le nain, qui sur le champ sonna d'un cor d'ivoire qui pendoit sur son sein. Alors le bon Gérasme, *voulsit ou non*, dit l'Auteur, se prit à danser comme un jeune clerc ; &, saisissant la main d'une vieille nonne qui mouroit d'envie d'en faire autant, ils bondirent tous les deux sur l'herbe, & furent imités par moines & nonnains des deux processions, qui se confondirent pour

(1) Il est inutile d'avertir qu'il y a encore ici un anachronisme ; car saint François d'Assise, instituteur des Cordeliers, & sainte Claire sa sœur, institutrice des Clairettes, n'ont vécu qu'à la fin du douzième siècle.

former le ballet le plus étrange. Le seul Huon n'avoit aucune envie de danser ; mais il mouroit de rire en voyant les ridicules postures & les sauts de tous ces danseurs, qui par fois se culbutoient sur l'herbe, sans que leur chûte arrêtât les moines, & que la modestie pût forcer les nonnains à réparer le désordre de leurs vêtemens.

Alors le nain s'approchant de Huon, lui dit d'une voix douce & en françois : *Duc de Guienne, pourquoi me fuis-tu ? Je te conjure, par le Dieu qui créa le ciel & la terre, de me parler.* Huon s'entendant conjurer de cette façon, n'eut plus de crainte, sachant bien qu'aucun esprit de ténèbres n'eût osé attester le nom du Dieu tout puissant. *Seigneur*, lui répondit-il, *qui que vous soyez, je suis prêt à vous écouter & à vous répondre. — Huon, mon ami*, continua le nain, *j'aimai toujours ta race, & tu m'es cher depuis ta naissance : l'état de grace où tu étois en entrant dans mon bois, te mettoit à couvert de tout enchantement, quand même je ne te voudrois pas autant de bien. Si ces moines, ces nonnains, & même ton ami Gérasme, avoient une conscience aussi pure que la tienne, mon cor ne les feroit pas danser ; mais quel est le moine ou la nonnain qui puisse sans cesse se défendre d'écouter la voix du tentateur ?*

& Gérasme dans le désert, a souvent douté du pouvoir de la Providence. A ces mots, Huon vit redoubler les sauts des deux processions & de Gérasme. Il demanda grace pour eux; le nain l'accorda; & le pouvoir du cor cessant à l'instant, chaque nonnain se dépétra de son danseur, rajusta sa guimpe, & se rassembla sous la bannière de sainte Claire. Les deux communautés s'étant remises en bon ordre, rentrèrent modestement chacune dans leur enceinte; & Gérasme mourant de chaud, essoufflé, & ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, se jetta sur l'herbe en criant à Huon: *Monseigneur, je vous l'avois bien dit....* Il alloit peut-être faire quelque imprécation contre le nain, si celui-ci ne se fût approché de lui en lui disant: *Gérasme, Gérasme, pourquoi murmuras-tu contre la Providence dans ton désert? Pourquoi formas-tu contre moi des jugemens téméraires? Tu méritois bien cette légère punition; mais je te connois pour loyal & homme de bien: désormais je veux être ton ami; tu ne tarderas pas même à l'éprouver.* A ces mots il lui présente un riche gobelet vide: *Fais le signe de la croix sur ce vase,* lui dit-il, *& crois que je ne tiens mon pouvoir que du Dieu que nous adorons, & dont, comme toi, je suis la sainte loi.* Gérasme obéit sans hésiter, & sur-le-champ le vase se remplit

d'un vin délicieux, qui lui rendit toute la vigueur de ses belles années. Pénétré de confiance & de respect pour le nain, il se jette à ses genoux; le nain le relève, les fait asseoir à côté de lui, & commence ainsi son histoire.

» Julius César disputant l'empire Romain à » Pompée, fut un jour porté par la tempête » près de l'île Célée, où régnoit la fée Glo- » riande, ma mère. L'île Célée ne fut visible » que pour ce grand homme, qui, malgré les » représentations des Chevaliers Romains em- » barqués sur son vaisseau, sauta seul dans un » esquif, après avoir fait jetter l'ancre, & » aborda bientôt dans l'île. L'esquif parut alors » immobile; mais dès que Julius César eut mis » pied à terre, il disparut aux yeux des gens » de son vaisseau. A peine eut-il fait quelques » pas, que la belle fée Gloriande vint au-devant » de lui, telle que l'on peint Vénus lorsqu'elle » se plaît à soumettre le dieu de la guerre. Je » ne connois point de plus grand homme que » toi, lui dit-elle: c'est à toi que je veux de- » voir le bonheur d'être mère. Viens avec moi » dans mon palais, où l'amour & les plaisirs » t'attendent; dès demain tu rejoindras ton » vaisseau. Je t'estime trop pour arrêter tes » grandes destinées; apprends de moi que, » bientôt vainqueur de Pompée dans les plaines

» de Pharſale, tu verras tous les rois de la
» terre à tes pieds.

» Céſar étoit né très-galant; & les Auteurs
» ont dit de lui qu'il ne s'étoit jamais refuſé
» au bonheur de plaire, même lorſqu'il étoit
» en Bithynie à la Cour de Nicomède. Il ſuivit
» avec tranſport la belle Gloriande; & voyant
» renaître le jour après une nuit délicieuſe, il
» regretta vivement que ce fût celui qui l'alloit
» ſéparer de ſa charmante Fée.

» Céſar rentra en ſoupirant dans ſon eſquif:
» l'île diſparut auſſitôt; il ne vit plus que ſon
» vaiſſeau, qu'il rejoignit, qui leva l'ancre, &
» qui déploya ſes voiles.

» Gloriande reſta enceinte; & les neuf mois
» s'étant écoulés, elle fut attentive, au moment
» de ma naiſſance, à me douer d'une beauté
» égale à la ſienne, & d'un pouvoir que je ne
» pouvois exercer comme elle que pour punir
» le crime, & pour récompenſer la vertu.

» Gloriande ignoroit qu'une de ſes ſœurs,
» ayant un pouvoir égal au ſien, conſervoit
» contre elle une animoſité qu'une ancienne
» querelle avoit excitée, & dont la belle ame
» de Gloriande n'avoit pas conſervé le plus
» léger reſſentiment. Cette ſœur ſaiſit bien cruelle-
» ment cette occaſion de s'en venger. Je te doue,
» dit-elle en me touchant de ſa baguette, de ne

» plus grandir depuis l'âge de quatre ans, d'être
» hideux pendant trente, & de ne reprendre ton
» pouvoir & ta charmante figure, (que je ne
» peux t'ôter pour toujours) que lorſque tu
» auras paſſé ces trente ans dans la ſervitude.

» Quel que fût le pouvoir de ma mère, quel
» que fût enſuite le repentir de ſa barbare ſœur,
» je fus forcé par un pouvoir ſuprême à rem-
» plir ma deſtinée. Dès que j'eus atteint quatre
» ans, je devins hideux, & je me trouvai le nain
» le plus contrefait qu'on ait jamais vu dans
» aucune cour d'Allemagne. Forcé de m'éloi-
» gner de l'île Célée & de cacher ma naiſſance
» illuſtre & mon vrai nom, c'eſt ſous celui de
» Tronc le Nain que je ſervis Iſaïe le Triſte &
» ſon fils; & ce ne fut qu'aux noces de ce dernier
» que, les trente ans de ſervitude étant expirés,
» ma mére Gloriande & ſa ſœur vinrent me
» rendre mon pouvoir & ma beauté; mais elles
» ne purent rien changer à la petiteſſe de ma
» ſtature. «

Huon & Géraſme avoient été trop bien éle-
vés pour ne pas poſſéder à fond l'hiſtoire de tous
les Chevaliers de la Table Ronde, qui ſervoient
encore alors de modèle aux Chevaliers François.
Ils reconnurent facilement le charmant roi de
féerie Oberon, & ſe rappelèrent tout l'eſprit que
Tronc le Nain avoit conſervé dans le tems de ſes

infortunes. Ils osèrent même en rappeler quelques traits à l'aimable Oberon ; il en rit en leur disant qu'il reconnoissoit bien en eux les Chevaliers des bords de la Garonne, qui ne pouvoient s'empêcher de *gaber*, même jusqu'à leurs meilleurs amis. Cette petite leçon, bien douce, rendit les deux Chevaliers plus circonspects ; & tous deux jurèrent au Nain bienfaisant la plus entière soumission à ses ordres. Je sais, leur dit-il, quel est le message dont Charlemagne a chargé le brave Huon ; c'est ainsi qu'il a fait déja périr quelques autres Chevaliers dont il vouloit se défaire. Rien n'auroit pu vous sauver du même sort, si vous aviez constamment refusé de me parler ; mais à présent, si vous voulez obéir exactement à mes ordres, je promets à mon cher Huon une pleine réussite, & pour femme la charmante Esclarmonde. Après s'être ainsi expliqué, il fit présent au duc de Guyenne du riche & utile vase qui se remplissoit de vin dès qu'un homme de bien le tenoit dans ses mains. Il lui donna pareillement son beau cor d'ivoire, en lui disant : Huon, en le sonnant doucement, vous ferez danser comme vous l'avez vu, tous ceux dont l'ame n'est pas absolument pure aux yeux du Très-Haut ; & vous trouverez vraisemblablement bien des danseurs : mais si vous en sonnez avec violence, songez qu'alors je vous entendrai de cinq cents jour-

nées de distance ; & que sur le champ je volerai, moi & mon armée, à votre secours. Prenez donc bien garde d'en abuser ; car je vous défends expressément d'en sonner de façon à m'appeler, à moins que vous ne soyez dans le danger le plus pressant, & sans défense.

Oberon instruisit ensuite Hubn de la route qu'il devoit suivre pour arriver dans les états de l'amiral Gaudisse, & de la conduite qu'il tiendroit pour passer les quatre portes qui défendoient l'entrée de son palais. Vous devez encore, lui dit-il, essuyer bien des périls avant que d'y arriver ; & je crains bien, ajouta-t-il les larmes aux yeux, que vous ne suiviez pas exactement mes ordres, & que vous ne vous trouviez dans le cas d'éprouver les plus grands malheurs. A ces mots il embrasse Huon & Gérasme, les conduit tous les deux hors de son bois, leur montre la route qu'ils doivent prendre ; & touchant leurs armes & leurs habits avec sa baguette, ils se trouvent armés & vêtus à la manière des Orientaux.

Huon de Bordeaux & Gérasme marchèrent plusieurs jours sans passer par des lieux habités ; non-seulement le vase se remplissoit toujours dans leurs mains, mais il leur fournissoit en abondance toutes les espèces de vivres qu'ils pouvoient desirer. Ils arrivent enfin à la vue d'une grande ville : le jour étant sur son déclin, ils entrèrent

dans les fauxbourgs, & Gérasme qui parloit parfaitement la langue Sarrasine, s'informa du caravansérail où, pour une nuit, eux & leurs chevaux pourroient loger.

Un homme qui paroissoit être un des principaux de la ville, voyant les deux Chevaliers dans cette espèce d'embarras, s'avance, & les prie avec civilité d'accepter sa maison. Ils entrent, & leur nouvel hôte leur en fait les honneurs avec une aisance & des attentions qu'ils furent étonnés de trouver dans un Sarrasin. Cet hôte s'empressoit à les servir, & leur présentoit le sorbet & du café, lorsqu'un de ses gens ayant laissé tomber mal-adroitement une belle cafetière qui se brisa, & dont le café lui brûla la jambe, son maître ne put s'empêcher de lui crier en colère: *Cap de Dious! chétif vassal, bien mériterois que d'un coup de pied je te fisse voler sur le minaret de la mosquée.*

Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de rire en reconnoissant le langage & la vivacité gasconne. L'hôte, qui n'avoit pas cru être entendu par ces étrangers, rougit, & montra le plus grand embarras. Huon l'augmenta en lui parlant le patois de son pays. Cependant la confiance s'établit entre eux, & surtout lorsqu'on apporta la table, & que les domestiques se retirèrent. L'hôte & Huon se regardoient en souriant, & mouroient

d'envie de se faire des questions : Gérasme les mit bientôt à leur aise, en disant au maître de la maison : *Eh donc, cher hôte, bien m'apert que vous êtes de notre pays ? Bien vainement voudriez-vous le celer.* L'hôte voyant qu'il étoit découvert, & que les deux feints Sarrasins étoient nés près des bords de la Garonne, leur saute au cou, & leur apprend qu'il est chrétien. Huon, que les leçons d'Oberon commençoient à rendre prudent, se servit du plus sûr moyen d'éprouver si son hôte étoit sincère ; il tire de son sein le vase qu'il tenoit d'Oberon, & le présente vide à son hôte : *Quès-à-quo ?* dit l'hôte en se signant ; *mieux l'aimerois-je plein.* Mais le vase l'étoit déja ; & l'hôte étonné, n'osoit le porter à la bouche. Buvez hardiment, mon cher compatriote, lui dit Huon ; votre loyauté, votre foi, sont trop éprouvées par ce vase, pour que vous n'en receviez pas le prix. L'hôte n'hésite plus à boire, trouve le vin délicieux : le vase passe dix fois de main en main ; les caresses mutuelles redoublent, & chacun raconte ses aventures avec rapidité. Celles de Huon impriment bien du respect à l'hôte, qui reconnoît en lui son légitime souverain ; & celles de l'hôte apprennent à Gérasme qu'il trouve son cousin Floriac, qu'il n'avoit connu que dans son enfance.

Vous êtes dans la forte cité de Tourmont,

leur dit Floriac ; mais vous apprendrez avec autant de douleur que de surprise, que c'est un frère du duc Sévin, votre propre oncle, qui la gouverne. Vous avez sans doute entendu raconter qu'un jeune frère du duc de Guienne fut enlevé par des corsaires sur le bord de la mer, avec tous ceux qui l'accompagnoient. J'étois son page alors, & je fus conduit avec lui sur une côte de la mer Rouge, où nous fûmes vendus comme esclaves à l'un des petits sultans soumis à l'amiral Gaudisse, auquel nous fûmes envoyés comme faisant partie du tribut qu'il lui payoit tous les ans. Votre oncle, que ses gouvernantes avoient un peu gâté, crut en imposer beaucoup à l'amiral en parlant de sa haute naissance ; & l'amiral détestant, en bon musulman, tous les princes chrétiens, s'attacha dès ce moment à le pervertir, & à le faire renoncer à notre sainte loi. Il n'y réussit que trop facilement. Votre oncle, séduit par les prestiges des Santons, & par les plaisirs & la puissance que l'amiral lui destinoit, commit le crime affreux d'apostasie ; il renonça à son baptême, & embrassa le musulmanisme. Gaudisse alors le combla d'honneurs & de richesses, lui fit épouser une de ses nièces ; & l'envoya comme un de ses lieutenans régner sur cette belle frontière, dont Tourmont est la capitale. Votre oncle conservoit pour moi la même amitié qu'il

avoit eue dès son enfance; mais toutes ses caresses & ses efforts ne purent réussir à me faire renoncer à ma foi. Peut-être convenoit-il dans son cœur que ma résistance étoit digne d'estime; peut-être aussi conserve-t-il encore l'espérance de m'amener enfin à l'imiter. Il m'appela près de lui dans Tourmont, dès qu'il en fut le maître: il m'y donna sa confiance; &, fermant les yeux sur mon culte secret, il me permit de conserver près de moi quelques chrétiens que j'ai soin d'entretenir dans leur croyance. Ah! s'écria Huon, conduisez-moi promptement près de cet oncle coupable. Un prince de la maison de Guienne pourroit-il, en ma présence, ne pas rougir du lâche abandon qu'il a fait de la foi de ses pères? Hélas! répondit Floriac, je crains bien qu'il ne soit sensible ni à vos reproches, ni même au plaisir de trouver en vous un neveu digne de sa haute naissance. Abruti par les voluptés d'un sérail, jaloux d'un despotisme qu'il exerce souvent avec barbarie, son cœur endurci le portera plutôt à la violence, & peut-être même à vous donner la mort. N'importe, dit le brave & fervent Huon, je ne peux la recevoir pour une plus belle cause; & j'exige de vous de me présenter à lui, dès demain matin, après lui avoir déclaré ma naissance. Floriac voulut insister; mais Huon, animé par son zèle, s'écria: Je vous en conjure comme

chrétien, & comme votre ami; & je vous l'ordonne comme duc de Guienne, & le véritable ſouverain que vous devez reconnoître.

Floriac obéit: il ſe rend au lever du Soudan, lui fait part de l'arrivée de ſon neveu le duc Huon de Bordeaux, & du deſſein de ce prince de ſe rendre, dès ce même matin, à ſa cour. Le Soudan ſurpris, fut quelque tems ſans lui répondre, quoique ſon parti fût pris ſur le champ; mais la perverſité de ſon ame lui ſuggéra le moyen de diſſimuler. Il ſavoit que Floriac aimoit trop les chrétiens & les princes de ſon ſang pour l'aider à trahir ſon neveu; il feignit donc une joie extrême d'apprendre que bientôt il recevroit dans ſes bras l'aîné de ſa maiſon; il envoya Floriac le chercher en diligence; il fit parer ſon palais, aſſembler ſon divan; &, après avoir donné quelques ordres ſecrets, il alla lui-même au-devant de ſon neveu, qu'il annonça ſous ſon nom à tous les grands de ſa cour.

Huon frémit d'indignation en voyant ſon oncle le front ceint d'un riche turban vert, ſurmonté d'un croiſſant de pierreries. Sa candeur naturelle ne lui laiſſa recevoir qu'avec peine des embraſſemens que la fauſſeté du ſultan lui faiſoit prodiguer. Cependant l'eſpérance qu'il eut de trouver le moment de lui reprocher ſon apoſtaſie, le porta à ſe prêter aux honneurs que ſon oncle

lui faifoit rendre. Le fultan évite avec adreffe de fe trouver feul avec lui, & le promène toute la matinée dans la vafte enceinte de fes jardins & de fon palais. Cependant l'heure du dîner s'approche; & le fultan le prenant par la main pour le conduire dans la falle du feftin, Huon faifit ce moment, & lui dit tout bas: *O mon oncle! ô prince frère du duc Sévin! en quel état ai-je la douleur & la honte de vous voir?* Le fultan feint d'être attendri, lui ferre la main, & lui dit à l'oreille: *Silence, mon cher neveu; demain matin je vous écouterai.*

Huon, confolé par ce peu de mots, fe met à table à côté du fultan. Le muphti, quelques cadis, des agas & des fantons rempliffent les autres places. Gérafme s'affeoit au milieu d'eux; & Floriac, qui ne peut perdre de vue fes hôtes, refte debout, & fort de moment en moment pour obferver ce qui fe paffe dans l'intérieur du palais. Peu de tems après, il voit un grand nombre de gens armés fe gliffer dans des cabinets qui ont des iffues dans le fallon du feftin. Il étoit prêt à rentrer pour en avertir fes hôtes, lorfqu'il entend une rumeur violente s'élever dans cette falle. Voici quel en étoit le fujet.

Huon & Gérafme furent très-contens du premier fervice, & mangèrent de très-bon appétit; mais les gens de leur pays n'étant pas accoutumés

à ne boire que de l'eau, l'un & l'autre s'entre-regardèrent, très-mécontens d'un pareil régime. Huon rit d'abord, à part ſoi, de l'impatience du bon Géraſme; mais bientôt, laſſé lui-même, il tire de ſon ſein la coupe qu'il tenoit d'Oberon; il fait le ſigne de la croix: la coupe ſe remplit; il la vide, & la préſente à Géraſme, qui la lui rend après l'avoir exactement imité. A ce ſigne abhorré des ſectateurs du faux prophète, le ſultan & tous les muſulmans aſſis à cette table, froncent les ſourcils, ſaiſiſſent leur barbe, & reſtent conſternés. Huon feint de ne pas s'en appercevoir; & dès que la coupe s'eſt remplie de nouveau dans ſes mains, il la préſente au ſultan d'un air riant, en lui diſant: *De par ſaint Guillaume, cher oncle, avalez cette coupe; c'eſt du vin de Langon excellent, & c'eſt la boiſſon qui remplaça pour vous le lait de votre nourrice.* Le ſultan buvoit ſouvent en ſecret des vins de Grèce & de Schiras avec ſes favorites dans ſon ſérail; mais il ne buvoit en public que de l'eau. Il n'avoit pas bu depuis long-tems des excellens vins de ſon pays natal; il mouroit d'envie de boire de celui de Langon, qui, par ſa vive couleur, ſurpaſſoit l'or brillant de cette coupe. Il vouloit d'ailleurs donner le tems aux troupes qu'il avoit commandées pour faire périr Huon, de ſe raſſembler dans ſon palais. Il tend la main, reçoit la coupe pleine, la porte à

sa bouche, &, sur le champ, tout le vin se dessèche & disparoît. Huon & Gérasme, en bons Gascons, rient de son étonnement. *Chiens de chrétiens*, s'écrie-t-il, *vous osez me braver dans ma cour! mais j'en tirerai bientôt vengeance.* A ces mots, il lance la coupe à la tête de son neveu, qui la retient de la main gauche, & qui d'un revers de la droite fait voler & rouler à terre le croissant & le turban vert que portoit le sultan. Tous les Sarrasins se lèvent de table en jetant de grands cris, & veulent venger sur Huon l'honneur du turban & de l'oncle qu'il vient d'outrager. Huon & Gérasme se mettent en défense, & font voler à coups d'épée les cimeterres & les bras de ceux qui les attaquent. En ce moment les portes du sallon s'ouvrent de tous côtés; il en sort des troupes de soldats & d'eunuques armés qui courent sur Huon & Gérasme : tous deux s'élancent sur une large corniche qui servoit de buffet, & font sauter la tête aux plus audacieux; mais de nouvelles troupes de combattans remplacent bientôt les morts, & remplissent la salle. Le brave Huon, égayé par le vin de Langon, & ne jugeant pas l'occasion assez périlleuse encore pour appeler son ami Oberon à son secours, se contente de tirer son cor d'ivoire, & d'en sonner si doucement & si mélodieusement, qu'il éteignit leur ardeur pour combattre,

combattre, en excitant en eux celle de danser.

Huon & Gérasme ne furent plus attaqués, & jouirent, du haut de leur corniche, du spectacle le plus singulier & le plus ridicule. Bientôt les sultanes, attirées par le son du cor, & trouvant la porte du sallon ouverte, accourent & se mêlent avec les danseurs : la favorite du sultan s'empare d'un jeune santon qui battoit des entrechats à deux pieds de hauteur; mais bientôt les longs habits de tous deux se croisent, & ils tombent. La barbe du santon se trouve prise dans le carcan de diamans de la sultane; les babouches de l'un s'embarrassent dans le doliman de l'autre: ne pouvant se relever, & toujours agités par la fureur de danser & par le son du cor que le malin Huon se plaisoit à redoubler, ils ne peuvent que battre la mesure : le Soudan, qui les apperçoit en cette position, en est jaloux; il bat deux *jetez en avant*, pour se précipiter sur le santon; mais la fin d'une mesure le force à ne faire qu'une gargouillade qui lui frise le dos. Cette danse fut assez longue pour que les acteurs ne pussent y résister. Huon les vit tomber les uns après les autres; & ce ne fut que lorsqu'il n'en resta plus aucun en état de l'attaquer, qu'il descendit avec Gérasme de la corniche, pour se retirer dans la maison de Floriac, où leurs chevaux étoient restés.

La lassitude & le trouble des danseurs furent si forts, lorsque la fin du son du cor leur laissa quelque repos, que Huon & Gérasme eurent le tems de tout préparer pour leur départ avec Floriac, qu'ils déterminèrent facilement à les suivre. Cependent le sultan ayant repris ses sens & sa colère, monte lui-même à cheval à la tête de sa garde. Il fait rassembler à la hâte vingt mille hommes de ses troupes, fait fermer les issues des fauxbourgs de Tourmont, & marche, le fer & la flamme à la main, pour attaquer la maison de Floriac, où son neveu se trouvoit encore, prêt à partir. Le malheureux Floriac veut s'avancer pour lui faire quelques représentations; le sultan furieux ne lui répond qu'en le frappant d'un coup de masse d'armes qui le renverse, privé de sentiment. Huon, désespéré de l'état de Floriac qu'il croit mort, & voyant d'ailleurs qu'il ne lui reste aucune espérance de se dérober au péril, prend le parti d'appeller le puissant Oberon à son secours; il sonne de son cor avec violence, & sur le champ son ami paroît à la tête de cent mille hommes. Les troupes du sultan sont taillées en pièces; & ce sultan se livrant à la fureur, & voulant se précipiter, le cimeterre levé, sur Huon, Gérasme pare le coup qu'il veut en vain lui porter, & d'un revers il lui fait voler la tête.

La mort du sultan fit cesser le carnage; les troupes de Tourmont se soumirent. Floriac ayant repris ses sens, aida Gérasme à les prêcher; & ces zélés prédicateurs ne leur donnèrent, selon l'usage de ce tems, que l'alternative entre le tranchant d'une hache ou le baptême. Presque tous se soumirent à recevoir l'eau salutaire, & à reconnoître Huon pour leur souverain. Ce prince, occupé du message de Charlemagne, offre la souveraineté de Tourmont à Gérasme, qui la refuse & ne veut point le quitter; il la donne à Floriac, qui l'accepte; & pressé de se rendre près de l'amiral Gaudisse, il supplie Oberon de lui permettre de partir, & de lui donner ses derniers conseils sur les moyens de réussir.

Oberon se mit à pleurer en lui disant : » Ah! » mon cher Huon, que je prévois pour vous » de périls inévitables, & dans lesquels je ne » pourrai vous secourir ! Votre valeur trop té» méraire, l'oubli de vous-même vous y feront » tomber. Du moins évitez de passer près de la » forte tour d'Angoulafre; ce cruel géant me » l'ayant enlevée par surprise, la conserve par » ses enchantemens : il ne sera vaincu que par » celui qui pourra se couvrir d'un haubert que » je conservois dans cette tour, & qu'il tient » lui-même en sa puissance : si vous vous hasar-

» diez à l'attaquer, vous ne pourriez le vaincre, » & vous sonneriez en vain de votre cor pour » m'appeller. « Huon ne lui répondit qu'en lui demandant le chemin de cette tour, & en lui disant qu'un péril de plus ne pouvoit l'ébranler. Oberon, continuant à pleurer, étendit son bras vers l'orient pour lui désigner la route, & disparut aussi-tôt avec son armée.

Huon embrasse Floriac, monte à cheval avec Gérasme, & prend le chemin de la tour : ils traversent un bois, & entrent dans une plaine, au milieu de laquelle une tour immense s'élevoit jusques aux nues. On ne pouvoit y entrer que par un pont de trois pieds de large, & par un guichet plus étroit encore, à l'entrée duquel deux statues colossales d'airain battoient avec rapidité de leurs longs fléaux du même métal. Un oiseau n'eût pu passer, en se dérobant à leurs coups précipités.

Huon descend de cheval, & se consulte avec Gérasme sur les moyens de vaincre cet obstacle & de pénétrer dans la tour. Bientôt il apperçoit un grand bassin d'airain à l'entrée du pont, & il hasarde de le frapper avec son épée : le coup retentit au loin ; il entrevoit une jeune fille qui ouvre une fenêtre, & bientôt un vent violent qui sort du guichet, frappe sur les deux statues qui demeurent immobiles.

L'intrépide Huon laiſſe Géraſme à la garde des chevaux, paſſe le pont, & s'élance dans le guichet. La jeune fille s'avance, l'arrête, & lui dit : Téméraire, où courez-vous? les croix que j'ai vues ſur votre bouclier m'ont fait juger que vous étiez chrétien : le géant heureuſement eſt endormi ; j'ai tout riſqué pour vous ſauver la vie ; fuyez, pendant que vous le pouvez encore. — Noble pucelle, lui dit Huon, auſſi poli que brave, par quelle fatalité vous trouvez-vous ſous ſa puiſſance? — Hélas ! lui dit-elle, je m'appellois Sibile ; je revenois avec Guérin de Saint-Omer, mon père, de la viſite du ſaint ſépulcre ; il me conduiſoit à Damas, où Gautier le Danois, neveu d'Ogier, devoit m'épouſer : un coup de vent furieux nous pouſſa ſur cette côte fatale ; Angoulafre nous apperçut, nous attaqua ; mon père & ſes Chevaliers tombèrent ſous ſes coups ; &, depuis trois ans, le cruel n'a fait heureuſement que de vains efforts pour que je ſois auſſi ſa victime. Ah ! ſeigneur, vous ne pouvez imaginer quel horrible ſupplice une pauvre princeſſe ſouffriroit avec ce géant, ſi les ſaints patrons auxquels je fus vouée en naiſſant ne veilloient ſur mon honneur, qu'il ne ſe laſſe point de vouloir outrager : mais par leur ſecours, le géant s'endort pour ſix heures toutes les fois qu'il me fait frémir par ſes brutales ca-

resses. Vous me voyez encore émue des dernières qu'il m'a fait essuyer : ce monstre a quatre bonnes heures encore à dormir. Servez-vous de ce tems pour lui couper la tête. Huon étoit trop dévot aux saints protecteurs de sa maison, pour ne les pas implorer pour lui-même, & les remercier d'avoir défendu sa chaste cousine-germaine, qu'il retrouvoit intacte, & dont il se fit reconnoître. Elle le conduit dans la chambre du géant, qui dormoit sur le dos, d'un profond sommeil, paroissant menacer toujours sa vertueuse cousine.

Surpris de l'aspect horrible de ce géant, haut de dix-sept pieds, Huon en détournoit les yeux, lorsque sa cousine, que trois ans avoient accoutumée à le voir, courut découvrir la gorge du géant, en criant à Huon de lui trancher la tête. Le généreux Huon ne put se déterminer à le tuer sans défense; mais, se ressouvenant du bon haubert dont Oberon regrettoit la perte, il profita de son sommeil pour le chercher; l'ayant enfin trouvé dans un coffre de cèdre, il s'en revêtit, & le bon haubert se trouva juste pour son corps. Sa cousine, effrayée de ce que Huon vouloit absolument éveiller le géant pour le combattre, s'enfuit dans sa chambre, & se mit en prières.

Ce ne fut pas sans peine que Huon parvint

enfin à tirer Angoulafre de ſon état léthargique. *Chétive créature*, cria le géant en appercévant Huon, *quelle fatalité te porte à troubler mon ſommeil & à courir à la mort?* — *Monſtre*, répondit Huon, *je viens pour punir tes forfaits; arme-toi pour me combattre.* Angoulafre très-étonné, le regarde avec attention, & ſa ſurpriſe redouble en le voyant couvert du bon haubert: *Par Mahom!* dit-il, *il faut que tu ſois bien preud'homme, puiſque tu ne m'as pas occis pendant mon ſommeil, & que le bon* haubert *as vêtu, lequel oncques ne pouvoit l'être que par un homme juſte & innocent. Va, je te pardonne; moult me poiſeroit de t'ôter la vie: rends-moi le* haubert, *& vas tes erres; je te quitte....* — *Remets-moi plutôt ta tour*, dit Huon, *& la princeſſe que tu tiens captive; renonce à ton faux prophète: ce n'eſt qu'à ces conditions que je te laiſſerai la vie.*

Angoulafre fit alors une grimace horrible; &, regardant Huon avec un ris amer, il profita du tems qu'il lui donnoit pour s'armer; & ſautant dans un cabinet voiſin, il en ſortit, peu de tems après, couvert d'armes étincelantes, & une grande faulx à la main. Angoulafre croit terminer le combat par le coup furieux qu'il porte, en tenant ſa faulx à deux mains; Huon

l'esquive ; la faulx frappe contre une colonne, dans laquelle elle entre jusqu'à deux pieds de profondeur ; & pendant que le géant fait ses efforts pour l'en retirer, Huon le frappe sur les deux poignets, qu'il fait tomber à terre. Angoulafre jette un grand cri, que la princesse entend : se voyant sans défense, il fuit ; & Sibile le trouvant en cet état, veut avoir part à la victoire de son cousin ; elle lance un bâton entre les jambes du géant, & le fait tomber : il jette de nouveaux cris ; Huon qui le poursuivoit se précipite sur lui, & lui tranche la tête. La princesse court aussi-tôt délivrer les Chevaliers de son père, qu'Angoulafre gardoit pour les sacrifier, l'un après l'autre, à ses dieux. Gérasme est appellé ; la tour est remise à la garde des anciens serviteurs d'Oberon, qui sont aussi délivrés. Huon embrasse sa cousine, la fait embarquer pour retourner en Syrie ; & se saisissant de l'anneau d'or d'Angoulafre, qu'il savoit être un tribut que l'amiral Gaudisse avoit rendu comme vassal au géant qui se l'étoit assujetti, ce prince part de la tour, dans laquelle il laisse pour gouverneur le sage & brave Gérasme ; & passant un bras de mer, par le secours de Malembrun, lutin marin qui lui est envoyé par Oberon, il arrive trois jours après dans une

forêt voiſine de la Babylone d'Arabie (1), où l'amiral Gaudiſſe tenoit ſa cour. A peine étoit-il entré dans cette forêt, qu'il entend pouſſer des cris perçans; il y vole, & voit un Sarraſin richement vêtu, terraſſé par un lion terrible. Huon fait quitter priſe à l'animal, lui coupe la tête, & délivre le Sarraſin.

Qui que tu ſois, dit-il en ſe relevant, *remercie Mahomet qui t'a fait ſauver les jours du roi d'Hircanie. — Remercie plutôt toi-même*, lui répondit Huon, *le Dieu des chrétiens qui s'eſt ſervi de mon bras pour t'arracher à la mort.* Nous nous gardons bien de répéter les imprécations & les blaſphêmes que le roi Sarraſin oſa proférer contre la divinité. Huon outré de colère, fut alors tenté de lui arracher la vie qu'il venoit de lui conſerver; mais il ſe promit bien de le punir, ſi le haſard le ramenoit jamais en ſa préſence.

Huon arriva le même ſoir dans les fauxbourgs de Babylone, & ſe prépara pendant la nuit à s'acquitter, dès le lendemain, du meſſage de Charlemagne. Bien couvert de ſes armes, muni de ſon riche cor d'ivoire, de la coupe, & de l'anneau d'or du géant Angoulafre, il ſe rendit

(1) Cette ſeconde Babylone n'eſt connue que dans les Romans, & eſt ignorée des bons géographes.

au palais de l'amiral Gaudiſſe, vers l'heure de ſon dîner; & dès que le ſon des trompettes eut annoncé le premier ſervice, il ſe préſenta tout ſeul à la première des quatre portes qu'il étoit obligé de paſſer avant que d'arriver dans l'intérieur du palais. Cette même heure étoit auſſi celle du dîner du roi de féerie Óberon. Il étoit à table; Gloriande & Mallembrun, Chevaliers lutins, & par conſéquent à ſes ordres, le ſervoient, & furent ſurpris de le voir tout-à-coup ceſſer de manger & verſer des larmes. Ils osèrent lui demander la cauſe de ſon affliction: Hélas! leur dit-il, ce Huon de Bordeaux que j'aimois tant, ce Chevalier ſi preux, ſi fidèle à la ſainte loi, ſe parjure en ce moment, & m'ôte la puiſſance & même la volonté de le ſecourir. Je frémis des malheurs qu'un moment de foibleſſe & d'oubli de lui-même va lui coûter.

En effet, dans ce moment même, Huon venoit de ſe préſenter au chef des gardes de la première porte; & preſſé de déclarer s'il étoit bon Sarraſin, l'accès du palais étant défendu pour tout autre, Huon, ce brave & fidèle Huon, ne ſe ſouvenant plus de l'anneau redouté d'Angoulafre, que les ſujets de l'amiral Gaudiſſe ne pouvoient voir ſans ſe ſoumettre au même inſtant: Huon, (hélas! nous gémiſſons d'être obligés de le dire) Huon eut la foibleſſe d'aſſurer

qu'il croyoit en Mahom.... On le laiſſe paſſer librement dans la première enceinte. Mais à peine y eſt-il entré, qu'il réfléchit ſur le menſonge qu'il vient de proférer; ſon ame ſenſible & religieuſe ſent toute l'horreur de ſon crime: il verſe un torrent de larmes; il prévoit l'abandon de ſon ami; lui-même ſent qu'il n'eſt plus digne des ſecours du ciel & d'Obéron. Déſeſpéré de ſon crime, il croit pouvoir le réparer, en partie, en courant vers la ſeconde enceinte: *Fils de Louve*, crie-t-il au portier, *que le Dieu qui mourut ſur la croix puiſſe te confondre; c'eſt en ſon nom divin que je te commande de m'ouvrir.* La pointe de cent piques ou de dards qui s'oppoſent à ſon paſſage, eſt la ſeule réponſe qu'il reçoit de cette ſeconde garde. Huon ſe ſouvient mais trop tard, qu'il eſt poſſeſſeur de l'anneau du géant. Tremblez, leur cria-t-il, & reconnoiſſez le ſigne qui doit vous faire tomber!... En effet, le chef de la garde le reconnoît, tombe aux genoux d'Huon, les embraſſe & le fait entrer dans la ſeconde enceinte.

Il ſe ſert du même moyen pour parvenir juſqu'au riche ſallon où l'amiral Gaudiſſe étoit à table avec quelques ſultans ſes tributaires. Le roi d'Hircanie, qu'il deſtinoit pour époux à la belle Eſclarmonde ſa fille, étoit aſſis à ſa gauche,

& la princesse étoit à sa droite. Huon, exact à suivre les ordres de Charlemagne, reconnoissant dans le roi d'Hircanie, le plus grand seigneur de la cour de l'amiral, & le coupable Sarrasin qu'il avoit entendu blasphémer, n'hésite point à tirer son épée, & d'un revers il lui fait sauter la tête. L'amiral, couvert de sang & furieux, crie qu'on attaque & qu'on enchaîne le meurtrier. Huon arrête ce premier assaut, en jetant sur la table de l'amiral l'anneau d'Angoulafre, & disant: *Respecte l'anneau de ton seigneur suzerain.* Gaudisse, en effet, voyant cet anneau, fait arrêter sa garde, & dit qu'il est prêt à l'écouter. Huon, sans lui répondre, s'approche paisiblement de la charmante Esclarmonde, & baise ses lèvres de roses. Le second baiser fut bien plus vif: ce n'étoit déja plus l'envoyé de Charles qui le donnoit; il eut toute la chaleur d'un baiser donné par l'amour même. Le troisième fut si plein d'ardeur & si long, que la jeune Esclarmonde, plus vermeille alors que le petit dieu qui l'inspiroit, eut autant l'air de le rendre, que l'amiral eut celui d'être impatienté de sa longue durée.

Ce fut avec bien du regret qu'Huon fut obligé de parler, Jamais sa bouche n'avoit été si doucement occupées. Mais il falloit finir son message, & tout ce que les jeunes pairs François avoient

prévu s'accomplit exactement. L'amiral Gaudisse fut très-choqué de la proposition qu'Huon finit par lui faire, de lui donner une poignée de sa barbe, ses quatre grosses dents mâchellières, & de laisser emmener sa fille unique. Cependant l'anneau d'Angoulafre faisoit trop d'impression sur Gaudisse, pour qu'il osât se livrer à l'indignation & à la fureur qui le possédoient. *Chrétien!* s'écria-t-il, *je te conjure par le crucifié que ton ame adore, de me dire la vérité.* Tu n'es pas digne, maudit Sarrasin, dit Huon, de prononcer ce nom divin: mais l'abjuration que tu viens de me faire, te répond de la vérité de ma réponse. Eh bien! reprit Gaudisse, je te conjure donc de me dire ce que fait à présent mon seigneur Angoulasre, & par quel hasard tu parois à ma cour avee son anneau.

Huon avoit un repentir trop amer de la réponse qu'il avoit faite au premier portier pour déguiser la vérité. Angoulafre n'est plus, dit-il à l'amiral: mon bras a terminé sa destable vie; & c'est après avoir coupé sa tête, que je me suis emparé de son anneau. Ne t'occupe plus que d'obéir aux ordres du puissant empereur Charlemagne.

A peine Huon eut-il prononcé ces mots, que l'amiral Gaudisse, revenu de la terreur que

le pouvoir d'Angoulafre avoit imprimée dans ſon ame, cria hautement qu'on s'emparât du traître, meurtrier de ſon ſuzerain & du roi d'Hircanie. Huon à l'inſtant eſt inveſti de toutes parts; mais ſa redoutable épée renverſe ſans vie les plus téméraires; il s'élance ſur un retable de marbre du lambris, & fait voler la tête & les bras de tous ceux qui riſquent de lui porter des coups. Eſclarmonde, éperdue au milieu des armes, le regardoit en ſoupirant, & ne pouvoit s'empêcher de déſirer qu'un ſi beau Chevalier pût échapper à la mort qui le menaçoit. Huon, en voyant entrer ſans ceſſe de nouveaux combattans, & ne pouvant qu'à peine porter ſon bouclier hériſſé de dards, eut recours à ſon cor d'ivoire, dont il ſonna preſque avec autant de violence que Roland à Ronceveaux: mais, hélas! ce fut vainement. Le roi de féerie Oberon l'entendit; il en gémit, mais le menſonge dont Huon s'étoit rendu coupable à la première porte, ne lui permettoit pas de le ſecourir avant que cette faute griève ne fût expiée, non-ſeulement par le repentir, mais par une pénitence. Huon ſonna donc en vain; & ne voyant point arriver Oberon à ſon ſecours, il ſe ſoumit au ſort qu'il ſentoit avoir mérité. Bientôt, ne ſe défendant plus avec la même vigueur, ſon épée échappa de

ſa main mal aſſurée; on le ſaiſit, on le chargea de chaînes, & l'amiral le fit précipiter dans un profond cachot.

C'eſt-là qu'abandonnant Huon à l'horreur des ténèbres, & à celle qui précède la mort certaine des criminels, l'amiral voulut qu'il fût tourmenté par la faim & par le poids de ſes chaînes, avant qu'il ſubît le ſupplice d'être écorché tout vif.

Huon, pénétré de repentir, ne murmura point contre un ſort auſſi cruel: il verſa des larmes ſincères, & ces larmes effacèrent l'unique tache de ſa belle ame.

Si ſouvent un ſeul baiſer, que le haſard fait dérober, ſuffit pour embraſer à jamais un cœur ſenſible, quel pouvoir ne doivent pas avoir ceux que l'amour a donnés, & qu'il a forcé de rendre? Cet enchanteur, plus ancien & plus puiſſant qu'Oberon, veilloit, dans le cœur d'Eſclarmonde, à conſerver les jours de l'aimable & brave Chevalier François. Elle apprend en frémiſſant, le ſort qu'on lui deſtine. Que n'imagine-t-on pas pour un amant aimé? Déja rien ne coûte plus à la tendre Eſclarmonde. Elle gagne ſa gouvernante; elle s'enveloppe d'un voile; elle ſe charge de vivres; elle en impoſe au geolier, ſe fait ouvrir la priſon, & vient elle-même adoucir les chaînes de ſon amant. Huon, Huon,

qu'il te fut doux alors de livrer ton cœur à celles de l'amour! Oserions-nous entreprendre d'exprimer tous ses transports, en voyant les belles mains d'Esclarmonde détacher le dernier anneau qui l'empêchoit d'étendre ses bras vers elle? C'est de ses mains qu'il reçoit les soutiens d'une vie qu'il lui consacre à jamais; c'est dans ses yeux charmans, à moitié fermés par les larmes, qu'il apprend qu'il est aimé. Ah! quel seroit le cœur glacé qui n'envieroit le bonheur pur qui remplit alors celui de Huon? Il ne peut exprimer ses premiers transports qu'en embrassant ses genoux: mais un amant n'a-t-il pas tout dit, n'a-t-il pas persuadé, quand on le souffre sans résistance? Esclarmonde s'oublioit avec lui dans cette situation. La lumière foible d'une lampe, qu'elle eût craint de voir mieux éclairer son trouble, contribuoit à la rassurer. Ses mains s'entrelacent dans les beaux cheveux noirs de Huon; & ce ne fut qu'en soupirant, qu'elle l'obligea enfin à se relever, & à recevoir les secours que sa longue abstinence avoit rendus nécessaires.

Le très-religieux Auteur de ce Roman a grand soin de rappeler ici qu'Esclarmonde étoit Sarrasine, & de nous apprendre que les plus vifs transports de l'amour ne purent faire oublier à son amant qu'elle n'étoit pas encore baptisée. Huon se sentoit puni si rigoureusement pour

un

un seul mensonge, qu'il craignit de se rendre encore coupable. Esclarmonde en soupira; Huon couvrit ses belles mains de baisers & de larmes; mais croyant toujours entendre la voix menaçante d'Oberon, cette entrevue, si charmante & si périlleuse, ne fut terminée que par le serment de l'adorer toujours, & par les caresses qu'un frère bien tendre & bien reconnoissant feroit à sa sœur qui viendroit de lui conserver la vie.

Cependant Esclarmonde avoit trouvé tant de charmes dans les caresses innocentes de son amant, que dès le lendemain elle revint en jouir, & renouveller les mêmes secours. Ces secours furent continués pendant plus d'un mois. Huon profita de ce tems pour instruire la charmante Sarrasine. Qu'il est facile de croire un amant aimé! Esclarmonde crut bientôt les grandes vérités que la bouche d'Huon lui annonçoit; & elle desira le baptême.

L'amiral Gaudisse ayant demandé, au bout des premiers quinze jours, si le prisonnier, atténué par les souffrances de son état, auroit encore la force nécessaire pour sentir les horribles tourmens de son supplice, le geolier gagné par Esclarmonde, lui répondit que le prisonnier, brisé par ses chaînes que la faim lui avoit fait ronger, étoit mort depuis deux jours, &

qu'il l'avoit enterré dans ſon même caveau : l'amiral ſe répentit de n'avoir pas hâté ſon ſupplice.

Dans ces entrefaites, le fidèle Géraſme, inquiet du ſort d'Huon, vint à la cour de l'amiral, ſous le nom de ſon neveu Solare, fils d'Yvoirin, amiral de Montbrant, ſon frère. Géraſme parloit très-bien la langue Sarraſine, & Gaudiſſe le croyant ſon neveu, le reçut avec tendreſſe, & toute ſa cour le combla d'honneurs. Eſclarmonde parvint bientôt à reconnoître Géraſme pour le meilleur ami de ſon amant. Par les queſtions qu'il lui fit, & par quelques réponſes qu'elle ne put faire qu'en rougiſſant, Géraſme apprit qu'Huon étoit aimé, mais qu'il languiſſoit dans les horreurs d'une priſon. La confiance fut bientôt établie. Eſclarmonde eut peu de peine à ſe laiſſer perſuader de chercher les moyens de délivrer Huon, & de quitter avec lui la cour de ſon père, pour ſe rendre, ſous ſa garde, à celle de Charlemagne. L'un & l'autre en avoient déja trouvé les moyens; on équipoit ſecrètement un vaiſſeau, lorſque le plus grand trouble rompit toutes leurs meſures.

Agrapard, ſouverain de Nubie, & frère du géant Angoulafre tombé ſous les coups d'Huon de Bordeaux, arriva tout-à-coup à la cour de l'amiral Gaudiſſe, à la tête d'une formidable ar-

mée; & ce terrible géant, plus grand, plus fort encore qu'Angoulafre, vint reprocher à l'amiral de n'avoir pas vengé la mort de son frère, le défier dans sa cour, & le forcer à se soumettre à un tribut triple de celu qu'il payoit à son ancien suzerain.

L'amiral chercha vainement dans sa cour un Chevalier assez courageux pour soutenir sa querelle, & pour combattre Agrapard. Il maudissoit ses dieux, & versoit des larmes de dépit en présence d'Esclarmonde qui saisit ce moment pour lui faire regretter la perte du vainqueur d'Angoulafre. Ah! dit l'amiral, je donnerois à présent la moitié de mes états pour que ce brave François n'eût pas perdu le jour. Esclarmonde, jalouse de la gloire de son amant, avoue qu'Huon de Bordeaux est encore vivant; & l'amiral ne balance pas à l'envoyer chercher. Il est surpris, en le voyant, de le trouver aussi frais & aussi plein de force que le jour qu'il le fit charger de fers; mais, sans en chercher la raison, son intérêt le plus pressant fut de lui promettre & la main de sa fille, & de se soumettre comme tributaire à Charlemagne, s'il devenoit vainqueur d'Agrapard. Huon ne lui répond qu'en demandant qu'on lui rende ses armes: elles lui sont rapportées avec le vase & le cor d'ivoire; & Gaudisse lui ayant fait amener le plus fier & le

plus vigoureux cheval de ses écuries, il s'élance dessus légèrement, sort de la ville, précédé d'un héraut, & envoie dire que le même Chevalier dont Angoulafre a reçu la mort, défie Agrapard au combat mortel. Le géant, animé par la vengeance & par le desir de soumettre l'amiral Gaudisse, s'avance aussitôt dans la plaine, & ne voit qu'avec mépris le téméraire qui se présente pour le combattre. Il fond sur lui, persuadé que sa lance seule terminera le combat. L'atteinte entre les deux combattans est terrible; les chevaux ne peuvent en soutenir l'effet, & tombent avec leurs maîtres, qui ne se relèvent qu'avec peine. Agrapard porte en vain plusieurs coups de sa longue faulx; Huon les évite, prend son tems, & lui donne un coup si violent de son épée, qu'il lui emporte une partie de son casque, avec l'oreille droite. Agrapard jette un grand cri; la frayeur s'empare de lui, il se rend à Huon, & lui crie *merci*. Huon, recevant son épée, le mène couvert de sang & vaincu, le présente à l'amiral Gaudisse, & lui demande, pour prix de sa victoire, de lui accorder un don; Gaudisse le lui promet. Amiral, dit Huon, je connois trop le grand cœur de Charlemagne, pour craindre de n'en être pas avoué en interprétant ses ordres. Ce ne sont plus tes dents & ta barbe que je te demande de sa part; c'est

de quitter la loi de ton faux prophète, & de te soumettre à celle que le Fils de Dieu scella de son propre sang. Ah! chien de Chrétien, répondit l'amiral en fureur, je périrois plutôt de mille morts que d'y consentir; ôte toi promptement de devant mes yeux, ou je vais te faire couvrir des mêmes chaînes. Ingrat, aveugle mécréant, s'écria Hüon, crains ma vengeance; je ne te laisse plus qu'un moment pour m'obéir. Gaudisse aussitôt crie qu'on s'avance pour l'arrêter; mais Huon, plein de l'espérance qu'Oberon est appaisé par son repentir sincère, sonne de son cor avec violence, & Oberon paroît, suivi d'une troupe formidable. Elle désarme les troupes de l'amiral, qui, dans l'instant, se trouve couvert des mêmes chaînes dont Huon venoit d'être menacé. Ce fut alors Oberon lui-même qui lui cria: Obéis au pouvoir céleste, ou tu vas recevoir la punition de ton endurcissement. Gaudisse, au lieu de se rendre, commençoit à blasphémer; lorsqu'une main invisible lui arracha son propre cimeterre, & lui fit voler la tête. Prends cette tête, mon cher Huon, & remplis l'ordre de ton empereur. Huon obéit, & rapporte bientôt au roi de féerie les quatre grosses dents & une partie de la barbe blanche de Gaudisse, Hélas! dit Oberon en versant des larmes, je crains bien que tu ne puisses conserver ces gages précieux

de ta victoire & de ton meſſage. C'eſt à moi d'y veiller, & je deſire les cacher dans le côté droit de Géraſme, & qu'elles y reſtent ſans lui faire de mal, juſqu'au moment où tu les préſenteras à Charlemagne.

A l'inſtant même Géraſme les ſentit enclavées ſous ſa peau. Bientôt les larmes d'Oberon redoublent; Huon s'en inquiète, & ſon ami lui dit: Je ne connois déja que trop ta légéreté, & je frémis des malheurs prêts à t'accabler. Infortuné Huon! tu vas te perdre ſi tu ne m'obéis, & je ne pourrai plus te ſauver. Huon atteſte le ciel qu'il ſera ſoumis à ſes ordres; Emmène la belle Eſclarmonde, répond Oberon; mais avant de te préſenter avec elle à Charlemagne, prend d'abords le chemin de Rome; c'eſt de la main du Pape que tu dois recevoir la bénédiction nuptiale, & juſqu'à ce moment garde-toi bien de traiter Eſclarmonde autrement que comme ta ſœur. Huon eut la témérité d'en proférer le ſerment. Oberon l'embraſſe, diſparoît avec ſon armée; & le héros, maître de la belle Eſclarmonde & de Babylone, renonce à l'empire de cette grande ville, mais le dépoſe en des mains sûres. Pour lui, avec ſa belle, ſon ami, & une ſuite d'eſclaves & de chameaux chargés de richeſſes, il regagne l'iſthme de Suès & la mer Méditerranée; il y fait équiper deux

vaiſſeaux, les fait charger des tréſors de l'amiral, s'embarque avec ſa maîtreſſe, fait diriger le gouvernail vers les côtes d'Italie, & ſort du port avec un vent favorable.

A peine les vaiſſeaux commençoient-ils à fendre la mer, qu'Huon & Géraſme s'occupèrent à tout préparer pour le baptême d'Eſclarmonde. Un prêtre Grec qu'Huon venoit de délivrer de l'eſclavage, trouva cette Princeſſe aſſez inſtruite pour ne le pas différer. L'auteur nous donne cependant lieu de ſoupçonner qu'Eſclarmonde, encore foible dans ſa foi, s'imagina que ſon nouvel état lui ſuffiſoit pour lever de ſa part & de celle de Huon bien des ſcrupules. Ses yeux devinrent plus vifs & plus tendres; & les regards d'Huon, qui crut la voir embellir encore, les rendirent bientôt languiſſans. Le bon Géraſme s'en apperçut avec une ſorte de terreur; ce futbien pis lorſqu'il vit Huon prendre, ſerrer & baiſer une main d'Eſclarmonde, qui, de l'autre main, jouoit avec ſes beaux cheveux, en lui préſentant une bouche charmante, ſur laquelle l'amour & les déſirs ſembloient voltiger. Oberon, Oberon, bénédiction du ſaint Père, s'écrioit Géraſme!... Amour, amour, don mutuel & ſacré de notre foi, s'écrioit encore plus fort Huon de Bordeaux. Ah! mon ami Géraſme, continuoit-il, n'eſt-elle donc pas baptiſée? & le

ſage nain ne nous approuvera-t-il pas, quand il ne nous manque qu'une cérémonie, qui ne peut avoir autant de force que nos ſermens écrits déja dans les cieux? Nos lecteurs trouveront, ſans doute, que Huon étoit plus loyal Chevalier que bon caſuiſte, Géraſme ne l'étoit pas meilleur que lui: ſans les menaces d'Oberon, il eût trouvé l'argument de Huon ſans replique. Mais il connoiſſoit le petit roi de féerie pour être également deſpotique & rancunier. Il redoubla ſes oppoſitions; déja la tendre Eſclarmonde & ſon ami ne l'écoutoient preſque plus. L'altercation fut longue & vive; & l'amoureux Huon, ſe livrant à tous ſes tranſports, & même à ceux de la colère, Géraſme ne connut que trop la vérité de l'ancien proverbe, qui dit, que l'amour heureux & qui déſire, ne connoît plus rien qui l'arrête. Hélas! s'écrioit Géraſme, vous voulez vous perdre: ah! laiſſez-moi prendre ſoin de votre gloire. Hélas! continua-t-il les yeux baignés de larmes, peut-être ne vous reverrai-je plus; puiſque vous voulez courir à votre perte, je vais m'éloigner de vous, & partir pour la France dans le ſecond vaiſſeau; que Charlemagne puiſſe du moins ſavoir par moi que vous vous êtes couvert de gloire, & que vous avez rempli ſon meſſage: les gages que j'en porte dans mon côté, ſerviront pour illuſtrer votre mé-

moire, & pour prouver combien vous méritez d'être regretté.

En tout autre tems, Huon n'eût pu voir qu'avec douleur le fidèle Gérasme s'éloigner de lui; mais, dans ce moment-il ne le regardoit plus que comme un censeur incommode. Il fait promptement approcher l'autre vaisseau; on dit même qu'Esclarmonde aida de ses belles mains à baisser le pont sur lequel Gérasme passa pour se séparer d'eux. Il fut suivi par un assez grand nombre d'esclaves que Huon avoit à sa suite. Les voiles du vaisseau se déploient, &, tandis qu'il s'éloigne avec vîtesse, Huon fait jetter l'encre, & se plaît à voir le sien immobile. Le roi de féerie, le pape de Rome, la vengeance d'Oberon, la bénédiction nuptiale, tout disparoît aux yeux de l'amoureux Huon. Cependant Esclarmonde fait quelque légère résistance; mais l'amour, caché sous les voiles du vaisseau, rit bientôt de son peu de succès; il secoue les flammes brillantes de son flambeau sur les deux amans; & l'instant d'après le cruel enfant bat des ailes, s'envole en célébrant sa victoire, & laisse ces deux amans abandonnés à la vengeance d'Oberon.

A peine Huon achevoit-il de se rendre coupable, que tous les vents déchaînés à la fois assaillirent son vaisseau. Que nos lecteurs se rap-

pellent la defcription d'une tempête faite par quelque jeune poète; ils n'auront encore qu'une foible idée de celle que nos amans effuyèrent. Les huniers du vaiffeau frappèrent les nues, la quille defcendit jufqu'aux enfers, le gouvernail fut brifé; Huon ferroit fa chère Efclarmonde entre fes bras, pour la foutenir contre des fecouffes affreufes, & la trouvoit toujours belle à la lueur des éclairs. Cette tempête dura deux jours & deux nuits. Enfin un coup de vent, plus violent que tous les autres, porta le vaiffeau contre une côte efcarpée qui le mit en pièces; & nos amans fe ferrant avec un de leurs bras, & s'attachant avec l'autre à quelques débris, furent jetés fans connoiffance fur une roche plate de cette côte. Ayant repris leurs efprits, la tempête étant appaifée, & le foleil commençant à paroître, Huon & fa chère Efclarmonde, à moitié nus, & fouffrant les atteintes de la faim, traversèrent les rochers qui bordoient le rivage, parvinrent jufques dans une prairie, & découvrirent un affez beau pays, mais qui leur parut inhabité. Ce fut en vain que Huon chercha quelques fecours contre la faim; il ne trouva pas même des fruits fauvages pour la foulager; & le cœur déchiré de voir celle qu'il aimoit, menacée d'une mort prochaine, il fe repentit, mais trop tard, d'avoir irrité le roi de féerie,

en violant tous ses fermens. Il tenoit sa chère Esclarmonde, presque défaillante, entre ses bras; il lui soulevoit la tête; ses larmes amères tomboient sur son beau sein. Quel état affreux! & quelle ame de glace ne seroit pas émue, en apprenant que les approches de la mort ne purent éteindre l'amour de ces tendres amans; & que, désespérant de fléchir le vindicatif Oberon, ils se rendirent encore plus coupables? C'est dans les bras d'Esclarmonde que Huon attendoit la mort, lorsque des cris éloignés, & qu'il crut être ceux de quelques mariniers, rallumèrent une légère espérance dans son cœur. Il cache aussitôt Esclarmonde dans une grosse touffe d'herbes & de roseaux, & marche à grands pas vers le rivage d'où la voix des mariniers continuoit à se faire entendre. Bientôt il apperçoit une troupe de Sarrasins assis en rond, & qui, fatigués par la tempête, avoient abordés dans une anse de l'île, débarqué des provisions, & faisoient halte. Huon les aborde les larmes aux yeux, leur demande des secours contre la faim qui le dévore. L'un deux, touché de voir un homme si beau, si bien fait dans ce cruel état, lui donne deux pains. Huon baise la main qui les lui présente; & l'amour soutenant le reste de ses forces, il court vers sa chère Esclarmonde pour les lui offrir. Ce

premier ſecours leur ſauve la vie; ils dévorent une partie de ces pains; leurs forces ſe raniment: ils oſent penſer qu'Oberon commence à s'appaiſer, mais, hélas qu'ils etoient loin de ce bonheur: combien de nouveaux malheurs ſe préparoient, en ce même inſtant, pour eux!

Les Sarraſins, frappés de l'empreſſement avec lequel Huon avoit emporté les deux pains, imaginèrent qu'il ne pouvoit être ſeul. Le capitaine prend quelques gens armés avec lui, ſe gliſſe entre les haliers, & ſurprend les amans. Ce capitaine étoit un des ſujets de l'amiral Gaudiſſe; il reconnut ſans peine la belle Eſclarmonde; il reconnoît de même le vainqueur d'Angoulafre & d'Agrapard; il les fait entourer. Huon, preſque nu, ne peut ſe défendre; le capitaine s'empare d'Eſclarmonde, lui reproche la part qu'elle a eue à la mort de ſon père, & lui déclare qu'il va la conduire à la cour de ſon oncle Yvoirin, amiral ou roi de Montbran. Les cris, les larmes d'Eſclarmonde ne peuvent le toucher; cependant il ne veut point tremper ſes mains dans le ſang d'Huon; mais Eſclarmonde a la douleur de voir enlever à ſon amant juſqu'au reſte des vêtemens qui le couvrent; elle lui voit lier les mains, on lui bande les yeux, & on l'attache au tronc d'un vieux arbre. Eſclarmonde s'évanouit; & c'eſt dans cet état qu'elle

est portée sur le vaisseau. Le capitaine, espérant une riche récompense du roi Yvoirin, fit tous ses efforts pour calmer son désespoir. Lorsqu'il l'eût rappelée à la vie, il fit diriger la proue de son vaisseau vers Montbran; mais un vent violent & contraire s'étant élevé, les efforts des mariniers furent inutiles; l'obscurité de la nuit acheva de les détourner de la route: le vent étant augmenté, le vaisseau fut entraîné rapidement vers la côte d'Anfalerne, & le capitaine fut obligé d'entrer dans le port de la capitale de ce royaume, pour éviter un naufrage certain.

L'amiral d'Anfalerne, nommé Galafre, appercevant ce vaisseau qu'il reconnut pour être du port de Montbran, eut la curiosité de le venir visiter lui-même. Surpris de la beauté d'Esclarmonde, qu'il ne connoît pas, il demande au capitaine par quel hasard une beauté si parfaite se trouve en sa puissance? Ce capitaine déclare quelle est sa naissance, & qu'il la conduit à son oncle l'amiral Yvoirin. Mais l'amiral Galafre trouve plus convenable de la garder pour son serrail; il la demande au capitaine, qui la lui refuse; & se met en défense contre les gardes de Galafre, qui veulent s'emparer de son vaisseau. Le combat étoit trop inégal; sa résistance fut vaine, & finit par sa mort. Mais le pilote de

ſon vaiſſeau s'étant jeté dans une barque légère, s'échappa du port pendant le combat; &, plus heureux que le capitaine, il entra le lendemain dans celui de Montbran. Il fit un fidèle récit au roi Yvoirin de la mort de ſon frère l'amiral Gaudiſſe, de l'enlèvement d'Eſclarmonde ſa nièce, & lui dit qu'elle étoit au pouvoir de l'amiral d'Anſalerne.

Yvoirin ne doutant point que Galafre, dont les frontières touchoient à celles de ſes états, n'eût délivré ſa nièce pour la lui remettre à la première demande, lui envoya deux Chevaliers de ſa cour pour le remercier, & pour le prier de la lui renvoyer. L'amiral d'Anſalerne étoit bien éloigné d'accorder une pareille demande. Eſclarmonde étoit devenue ſa conquête, & le trait dont elle l'avoit frappé étoit trop puiſſant pour qu'il pût ſe reſoudre à la rendre à ſon oncle. Les députés furent obligés de repartir avec un refus. L'amiral de Montbran, n'écoutant plus que ſa juſte colère, envoya déclarer la guerre à celui d'Anſalerne, & raſſembla à la hâte une armée pour entrer dans ſes états. Pendant ce tems l'amiral Galafre offrit ſa main à la belle Eſclarmonde, avec tant d'ardeur, & lui laiſſa ſi peu d'eſpérance de réſiſter, qu'Eſclarmonde, dans la crainte d'eſſuyer quelque violence, fut obligée de feindre qu'elle accepteroit d'unir ſon

ſort au ſien, ſi elle n'avoit fait vœu pendant la tempête d'être deux ans ſans ſouffrir qu'on portât aucune atteinte à ſa pudeur. L'amiral affligé, ſurpris, mais auſſi religieux que plein d'amour, s'écria qu'il ſe ſoumettoit à toutes les conditions qu'elle voudroit impoſer. Il jura par Mahomet, de reſpecter ſon vœu. Eſclarmonde raſſurée reçut ſa main, en déclarant à l'amiral qu'elle ſe donneroit la mort s'il oſoit manquer à ſes ſermens. Nous craignons que nos lecteurs ne ſouffrent autant que nous du récit néceſſaire de ces événemens, & nous allons parler de l'état où l'aimable & brave Huon avoit été laiſſé. Nu, garrotté, les yeux couverts d'un bandeau, & ſentant de nouvelles atteintes de la faim, Huon touchoit de près à ſa dernière heure. Dans le même tems, Oberon étoit dans un bois aſſis au pied d'un chêne, & pleuroit amèrement. Gloriand & Malembrun voyant couler ſes larmes, ſe jetèrent à ſes genoux pour lui en demander la cauſe. Oberon leur conta tout ce qui venoit de ſe paſſer, l'impuiſſance où l'infidèle & déſobéiſſant Huon de Bordeaux l'avoit mis de le ſecourir. Ils mêlèrent leurs larmes aux ſiennes; ils n'excusèrent point Huon; mais ils implorèrent ſa clémence avec tant d'ardeur, qu'Oberon ne pouvant plus réſiſter, dit à Malembrun: Eh bien! veux-tu te ſoumettre à partager ſa punition,

ſi je te promets de lui ſauver la vie? Tu reſteras encore vingt-huit ans de plus, lutin, ſi je viens à ſon ſecours. Ah! cent ans s'il le faut, répondit Malembrun, pourvu que j'arrache à une mort affreuſe votre malheureux ami. Vas donc, puiſque tu le veux, dans l'île de Moyſant, dit Oberon; ſonge que je te permets ſeulement de le détacher, de lui faire traverſer la mer, & de le porter ſur la côte des états du roi Yvoirin; mais ſans lui donner aucun autre ſecours, & même un ſeul conſeil. Rapporte-moi mon vaſe, mon cor & mon haubert; & laiſſe le coupable Huon ſur la côte dans le même état où tu vas le trouver.

Malembrun embraſſe les genoux d'Oberon, court rapidement à la mer, s'y jette, & nage aſſez vîte pour trouver encore Huon en vie; il le détache, il ôte ſon bandeau, il l'embraſſe tout en larmes, l'entraîne vers la mer, le charge ſur ſon dos, fend l'onde avec la rapidité d'une flèche. Il le dépoſe enfin ſur un rivage uni, l'embraſſe encore, &, ſans lui dire un ſeul mot, il ſe replonge dans la mer & diſparoît.

Huon, en reconnoiſſant Malembrun, n'avoit pu douter qu'Oberon, moins irrité, n'eût conſenti du moins à lui ſauver la vie. Ce bienfait fut plus ſenſible à ſa belle ame, qu'elle ne l'avoit été aux malheurs affreux qu'il venoit

d'eſſuyer.

d'essuyer. Il se prosterna sur le rivage; & le repentir le plus amer de ses fautes, fut le premier acte par lequel il espéra de les effacer. Oui, cher Oberon, s'écria-t-il, j'ai mérité d'être puni; je me soumets à ma cruelle destinée; mais prends soin de celle d'Esclarmonde.

Il se relève; il se voit nu, & se sent atténué par la faim. Reconnoissant que le pays est habité, il s'avance & cherche s'il pourra découvrir quelque secours contre son affreuse misère. Au détour d'un bouquet de bois, il voit dans un pré, sur le bord d'une fontaine, un petit vieillard assez vigoureux encore, qui mangeoit de bon appétit, le dos appuyé contre une petite malette, à côté de laquelle il apperçoit une vielle, une harpe & quelques autres instrumens. Huon approche, & le petit vieillard, effrayé de le voir tout nu, s'écrie : Homme sauvage, je te conjure par Mahomet & Tarvagant de ne me point faire de mal. Hélas! dit Huon, je suis bien éloigné de vous en faire; c'est moi qui vous conjure de me sauver la vie. Le vieillard, rassuré par ce ton suppliant, considère Huon plus attentivement, le trouve si beau & sa physionomie si douce, qu'il se sent pour lui une tendre pitié. Tiens, mon enfant, lui dit-il, ton état me touche; prends vîte dans cette malette quelques vêtemens pour te couvrir, &

viens manger avec moi. Huon se couvre à la hâte de quelques vieux habits troués & décousus, & revient dévorer le peu de mets que le vieillard lui présente d'un air riant. Te voilà bien mal équipé, mon enfant, lui dit le bon homme, mais ne t'embarrasse pas: tu me parois fort & vigoureux; tu n'as point l'air d'un brigand. Vois-tu, je suis vieux, mes instrumens & ma malette commencent à me peser; si tu veux les porter & me servir fidèlement, bientôt tu ne manqueras de rien. Huon, tout en mangeant, lui jura de le servir comme son maître, & comme un bienfaiteur. N'as-tu jamais ouï parler, continua le vieillard, de maître Moufflet le menétrier? Hélas! si, dans ce moment, tu me vois mal en point, c'est par un malheur affreux, & par la perte de mon maître l'amiral Gaudisse. Un maudit chrétien de France, que Mahomet punisse, est arrivé dans sa cour avec un nain bossu: tous les deux l'ont fait mourir, ont enlevé sa fille, & pillé ses trésors. Ce n'est pas tout; ces méchantes gens détruisoient tous ceux qui ne vouloient pas se faire chrétiens; & je me trouve bien heureux de m'être échappé de leur sabre & de leur baptême avec la malette de mon valet, & mes instrumens que j'ai sauvés. Mais ne t'embarrasse point: à peine serai-je arrivé à la cour du bon roi Yvoirin, que, chantant

quelques lays & romances nouvelles, tu verras tous les grands de sa cour me donner tant de robes, de vestes & de ceintures, que tu auras besoin d'un bon dos pour tout porter. Mange, mon ami, prends des forces & bon courage.

Huon plia les épaules en écoutant le vieillard, & disoit dans son cœur : Me voici donc valet d'un vieux ménétrier ! Oberon, Oberon ! je le mérite bien. O Ciel ! j'adore encore ta clémence pour un malheureux aussi coupable. Huon ayant bien réparé ses forces, replia la nappe dans la malette, la chargea sur son dos avec les instrumens, & suivit maître Moufflet, qui marchoit encore très-lestement pour un homme de son âge.

Ils arrivèrent dès le même soir à Montbran. Moufflet, anciennement connu dans cette ville, fut accueilli par les habitans, qui s'empressoient tous à le loger & à le bien recevoir ; mais Moufflet préféra les cuisiniers d'Yvoirin. Il entra dans les cuisines en jouant de sa vielle ; & jusqu'au dernier marmiton, chacun s'empressa de remplir le coffret d'étain dans lequel il mettoit ses provisions. Huon en eut sa part. Le long jeûne qu'il avoit fait, ne lui permettoit pas de dédaigner les bons morceaux qu'on lui offroit ; mais il disoit à part soi : Suis-je assez humilié ? Oberon, Oberon ! venge-toi, je le mérite.

Les sons de la vielle de Moufflet ayant pénétré jusque dans l'intérieur du palais, Yvoirin l'envoya chercher. Il apprit de lui tous les détails de la fin tragique de son frère; &, cherchant à dissiper la tristesse qu'ils avoient portée dans son ame, il dit à Moufflet d'accorder sa harpe, & de lui chanter quelque romance nouvelle.

Nos bons aïeux étoient peu difficiles. Yvoirin & sa cour furent enchantés de la romance de Moufflet, & de la mélodie simple, naturelle & expressive de son accompagnement. *Bien auriez vu*, dit l'auteur, *voler de toutes parts turbans, ceintures, dolimans, voire même joyaux de prix.* Moufflet bien reconnoissant, fit signe à son nouveau valet de rassembler ces présens, & lui dit tout bas d'aller choisir parmi ces vêtemens ceux qui conviendroient le mieux à sa taille. Tout poëte est plus ou moins entiché d'amour-propre, & Moufflet desira que son valet pût paroître en état de lui faire honneur. La riche taille, l'air noble & la belle physionomie d'Huon frappèrent Yvoirin & toute sa cour, lorsqu'il reparut. La fille unique d'Yvoirin, presque aussi belle que sa cousine Esclarmonde, s'indignoit dans son cœur que *male fortune eût avili tel beau Jouvencel, qui sembloit issu de haut lieu, à servir & porter la malette d'un ménestrier.* Cette pitié fut

suivie d'un sentiment plus doux; & le son de la voix de l'aimable Huon, lorsqu'il répondit aux questions d'Yvoirin, acheva d'intéresser bien vivement pour lui cette jeune princesse.... *Vassal, que sais-tu faire?* lui disoit Yvoirin. *Sachez, Sire*, répondit Huon, *que de métiers je sais assez; je vous les nommerai s'il vous duit.* *Prends garde*, dit Yvoirin, *car si tu te vantes de choses que tu ne saches faire, il t'en cuira durement à l'éprouver.* Sire, dit Huon, *je sais muer un épervier, voire un falcon; chasser le cerf, voire le sanglier, & corner quand la bête est prinse; faire la droicture aux chiens, trancher au festin d'un grand roi ou seigneur; & des tables & échecs en sais autant & plus que homme qui vive. Oh, oh!* se dit Yvoirin, *ce ne sont mie là des faits de valet de ménestrier; bien duiroient-ils à gentil damoiseau. Or sus, vassal, te voilà prins: nul jusqu'à ce jour n'a pu gagner ma fille aux échecs; je veux que tu t'éprouves à elle, sous condition que si elle te matte tu seras pendu. Ah! ah! sire*, s'écria Huon, *partissez donc les conditions de la partie; & si je la matte?...* Yvoirin rêve un instant, & se mettant à rire: *Par Mahom!* dit-il, *si tu la mattes, je te ferai délivrer cent besans d'or, & je te livre la noble pucelle pour en faire toute une nuit à ta volonté.* La princesse rougit, mais elle ne fit point d'objections; & Huon n'o-

sant en faire de son côté, accepta les conditions. On apporte l'échiquier, & la partie commence. Pendant le premier quart d'heure elle parut être assez égale; mais bientôt elle ne le fut plus. Huon de Bordeaux, occupé sans cesse de son amour pour Esclarmonde, & quelquefois aussi de la vengeance d'Oberon, trouvoit la princesse fort jolie, mais elle ne lui donnoit point de distractions. La jeune princesse, au contraire, en avoit quelque-unes; la table étoit étroite; les genoux d'Huon touchoient les siens; le souffle pur & doux de sa bouche, frappoit les lèvres de rose de la princesse, dont le cœur commençoit à palpiter. Un soupir qu'Huon ne donnoit qu'à sa chère Esclarmonde, acheva de troubler sa jeune cousine; & quelques momens après Huon la fit échec & mat. La princesse ne put feindre une douleur qu'elle ne sentoit pas. Yvoirin fronçoit le sourcil, se mordoit les lèvres, & ne pensoit qu'en frémissant que son imprudence livroit sa fille au valet d'un menétrier. Huon ne jouit que peu de momens de son embarras. Seigneur, lui dit-il, des droits fondés uniquement sur le sort du jeu, ne peuvent faire le bonheur d'une ame délicate & sensible comme la mienne. Trop de distance sépare de la princesse votre fille un pauvre valet de menétrier, & je vous rends votre parole. Yvoirin, enchanté de sa générosité, lui

fit donner deux cens besans d'or, qu'il courut présenter sur le champ à Moufflet. La princesse eut peine à cacher le secret dépit dont elle étoit agitée; &, se repentant en son cœur de n'avoir pas été plus attentive à son jeu, elle alla se renfermer dans son appartement.

Le lendemain l'aube du jour paroissoit à peine, que le son des trompettes fit prendre les armes à l'armée d'Yvoirin, qui, la rangeant en bataille sous les murs de Montbran, la fit marcher, l'instant d'après, au-devant de celle de Galafre, qui s'avançoit déja dans la plaine. Le brave Huon se désespéroit de n'avoir point d'armes, & de ne pouvoir combattre pour la délivrance d'Esclarmonde, qu'il savoit être dans Anfalerne. Le hasard lui fit trouver, dans un cellier, de vieilles armes toutes rouillées, mais d'une assez bonne trempe; il s'en couvrit, & s'empara de même d'une lance en aussi mauvais ordre. Un vieux Sarrasin se mit à rire, de voir le valet de Moufflet aussi singulièrement équipé : Par Mahomet! dit-il, je veux compléter ton armure; attends-moi. Sur le champ il monte dans un grenier, & revient lui présenter une longue & lourde épée, plus rouillée encore que les autres armes. Huon le remercie, s'éloigne, frotte la lame, sur laquelle il apperçoit quelques caractères gravés. A force de les nettoyer, il parvient à lire à

Je suis une des sœurs de Durandal & de Courtain;
comme elles je fus forgée par Galand. On imagine sans peine quel fut le transport de joie de Huon, en se trouvant armé d'une pareille épée: mais il n'avoit point de cheval; & quelques instances, quelques offres qu'il pût faire aux palefreniers d'Yvoirin, le valet de Moufflet ne put obtenir d'eux qu'un vieux roussin bien maigre, qu'on avoit abandonné dans un pré voisin.

C'est dans ce misérable équipage que le brave Huon ne désespéra point d'acquérir de la gloire; &, pressant le vieux roussin qui se soutenoit à peine, il parvint à joindre les derniers rangs de l'armée d'Yvoirin, qui dans ce moment faisoit halte pour écouter ce qu'un Chevalier, parti de l'armée de Galafre, précédé de deux trompettes, avoit à proposer (c'étoit Sobrin, neveu de Galafre). Ce Sarrasin, célèbre par ses exploits, & redoutable par sa force, joignoit à l'avantage que lui donnoit une armure forte & brillante, celui de monter Blanchardin, le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie. Sobrin s'avance d'un air arrogant: « Amiral, s'écria-t-il, crains la co-
» lère de Mahomet, en faisant couler le sang
» de tant de vrais croyans. Choisis un de tes
» chevaliers pour me combattre, sous la con-
» dition de te remettre ta nièce s'il est vainqueur,
» ou de payer à Galafre tel tribut qu'il voudra,

» t'imposer, si je fais mordre la poussière à ton
» champion. » Yvoirin vit avec douleur qu'aucun de ses chevaliers n'osoit se présenter, & l'arrogant Sobrin redoubloit ses injures & ses menaces; il étoit prêt à retourner à l'armée de Galafre, lorsque Huon de Bordeaux, à force d'éperonner son vieux cheval, parvint à le faire sortir des rangs, en criant à Sobrin: Arrête, chevalier, attends que je te parle. Sobrin s'arrête, & regarde avec un rire insultant le pauvre Chevalier, qui parvient enfin à le joindre. Apprends, lui dit Huon, que bien que tu me voies dans un équipage indigne d'un chevalier, je suis issu d'assez haut lieu pour te combattre: profite de tous tes avantages; je ne te crains point, & je te défie. Sobrin rit encore de sa témérité; mais trouvant plaisant de l'en punir en présence des deux armées, il s'éloigne, fait une demi-volte, & vient avec impétuosité, la lance en arrêt, pour fondre sur Huon. Celui-ci, ne pouvant courir à sa rencontre, prend le parti de mettre son cheval en travers, de laisser tomber sa lance, & de présenter son écu à celle de Sobrin, dont le coup porte à-plomb, brise l'écu de Huon, & n'est arrêté que par la résistanre du haubert, qui fait voler la lance de Sobrin en éclats.

Les deux armées virent avec admiration que le Chevalier mal équipé avoit supporté ce coup

terrible ſans en être ébranlé; & leur ſurpriſe redoubla en lui voyant fendre en deux le caſque & la tête de Sobrin d'un ſeul coup de ſa vieille épée. Huon ſaiſit à l'inſtant les rênes de Blanchardin; &, s'élevant ſur les arçons de ſa ſelle, il s'élance ſur ce beau cheval, qu'il fait bondir entre les deux armées.

L'amiral Galafre ayant vu tomber ſon neveu, eut la mauvaiſe foi de déſavouer le défi qu'il l'avoit envoyé faire à l'amiral de Montbran; &, faiſant ſonner la charge, il fondit, à la tête de ſon armée, ſur celle d'Yvoirin. Le combat, d'abord terrible, fut bientôt décidé par la valeur de Huon; & Galafre put à peine rentrer dans Anfalerne avec les débris de ſon armée. Huon, après la bataille, ſe retiroit bien humblement à la demeure de maître Moufflet: mais Yvoirin l'envoya chercher par ſes Chevaliers; le faiſant aſſeoir à ſa droite, il le fit couronner de lauriers par les mains de la princeſſe ſa fille. Ce fut en ſoupirant qu'elle poſa cette couronne; ce fut avec des regards animés par l'amour & par le dépit, qu'elle lui reprocha ſon indifférence.

L'Amiral Galafre, rentré dans Anfalerne, donnoit des ordres pour mettre ſa capitale en état de défenſe contre l'armée victorieuſe d'Yvoirin, lorſqu'un vaiſſeau monté par un aſſez grand nombre de Chevaliers chrétiens, entra

dans le port. Ces Chevaliers revenoient du saint Sépulcre, ayant à leur tête le bon Chevalier Gérasme.

Nos lecteurs doivent se rappeler que Gérasme, voyant que ses représentations étoient inutiles, avoit pris le parti de se séparer de Huon pour revenir en France; mais l'amoureux Huon s'étoit rendu si promptement coupable, que le vaisseau de Gérasme avoit éprouvé la tempête qu'Oberon avoit excitée; & le pilote n'étant plus le maître de le gouverner, ce vaisseau avoit été rejeté sur les côtes de la Palestine. Gérasme, homme très-religieux, étoit allé visiter le saint Sépulcre, où plusieurs Chevaliers chrétiens, se joignant à lui, l'avoient prié de les recevoir sur son vaisseau pour repasser en France. Un second coup de vent, moins violent que le premier, l'avoit forcé de relâcher dans le port d'Ansalerne, où Gérasme étoit descendu, dans la foible espérance d'avoir quelques nouvelles de Huon de Bordeaux.

Galafre reçut les Chevaliers chrétiens avec honneur: il leur demanda leur secours, & fit part à Gérasme du sujet de la guerre qu'Yvoirin venoit de lui déclarer. Gérasme eut peine à cacher sa joie, en apprenant que la belle Esclarmonde étoit dans Ansalerne; & ne pouvant douter qu'elle n'eût été presque aussi coupable que Huon, il

fut presque rassuré sur les jours de son ami, en apprenant qu'elle étoit dans cette ville.

Esclarmonde, depuis sa nouvelle captivité, feignoit d'être malade; & Gérasme s'étant annoncé pour être expert dans l'art de guérir comme dans celui de combattre, Galafre, quoique jaloux comme un souverain Asiatique, permit au vieux Gérasme de la voir, & même en particulier. Ce fut par elle qu'il apprit l'état funeste où les corsaires de Montbran avoient réduit son malheureux ami: il étoit prêt à prendre avec elle des mesures pour la délivrer, lorsqu'il fut interrompu par le jaloux Galafre, que la longue barbe blanche de Gérasme ne pouvoit rassurer. La joie qui brilloit dans les yeux d'Esclarmonde en voyant l'ami de son amant, augmenta les soupçons de Galafre, qui ramena Gérasme dans sa chambre, lui raconta le combat & la mort de son neveu Sobrin, & lui proposa de la venger en envoyant défier son meurtrier. Gérasme accepte la proposition; un héraut va porter son défi. Huon ne balance pas à lui remettre son gage; & la troisième heure du matin du jour suivant est marquée pour le combat qui doit se faire au milieu des deux armées.

Gérasme sort d'Ansalerne, accompagné des Chevaliers chrétiens. Les deux armées se mettent

en bataille, & les parrains de Huon de Bordeaux le conduisent au lieu marqué pour le combat. Les deux Chevaliers s'attaquent sans se parler, brisent leurs lances, & se chargent à coups d'épée. Un de ceux de Gérasme fait relever la visière du casque de Huon. Gérasme le reconnoît, feint d'être blessé, baisse la pointe de son épée, & lui crie merci. Huon étonné s'avance; Gérasme soulève sa mentonnière, laisse tomber sa barbe blanche, & se fait reconnoître. Huon, transporté de joie, ne peut la cacher; il serre son ami dans ses bras; les Chevaliers chrétiens de la suite de Gérasme s'avancent & les entourent. Reconnoissez Huon de Bordeaux, s'écrie-t-il, amis, chers compatriotes! Au nom du Dieu vivant, secondez-moi: tombons sur ces mécréans; profitons de leur première surprise, & tâchons de nous emparer d'Anfalerne. A peine avoit-il proféré ces mots, que cette petite troupe baisse la lance, fond sur l'armée de Galafre, pénètre jusqu'aux derniers rangs, en faisant un horrible massacre: ils parviennent aux portes d'Anfalerne, entrent dans la cité, lèvent les ponts-levis, & s'en emparent. L'amiral Galafre, consterné de cet événement, & dont l'armée est en désordre, voit celle d'Yvoirin prête à le charger: il prend une résolution prompte; il commande à son armée de se reposer sur ses armes; il ôte son casque;

&, s'avançant seul vers Yvoirin, il lui présente son épée & se soumet aux conditions qu'il voudra lui prescrire. Il apprend à l'amiral ce qu'il nomme la trahison des chrétiens, & qu'ils sont maîtres d'Anfalerne; il finit par supplier Yvoirin d'unir ses forces avec les siennes pour punir les chrétiens, & pour reconquérir cette cité. Yvoirin accepte ses offres; & les deux armées réunies s'occupent dès le même jour à former le siège de cette place, & à la resserrer de près par de fortes lignes.

Pendant ce tems, l'heureux Huon de Bordeaux embrassoit déja les genoux de sa chère Esclarmonde; il crut tout ce qu'elle lui dit sur sa résistance, & sur la discrétion de l'amour de Galafre. Pour cette fois, le bon & prudent Gérasme se promit bien de ne les pas perdre de vue; & sa barbe blanche servit souvent de barrière entre ces deux amans.

Après avoir mis bon ordre à la défense de la place, ils se concertèrent sur les moyens de sortir d'Anfalerne: le vaisseau de Gérasme leur en donnoit la facilité. Le lendemain matin ils apperçurent un gros vaisseau qui paroissoit maltraité par la tempête, & qui louvoyoit pour entrer dans le port. Les croix qu'ils apperçurent sur son pavillon, leur ayant fait connoître qu'il étoit monté par des chrétiens, ils envoyèrent à son

secours des barques qui le remorquèrent dans le port.

Un vieillard courbé par le poids des années, descendit à terre, suivi d'un grand nombre de pélerins & de plusieurs Chevaliers couverts de leurs armes. Quels furent l'étonnement & la joie de Huon & de Gérasme, en reconnoissant dans ce bon vieillard le fidèle Guire, grand-prévôt de Bordeaux, & frère aîné de Gérasme? Guire leur raconta, les larmes aux yeux, toutes les cruautés que Girard avoit exercées depuis le départ de son frère, & depuis qu'il avoit épousé la fille du méchant & traître Gibouars de Siville. Il leur apprit que, chassé de Bordeaux, & dépouillé de ses biens, il s'étoit joint à ceux que Girard avoit le plus maltraités, pour fuir sa tyrannie; & que, depuis ce tems, il parcouroit les cours orientales pour chercher son légitime maître.

Ce nouveau secours fut très utile au brave Huon pour la défense de la place; & les Sarrasins essuyèrent la perte d'un tiers de leur armée dans l'assaut qu'ils donnèrent dès le lendemain. Yvoirin, furieux d'avoir été trompé par Huon de Bordeaux, s'en prit au pauvre Moufflet, qui l'avoit amené dans sa cour; &, sans écouter tout ce que le vieux menétrier alléguoit pour sa défense, il fit dresser des fourches élevées assez

près des murs d'Anfalerne, pour que ceux qui la défendoient pussent voir pendre Moufflet. Huon de Bordeaux, voyant dresser ces fourches, & reconnoissant de loin son ancien maître Moufflet entre les mains des bourreaux, n'hésita pas à le secourir. Il monte sur Blanchardin; & suivi de l'élite des Chevaliers chrétiens, il fait une sortie sur les Sarrasins, les met en désordre, enlève Moufflet, le met sur la croupe de son cheval, & rentre avec lui dans Anfalerne.

Le vaisseau de Guire & celui de Gérasme étant bien radoubés, on enlève les trésors de Galafre: Huon & la belle Esclarmonde, suivis de leurs amis & de tous les chrétiens, s'embarquent: un vent favorable enfle les voiles; & ce même vent les porte en huit jours sur les côtes d'Italie. Huon eut beau montrer de l'impatience & du dépit même, pendant ce voyage, le bon Gérasme & le vieillard Guire s'obstinèrent à ne le quitter ni jour ni nuit. Tous deux se relayoient à faire de vieux contes à la belle Esclarmonde dès qu'ils l'entendoient soupirer, & parvenoient enfin à l'endormir.

Abordés en Italie, Huon ne perdit pas un moment pour se rendre à Rome avec sa chère Esclarmonde. Le pape, averti de l'arrivée de son neveu, courut jusqu'à la porte du Vatican en lui tendant les bras; mais Huon, en humble pécheur,

pécheur, se prosterna, lui baisa les pieds; & les yeux baignés de ces douces larmes que le repentir & la foi font répandre à l'enfant coupable qui retrouve un père tendre & miséricordieux, il le conjura d'écouter l'aveu de ses fautes avant qu'il osât toucher le seuil de son palais. Le pape, tendrement ému par la pénitence publique de son neveu, fit écarter les assistans; &, après l'avoir entendu, absous & béni de sa main, il l'embrassa tendrement. Huon lui présenta sa chère Esclarmonde; & le même jour ce chef de l'église, après lui avoir suppléé les cérémonies du baptême, unit sa main avec celle de Huon, & leur donna la bénédiction nuptiale. Le pape célébra le retour & le mariage de son neveu par une fête brillante; mais, connoissant combien il étoit important que Huon s'acquittât avec Charlemagne en allant rétablir l'ordre dans ses états, il fut le premier à presser son départ.

Huon part avec Esclarmonde & le vieux Gérasme; il envoie Guire à Bordeaux, annoncer son retour à son frère: il renvoie une grande partie de sa suite, ne gardant que douze Chevaliers. Il passe les Alpes; &, pénétrant au cœur de la France, il arrive à l'abbaye de saint Maurice-des-Prés, où la fatigue du voyage ayant fait tomber malade la belle Esclarmonde, il se trouve forcé de séjourner pendant près de quinze jours.

Le vieux Guire étant arrivé dans le même tems à Bordeaux, avoit prévenu Girard de l'arrivée de Huon son frère; & les habitans, en apprenant son retour, avoient signalé leur joie par des prières publiques & des illuminations. Girard feignit de la partager; il combla Guire d'honneurs & de présens, & le rétablit dans ses charges; mais dès le même jour le traître alla consulter Gibouards sur les moyens de se rendre maître de Huon, & de l'empêcher d'accomplir son message vis-à-vis de Charlemagne. Gibouards, fécond en expédiens, dit à Girard d'aller promptement trouver son frère à l'abbaye de S. Maurice, de gagner sa confiance par ses caresses & ses soumissions, de savoir où la barbe & les quatre grosses dents de l'amiral Gaudisse étoient renfermées, & de le presser de partir pour se rendre à la cour de Charlemagne.

La maladie d'Esclarmonde donna le tems à Girard d'arriver à l'abbaye de Saint-Maurice, avant le départ de Huon. Le traître feignit tout l'attendrissement imaginable en revoyant son frère, qui le reçut dans ses bras, & ne lui cacha rien des aventures qu'il avoit éprouvées, ni de la précaution que le roi Oberon avoit prise d'enfermer la dépouille de l'amiral dans le côté de Gérasme. Deux jours après, Esclarmonde se trouvant en état de partir, Girard avertit son frère

que la première journée étoit longue & difficile; &, ſous ce prétexte, il ſut l'engager à partir deux heures avant le jour. Eſclarmonde étant montée dans ſa litière, Huon, Géraſme & les douze Chevaliers ſe croyant en pleine ſûreté dans le centre du royaume de France, ne prirent point la précaution de s'armer, & montèrent à cheval comme de ſimples voyageurs.

A deux petites lieues de l'abbaye, ils entrèrent dans un bois où Gibouards s'étoit caché, ſuivi d'une troupe nombreuſe de brigands armés, dévoués à ſes ordres. Bientôt ils fondent ſur Huon & ſes Chevaliers. Gibouards maſſacre les douze Chevaliers, qu'il fait jetter dans la Gironde; & le traître Girard montrant alors toute la noirceur de ſon ame, fait lier ſon frère & le vieux Géraſme; il renverſe ce dernier, déchire ſes habits, lui fend le côté, & s'empare de la barbe & des dents de Gaudiſſe. Il le fait enlever dans cet état avec Huon; on les jette, garrottés, dans une litière fermée, & Gibouards les conduit à Bordeaux avec Eſclarmonde. Il a ſoin de n'y arriver que la nuit, & les fait enfermer, ſans qu'ils ſoient connus de perſonne, dans une forte & obſcure priſon.

Dans le même tems le traître & cruel Girard maſſacre l'abbé, le prieur & le procureur de l'abbaye de Saint-Maurice, entre les mains deſ-

quels Huon avoit déposé ses trésors; il fait élire d'autres moines qu'il a séduits pour les remplacer; il fait charger dix mulets d'une partie des richesses que son frère avoit apportées d'Ansalerne; &, suivi de deux moines qu'il choisit pour ses faux témoins, il se rend à la cour de Charlemagne. Ce prince très-magnifique dans sa cour, & dont les trésors se trouvoient souvent épuisés par les grandes guerres qu'il avoit à soutenir, fut surpris, reçut avec reconnoissance les magnifiques présens dont Girard se fit précéder; lui-même fut accueilli très-favorablement.
» Sire, dit-il à Charlemagne, c'est avec la plus
» vive douleur que je me trouve forcé de venir
» accuser moi-même mon frère Huon; mais la
» fidélité que je vous ai jurée ne me permet
» pas de vous cacher qu'il n'a point exécuté
» vos ordres. Loin d'accomplir le message dont
» vous l'aviez chargé, Huon s'est contenté de
» séduire la fille de Gaudisse; &, l'ayant enle-
» vée, il revenoit avec elle pour s'emparer de
» la Guienne, & faire révolter cette belle pro-
» vince contre vous. Ayant su ses projets, je
» les ai prévenus; &, préférant votre service
» & votre bienveillance aux droits du sang, je
» l'ai arrêté dans l'abbaye de Saint-Maurice, &
» je l'ai fait conduire dans les prisons de Bor-
» deaux. Ces deux saints religieux que j'amène

» en votre présence, sont témoins de la vérité
» des faits; j'ai ramassé à la hâte ce qui m'est
» resté de plus précieux de la succession de mes
» pères, vous priant, Sire, de le recevoir comme
» un gage de ma foi, & vous suppliant de me
» confirmer dans la possession du duché de
» Guienne & de la cité de Bordeaux. «

Charlemagne, qui ne pouvoit pardonner la mort de son fils Charlot, & qui détestoit Huon de Bordeaux, crut, sans aucun autre examen, la déposition de Girard, qui fut attestée par les deux moines. Il fait assembler le conseil des pairs, en présence desquels Girard se porta accusateur contre son frère, appuié par le faux serment des deux moines de Saint-Maurice.

Plusieurs pairs, & sur-tout ceux de la perfide maison de Mayence, opinèrent à la mort, & vouloient que Huon de Bordeaux fût traîné au supplice comme traître & félon. Mais le sage duc Naymes de Bavière s'opposa vivement à ce jugement; il soupçonna Girard d'une noire trahison; & s'écria qu'on ne pouvoit juger un pair de France sans l'entendre. Alors le plus grand nombre des pairs, éclairé par cette sage remontrance, conclurent avec le duc Naymes, qu'il falloit envoyer chercher Huon, & l'amener. Mais Charlemagne, impatient d'assouvir sa vengeance, prit le parti d'aller lui-même à Bordeaux,

ſuivi des même pairs. Dès le lendemain matin il part, &, marchant à grandes journées, il arrive dans la capitale de la Guienne, dont il trouva les habitans prêts à ſe ſoulever, ayant été informés du retour & de la détention de leur légitime ſouverain. La préſence de Charlemagne ſoumit les eſprits; les Bordelois vinrent en ſuppliians lui redemander leur noble duc. Charlemagne les renvoya d'un air ſévère, en leur diſant qu'il venoit tenir ſes grands jours, & remettre le ſort d'Huon au jugement des pairs.

Dès le lendemain cet auguſte conſeil s'aſſembla; on y fit comparoître, Huon, Eſclarmonde & Géraſme, qu'on amena de leur priſon pâles, défaits, & chargés de chaînes. Girard eut l'audace coupable de ſoutenir ſon accuſation, & les moines d'en certifier la vérité par leur ſerment. Gibouards y joignit le ſien. Huon ne put ſe défendre qu'en atteſtant le ciel de la fauſſeté de l'accuſation de ſon frère. Eſclarmonde verſa un torrent de larmes, & ne put qu'à peine former des plaintes qui ne furent point écoutées. Le ſeul Géraſme ſuſpendit le jugement prêt à être prononcé, en ſoulevant ſa robe, & découvrant la longue plaie de ſon côté. Le cœur des pairs fut ému de pitié; Géraſme leur jura par le Dieu vivant, que le traître Girard avoit retiré de ſes flancs la barbe & les dents de l'amiral

Gaudiſſe, qu'Oberon y avoit enfermées. Le duc Naymes ne put croire qu'Huon fût coupable, & que le ſage Géraſme fût capable d'inventer ce qu'il dépoſoit, quelque incroyable que cela parût être. De longs débats agitèrent alors le conſeil, & le jugement définitif fut remis au lendemain matin.

Huon, Eſclarmonde & Géraſme paſsèrent la nuit ſuivante dans la prière & dans les larmes; Gibouards & Girard paſsèrent cette même nuit à cabaler, à ſurprendre la religion des pairs, & à faire porter de nouvelles accuſations contre Huon.

Le conſeil s'étant aſſemblé de nouveau le lendemain matin, & les avis ſe trouvant encore partagés, Charlemagne, qui n'écoutoit que ſa vengeance, ſe crut autoriſé, par la prépondérance du ſien, à condamner Huon & Géraſme à être traînés aux fourches que ſur le champ il fit élever, & la belle Eſclarmonde au bûcher qu'il ordonna de préparer. Le duc Naymes indigné ſortit du conſeil avec pluſieurs autres pairs, en proteſtant contre l'injuſtice de ce jugement cruel. L'exécution de l'arrêt fut remiſe à l'après-midi; & Charlemagne, accompagné des pairs dont l'avis étoit ſemblable au ſien, alla ſe mettre à table avec eux, en attendant qu'il pût jouir d'un bien affreux ſpectacle; mais c'étoit le ſupplice du meur-

trier de son fils. Le duc Naymes fit en vain les représentations les plus vives, il ne fut point écouté. Le traître Girard & Gibouards avoient peine à cacher leur cruelle joie, & promettoient les plus grandes récompenses aux moines scélérats dont la fausse déposition avoit séduit le conseil des pairs, & justifioit la vengeance de l'empereur. Rien, en apparence, ne pouvoit sauver Huon de Bordeaux d'une mort honteuse & barbare; mais dans ce moment même les Chevaliers lutins, Gloriand & Malembrun, virent couler les larmes d'Oberon. Ah! s'écria-t-il, Huon, Huon, que tu paie cher un moment de foiblesse! Mais, en expiant ta faute aux pieds du saint Père, tu reçus la grace du Très-Haut; ta pénitence est assez dure, & je puis enfin te secourir. Gloriand & Malembrun à ces mots se jettent à ses genoux, & le pressent de voler au secours de leur cher Huon. » Je me souhaite, dit le » roi de Féerie, dans la ville de Bordeaux, à » la tête de cent mille hommes, dont dix mille » fermeront toute issue au palais qu'habite l'em- » pereur. Je veux qu'il s'élève une table à » côté de la sienne, & que cette table, plus » élevée de deux pieds, ait cinq couverts, & » porte mon cor d'ivoire, mon hanap & mon » bon haubert. « Au même instant, tout fut exécuté. Charlemagne voit avec surprise une

troupe formidable qui s'empare des portes de la ſalle, & la riche table qui s'élève de deux pieds au-deſſus de la ſienne. Il ſe lève de table bruſquement, tandis que Géraſme fait remarquer au duc Huon le cor, le hanap & le haubert; & de ce moment il eſpère qu'Oberon va les ſecourir. Bientôt un bruit de trompettes & de timbales ſe fait entendre; la grande porte de la ſalle s'ouvre avec bruit; le charmant petit roi nain Oberon, entre d'un air fier, couvert d'une robe étincelante de pierreries: il ne daigne pas ſaluer, ni même regarder Charlemagne, qu'il coudoye en paſſant. Au même inſtant les fers d'Eſclarmonde, de Huon & de Géraſme tombent; ils ſont revêtus d'habits riches & brillans. Girard, Gibouards & les deux moines, paroiſſent enchaînés & la corde au cou. Oberon s'aſſied à ſa table ſur un trône d'or élevé; il y fait aſſeoir ſes trois amis & le duc Naymes de Bavière; il prend ſa riche coupe, la bénit; il boit; &, toujours pleine d'un vin délicieux, la coupe paſſe, de main en main, juſqu'au duc Naymes qui la vide. Oberon prend la taſſe, la bénit de nouveau, & l'envoie pleine à l'empereur par Huon de Bordeaux; mais à peine ce monarque l'a-t-il touchée, qu'elle ſe vuide; & ſur le champ Oberon lui crie: Reconnois, empereur, l'état coupable de ton ame, & l'affront que cette

coupe te fait essuyer. Non-seulement tu t'es rendu criminel par l'injustice & la vengeance que tu voulois exercer contre le duc Huon, ton noble & fidèle vassal; mais frémis que je ne déclare ici d'autres crimes secrets qui te couvriroient de honte.

Charlemagne consterné par ce reproche, baissa la tête sans rien répondre. Oberon alors apostrophant Girard: Traître, dit-il, déclare ici publiquement l'infâme & noire trahison dont tu t'es rendu coupable. Girard, voyant bien qu'un pouvoir surnaturel est prêt à déclarer son crime, n'ose plus avoir recours à la feinte. Il avoue toutes les circonstances de la trahison, dont il accuse Gibouards de lui en avoir donné l'idée; il offre d'aller chercher la barbe & les dents de l'amiral Gaudisse. Non, non, dit Oberon, je les aurai bien sans toi; tu ne sortiras d'ici, ni les traîtres qui t'accompagnent, que pour être traînés tous aux fourches qui sont élevées déja vis-à-vis de ce palais. Oberon en même tems souhaite les dépouilles de Gaudisse sur la table. Cher Huon, dit-il, vas les porter à ton empereur; dis-lui que tu t'acquittes envers lui; qu'il te rende tes fiefs, & qu'il reçoive ton hommage. Huon obéit; & Charlemagne, de plus en plus surpris, est à la fin touché de l'obéissance du duc Huon, & des périls & des peines

que ce prince a si long-tems éprouvés pour accomplir ses ordres. Il lui rend tous ses fiefs, & reçoit son hommage: il lui pardonne la mort de son fils, & l'embrasse tendrement. Huon se jette aussitôt aux pieds d'Oberon, pour le supplier de pardonner à son frère. Les pairs & les preux sont attendris, mais Oberon est inflexible; & dans l'instant Girard, Gibouards & les deux moines sont entraînés par la corde qui déja leur serroit le cou, & la cour les voit bientôt expirer sur les fourches.

Charlemagne, revenu de sa première surprise, rendit les plus grands honneurs au roi de Féerie & à la belle Esclarmonde. Oberon lui fit promettre de se mettre en état de boire dans la coupe, en se réconciliant avec le ciel, & lui promit, à ce prix, ses services & son amitié. Huon, comblé de caresses & des présens qu'il reçut de l'empereur, partit, peu de jours après, pour reconduire son seigneur suzerain à Paris. Oberon prit congé d'eux, & ne put s'empêcher de verser encore un torrent de larmes en embrassant Huon. Promets-moi, lui dit-il, de venir, dans quelques années, me retrouver dans mon bois enchanté, centre de mon Empire: c'est à toi que je destine mon royaume de Féerie. Mais, hélas! que de périls, de traverses n'as-tu pas à essuyer encore jusqu'à ce tems? Huon

promit à ſon protecteur tout ce que celui-ci exigea de lui, & ſe ſoumit à toutes les épreuves par leſquelles la Providence voudroit le faire paſſer.

Nous ſerions bien tentés de renvoyer en entier à la *Bibliothèque bleue* le reſte du Roman de Huon de Bordeaux ; & nous préſumons, avec bien de la vraiſemblance, que cette ſuite n'eſt pas du même Auteur. Le commencement de Huon porte le même caractère que les Romans de la Table Ronde, auxquels il ſe lie par le perſonnage qu'y joue Oberon, roi de Féerie, jadis Tronc le Nain, dans Iſaïe le Triſte. Lorſque le goût de la nation, dans le quinzième ſiècle, ſe ranima pour les Romans, les Auteurs de ce ſiècle recueillirent précieuſement ce qu'ils purent retrouver de Ruſticien de Puiſe, de Chrétien de Troyes, du Roi d'armes Adenez, & d'autres anciens Romanciers ; ils accommodèrent, ſelon le mauvais goût qui régnoit alors, ces fragmens à celui de leur tems ; & joignant leur peu d'invention à beaucoup d'ignorance, ils ajoutèrent de nouvelles parties aux Romans dont les débris étoient le plus étendus. Nous préſumons que celui de Huon de Bordeaux eſt un de ceux qu'ils ont ainſi continués, en y mêlant des idées bizarres, dénuées de connoiſſances & de goût. Il paroît naturel que ce Roman, dont les aventures ſont très-variées, & dont le récit eſt aſſez long, doive finir au moment où le duc de Guienne & ſa chère Eſclarmonde règnent paiſiblement à Bordeaux ; mais, contre toute eſpèce de vraiſemblance, & par un anachroniſme abſurde, on fait tout-à-coup paroître ſur la ſcène un Raoul, duc d'Autriche, & ſon père

l'empereur Thiéry, qui n'a pu exiſter alors; Charlemagne, ſon fils & ſes petits-fils, ayant occupé, pendant deux ſiècles ou environ, l'empire d'Occident, & ayant été remplacés par des Henris, des Conrads & des Othons, des maiſons de Saxe & de Souabe. Abrégeons du moins cette ſuite plate & ridicule de notre Roman.

Ce duc Raoul devient amoureux d'Eſclarmonde, ſur le rapport que deux pélerins lui font de ſa beauté. Il vient déguiſé dans la cour de Guienne, & fait quelques tentatives inutiles pour la ſéduire ou pour l'enlever. Huon n'en eſt informé qu'après le départ de Raoul qui retourne à Mayence pour aſſembler une armée, & revenir, à force d'armes, conquérir la Guienne & s'emparer d'Eſclarmonde. Huon, qui ne peut ſouffrir cette injure, ſuit de près Raoul à Mayence; &, couvert d'armes ſimples, il ſe préſente devant l'empereur, au moment où ce Prince ſe met à table. Il lui requiert un don; c'eſt de prononcer ſon jugement ſur le cas qu'il va lui propoſer, comme le plus prud'homme qui ſoit dans la chrétienté. Huon lui dit alors: » Si quelque Chevalier audacieux & coupable » vouloit ſéduire ou enlever la plus aimée, la » plus noble & la plus vertueuſe des femmes, » que mériteroit-il de la part d'un mari qui » l'adore? « L'empereur n'héſite pas à prononcer que le mari doit lui donner la mort par-

tout où le coupable se trouvera, fût-ce aux pieds des autels. » Je n'attendois pas un autre » jugement, lui dit Huon, de votre justice & » de votre sagesse. « A ces mots il tire son épée, & fait voler la tête de Raoul jusques sur la table de l'empereur son père. Je suis Huon de Bordeaux, s'écrie-t-il à l'empereur; mon honneur outragé me prescrivoit d'exécuter le jugement que vous venez de prononcer. A ces mots il se retire, l'épée à la main; & ceux qui entouroient l'empereur étant désarmés, ne peuvent l'empêcher de sortir du palais. Bientôt il est poursuivi par des troupes nombreuses, & par l'empereur même; mais il combat toujours avec avantage, en se retirant; & traversant & l'empire & la France, il rentre dans Bordeaux. Thiéry rassemble une puissante armée, &, sans aucune opposition de la part de Charlemagne ni des pairs de France, il ravage la Guienne, & vient mettre le siège devant Bordeaux. Huon fait souvent des sorties heureuses, bat les ennemis, & retarde les progrès du siège; mais bientôt, au lieu de défendre sa chère Esclarmonde & sa capitale, l'Auteur le fait embarquer pour aller en Asie demander du secours au frère d'Esclarmonde, dont jusqu'alors il n'a point parlé. Huon essuie une tempête qui l'écarte de sa route; & lorsqu'elle est appaisée, son vaisseau paroît en-

traîné par un courant rapide. Il voit des vagues s'élever jusqu'aux nues; à une certaine distance, une pièce de toile blanche se fait distinguer au milieu. Le pilote aussitôt abandonne le gouvernail, se désespère, & dit à Huon que le vaisseau est entraîné dans le grand gouffre qui joint les eaux du golfe Persique à celles de la mer Caspienne, & que leur perte est inévitable. Heureusement le pilote se trompe; & cette heure étant celle à laquelle le gouffre achève de se remplir, les vagues s'applanissent, & le vaisseau est porté sur l'entonnoir du gouffre sans courir de danger. Huon, voyant un homme nu qui se débat au milieu des flots, ayant autour de lui la pièce de toile qu'il avoit remarquée, fait arrêter le vaisseau pour pouvoir interroger cet homme. Celui-ci répond qu'il est Judas, & qu'il est condamné, jusqu'au jugement dernier, à subir le supplice horrible d'être sans cesse battu par les eaux immenses que le gouffre absorbe & revomit tour-à-tour. Judas se plaint un peu de ce que son divin Maître ne lui donna pas, comme aux autres, la force de résister à la tentation. Tu l'aurois eue, lui dit Huon, si tu l'avois aimé; mais, dis-moi, quelle est cette toile qui flotte autour de toi? Hélas! répond Judas, elle m'est laissée pour me défendre un peu contre la mer en fureur, parce que je la donnai

pour l'amour de mon maître, & qu'il n'eſt aucune œuvre perdue, quand on l'a faite en ſon nom. Mais, ajouta-t-il, éloigne-toi promptement ſi tu ne veux périr ; car dans peu le gouffre va rejeter les eaux qu'il a reçues. Le pilote alors fit déployer toutes les voiles pour s'éloigner : à peine fut-il à cinq cents toiſes, que Huon apperçut le gouffre élancer ſes eaux, & des brandons (1) de feu entremêlés avec les flots qui s'élevoient juſques aux nues. Bientôt un courant rapide porta le vaiſſeau en avant avec la plus grande rapidité ; & le pilote, abandonnant le gouvernail, crut qu'il alloit être ſubmergé.

Cependant la force du courant diminuant peu-à-peu, le vaiſſeau fut porté dans une mer profonde & tranquille, ſans que le pilote pût reconnoître la route qu'il devoit tenir ; & pendant pluſieurs jours il ne put diriger le vaiſſeau qu'à l'aventure.

L'auteur du Roman emploie ici la même fable que nous trouvons dans preſque tous les Romans

(1) Ces brandons de feu que l'Auteur dit s'élancer du ſein de la mer avec les eaux, font préſumer qu'il avoit connoiſſance des volcans ſous les eaux qui ont formé deux des îles Açores, & celles de Strombolin, de Lipari & de Santorin.

contemporains,

comtemporains, & dont l'idée eſt peut-être due aux contes Arabes.

Malgré la direction des voiles, le vaiſſeau de Huon fut alors entraîné vers une côte élevée qu'on découvroit à l'horizon. D'heure en heure il fut porté vers cette côte avec plus de rapidité; & le pilote effrayé y découvrit une haute montagne noire, qu'il reconnut pour être la montagne d'aimant. Il apprit au duc de Bordeaux & à l'équipage, avec déſeſpoir, le péril inévitable qui leur annonçoit une mort certaine; & le vaiſſeau ſillonnant la mer avec la rapidité d'une flèche, vint s'enfoncer au milieu des débris d'un grand nombre d'autres vaiſſeaux, & ſe briſer contre les rochers dont la côte étoit hériſſée. Huon ſeul inacceſſible à la peur, & prévoyant ce moment fatal, s'étoit emparé d'une antenne dont il ſe ſervit pour s'élancer ſur les rochers au moment où le vaiſſeau ſe briſa par la violence du choc. Après être revenu de cette horrible ſecouſſe, il eut le courage de marcher long-tems entre des précipices affreux, & parvint enfin dans une profonde vallée où, ne voyant aucune habitation, il ne trouva de reſſources contre la faim que des fruits ſauvages. Il eſpéroit, en ſuivant le fond de la vallée, trouver une iſſue, & pénétrer dans un pays moins ſtérile & plus ouvert; mais bientôt ſon eſpérance

fut trompée en voyant la fin de la vallée terminée par le demi-cercle que formoit une montagne encore plus élevée que celle d'aimant.

C'eſt dans cette cruelle poſition que l'auteur laiſſe Huon, pour retourner à la belle Eſclarmonde, aſſiégée dans Bordeaux par l'armée de l'empereur. Géraſme fait de vains efforts pour la défendre; ce brave & ancien Chevalier périt dans une ſortie; la garniſon ſoutient à peine le premier aſſaut, & parle auſſitôt de ſe rendre. Eſclarmonde confie ſa fille Clairette à Bernard, l'un de ſes Chevaliers, & couſin de Huon, qui ſort la nuit du port dans une barque légère, & la conduit à l'abbaye de Cluny: il la remet dans les bras de ſon grand-oncle. Eſclarmonde ranime la garniſon, & prend elle-même les armes pour défendre la brèche; l'aſſaut eſt donné de toutes parts; la réſiſtance des Bordelois eſt vaine; les Allemands les forcent, les paſſent au fil de l'épée, & leur ducheſſe eſt priſe & conduite à la tente de l'empereur Thiéry. Celui-ci, quoique déja fort vieux, ne put voir la belle Eſclarmonde ſans lui rendre les armes; & bientôt ſes ſoins empreſſés apprirent à la ducheſſe que ſon vainqueur étoit ſon amant. Occupé de cette belle paſſion, Thiéry reprit, peu de jours après, le chemin de Mayence; il y amena la ducheſſe de Bordeaux, & employa tous les moyens de lui

plaire & d'adoucir ſa captivité. A peine fut-il arrivé dans Mayence, que, ne pouvant réſiſter à la voilence de ſon amour, & prévoyant bien qu'Eſclarmonde ne ſe rendroit point à ſes vœux tant qu'elle conſerveroit l'eſpérance de revoir Huon de Bordeaux, il fit courrir le bruit de la mort de ce Prince. Un capitaine de vaiſſeau nouvellement arrivé d'un long voyage ſur les côtes d'Aſie, vint à la cour de Mayence, & dépoſa que, témoin du naufrage de Huon de Bordeaux, il avoit vu le corps de ce prince rejeté par les flots ſur le bord de la mer.

Eſclarmonde reçut cette fauſſe nouvelle avec un déſeſpoir que rien ne put calmer. Thiéry crut devoir paroître partager ſa douleur, & fut long-tems ſans oſer lui parler de l'amour dont il brûloit pour elle; mais à la fin ne pouvant plus ſe contraindre au ſilence, il ſaiſit un moment qu'il crut favorable pour lui offrir ſon empire & ſa main. Eſclarmonde refuſa ſes offres, en le ſuppliant de la laiſſer toute entière à ſes regrets. Thiéry ne ſe rebuta point, & crut qu'avec le tems les diſpoſitions de la ducheſſe lui deviendroient plus favorables. Mais bientôt, importunée par les preſſantes inſtances de Thiéry, elle eſpéra de s'en affranchir par la fuite. Une de ſes femmes, dont l'eſprit & la fidélité lui étoient connus, fut chargée par elle de gagner

le patron d'une barque propre à ſuivre le cours du Rhin, & à voguer ſur la mer. Le patron feignit d'écouter cette propoſition, & la trahit. Thiéry, profitant de l'avis, fit ſemblant de favoriſer lui-même les meſures que la ducheſſe prenoit pour ſortir la nuit du palais; mais il la fit arrêter au moment où elle étoit prête à monter ſur la barque.

La fuite de la ducheſſe fut traitée de criminelle; elle fut enfermée dans une tour; & Thiéry l'abandonnant, en apparence, à la ſolitude & à la crainte d'un avenir ſiniſtre, prit ſur lui de laiſſer écouler près d'un mois ſans la voir. Au bout de ce tems, il eſpéra qu'abattue par-tout ce qu'elle venoit d'éprouver, elle ſeroit moins rebelle à ſes inſtances. Il alla la voir dans la tour, & lui renouvela l'offre de partager ſon trône avec elle, & de lui donner ſa main. Eſclarmonde mit alors plus de fermeté, de hauteur & de dédain dans ſes refus; & le vieux Thiéry perdant tout eſpoir, ſentit bientôt la haine ſuccéder à l'amour, & la fit enfermer plus étroitement. Six mois s'écoulèrent ſans que rien ébranlât la conſtance de la ducheſſe.

Thiéry fit partir alors un de ſes neveux, qu'il deſtinoit à lui ſuccéder, pour aller recueillir le tribut qu'il avoit impoſé aux Bordelois & aux autres habitans de la Guienne. Ce neveu, ſuivi

d'une troupe avide, traita Bordeaux & la Guienne avec la plus grande rigueur; il en rapportoit des richesses immenses, lorsqu'à son retour il fut attaqué par le bon abbé de Cluny, qui, s'étant mis à la tête des vassaux de son abbaye, avec le Chevalier Bernard, l'attendoit à son passage. Bernard tua de sa main le neveu de l'empereur, dont le détachement fut taillé en pièces. Toutes les dépouilles de la Guienne furent reprises & déposées dans l'abbaye de Cluny, où la jeune & charmante Clairette croissoit, embellissoit tous les jours, & recevoit, sous les yeux de son grand-oncle, une éducation digne de sa naissance. Quelques cavaliers, Allemands, échappés de l'action où le neveu de l'empereur avoit perdu la vie, portèrent la nouvelle de sa mort à Mayence. Thiéry, furieux de ce dernier échec, & ne cherchant que l'occasion de satisfaire sa vengeance, & la haine qu'Esclarmonde lui avoit inspirée par ses refus, fit assembler son conseil, & la fit condamner, par représailles, à être brûlée vive, comme victime de l'attentat de l'abbé de Cluny. Cette cruelle sentence alloit être exécutée, lorsque le roi de féerie Oberon, ému par la pitié comme par la tendresse qu'il conservoit pour Huon de Bordeaux, envoya Gloriand & Malembrun au secours d'Esclarmonde. Ces deux fidèles émissaires, sous la forme de

deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes, parurent dans la plaine où l'on avoit dreſſé l'appareil du ſupplice. Ils taillèrent en pièces le détachement qui voulut s'oppoſer à leurs premiers efforts; ils renversèrent le bûcher, délièrent Eſclarmonde, & la conduiſant à Thiéry : Apprends, dirent-ils à cet empereur, apprends à reſpecter une princeſſe innocente & vertueuſe, qu'Oberon prend ſous ſa garde; fais-lui rendre les ſoins & les honneurs qui lui ſont dus, & ſois sûr de périr par la mort la plus funeſte, au moment où l'on attenteroit à ſa vie ou à ſon honneur. A ces mots, Gloriand & Malembrun parurent étincelans de lumière, s'élevèrent de terre, & diſparurent dans le vague des airs.

Thiéry, n'oſant réſiſter aux ordres d'Oberon, dont il connoiſſoit le pouvoir, fit conduire la ducheſſe dans un de ſes palais, éloigné de celui qu'il habitoit. Elle y fut traitée ſelon ſa naiſſance & ſon rang ; bientôt même ſon cœur ſe rouvrit à de nouvelles eſpérances. Une des femmes que l'on avoit placées près d'elle pour la ſervir, touchée des larmes, des graces & de la douceur de la belle Eſclarmonde, vint un matin la trouver dans ſon oratoire, où les yeux baignés de larmes, elle déploroit la mort de ſon époux. Raſſurez-vous, Madame, lui dit cette femme ;

ıt-être le ciel conſerve-t-il celui que vous ;urez, pour le rendre bientôt à vos vœux : ır du capitaine de vaiſſeau, qui vous annonça ɔrt, je ſais par lui, que ce ne fut que par ɔrdres ſecrets de l'empereur qu'il parla, & ignore abſolument quelle eſt la deſtinée de votre époux. A ces mots la ducheſſe l'embraſſa tendrement ; &, ſe jettant à genoux pour remercier l'Être ſuprême, des larmes plus douces & les vœux les plus ardens exprimèrent le ſentiment délicieux qui rempliſſoit ſon ame.

L'auteur laiſſe Eſclarmonde dans cette poſition plus heureuſe, pour retourner dans l'île de la montagne d'aimant.

Huon, après avoir épuiſé ſes forces pour monter ſur la montagne eſcarpée, eſpérant trouver au-delà un pays habité, reconnut avec une ſorte de déſeſpoir, qu'il étoit dans une île inacceſſible de toutes parts. Il apperçut ſur cette montagne un beau château, mais qui paroiſſoit inhabité, les ronces & des halliers, ayant preſque rempli le chemin qui y conduiſoit. Cependant Huon, preſſé par la faim, grimpe, arrive, & entre dans ce château qu'il trouve abſolument déſert; il y paſſe pluſieurs jours ſans y trouver que quelques fruits ſauvages ſur les arbres d'un jardin qui paroiſſoit être depuis long tems en friche. Ce ne fut que le neuvième jour qu'il apperçut une trappe avec

cette inſcription: *Quiconque oſera pénétrer ſous cette trappe, l'ame ſouillée de quelque crime, y trouvera la mort; mais le chrétien aimé de Dieu peut y deſcendre avec confiance.* Huon, implorant la miséricorde du Très-Haut, leva la trappe, deſcendit, par un eſcalier commode qu'elle cachoit, dans un riche ſallon, rempli de toutes ſortes de proviſions & de mets délicieux: des mains inviſibles ſemblèrent auſſitôt le ſervir; & lorſqu'il eut réparé ſes forces, il ſe ſentit doucement entraîné dans une chambre richement meublée, où le ſommeil acheva de le rétablir dans ſon état naturel. Il paſſa quelques jours en ce château, & ſans ceſſe il regardoit vers la mer. Il cherchoit vainement les moyens de ſortir de ce lieu ſolitaire, lorſqu'il vit un gros vaiſſeau, entraîné rapidement vers la montagne, ſe briſer contre les rochers, avec un bruit horrible. Peu de momens après, une barque ſurchargée de monde, parut s'approcher beaucoup plus lentement; il remarqua même que les paſſagers, connoiſſant le danger, avoient prévenu la violence du premier choc, en oppoſant leurs avirons; & que, quoique la barque ſe fût renverſée en abordant, ils deſcendoient heureuſement ſur le rivage de l'île.

Huon vint promptement à leur ſecours; &, jugeant à leurs habits qu'ils étoient de différentes

nations, il leur demanda quelle étoit leur croyance. Une partie portant une main à ſon turban, s'écria *Allah ! Allah !* Un vieillard vénérable, ſe jetant à genoux avec le reſte de l'équipage, répondit : Nous croyons en l'Homme-Dieu, qui naquit & qui mourut pour nous. A ces mots Huon embraſſe le vieillard, qui ſe fait reconnoître pour l'évêque de Milan, & qui lui dit que, revenant du ſaint ſépulcre, & ſon vaiſſeau dérivant par une tempête affreuſe, il a ſauvé une partie de l'équipage d'un vaiſſeau Turc, qu'il avoit vu ſubmerger ſous ſes yeux. Huon le conſola, lui conta ſon aventure, & lui fit eſpérer le ſecours céleſte. Il le conduiſit au château, ſuivi de ſes plus fidèles ſerviteurs, qu'il renvoya chargés de vivres pour ceux qui étoient reſtés ſur le rivage; mais ayant fait lire l'inſcription à l'évêque, il lui conſeilla d'exhorter les Turcs à recevoir le baptême. L'évêque s'acquitta de ce ſoin avec zèle. Quelques Turcs, perſuadés par la vérité de ſes inſtructions, promirent de ſe faire chrétiens : dix d'entr'eux perſiſtèrent dans leurs erreurs ; preſſés par la faim, ils promirent quelques heures après d'obéir, mais ce ne fut que des lèvres qu'ils en prononcèrent le ferment. A peine les vivres que Huon & l'évêque de Milan leur diſtribuèrent eurent-ils touché leurs lèvres, que ces dix Turcs tombèrent morts. Tous les

autres jouirent des bienfaits du ciel, & furent fidèles à leur promesse. Le lendemain, ils étoient prêts à jouir des mêmes secours, lorsqu'ils furent effrayés par l'aspect horrible d'un griffon qui, planant un moment dans les airs, fondit tout-à-coup sur un des dix morts de la veille, & s'envola en le tenant lié dans ses serres. Le lendemain & le jour suivant, le même griffon reparoissant, & ayant chaque fois emporté l'un des cadavres, Huon ne pouvant trouver aucun moyen de sortir de cette île, eut l'audace d'imaginer de se faire emporter par le griffon. Ce fut en vain que l'évêque de Milan fit tous ses efforts pour l'en détourner. Huon se couvrit de deux forts hauberts l'un sur l'autre, & portant son épée nue couchée sur l'une de ses côtes, il s'étendit & se plaça, la face contre terre, au nombre des morts qui restoient encore. Le griffon revint en effet; &, choisissant Huon comme la proie qui lui paroissoit la plus grosse, il le saisit avec ses longues serres, & l'emporta dans les airs. Pendant quelques heures, Huon ne vit que le ciel & la mer; il souffrit des douleurs cruelles, qu'occasionnoit la pointe des serres qui pénétroient au travers des mailles de ses hauberts; il apperçut enfin une montagne qui s'élevoit jusques dans les nues; & le vol du griffon redoublant d'impétuosité, il fut en peu d'instans porté sur le sommet de la mon-

tagne, où le griffon le laiſſa tomber aſſez doucement, & reprit ſon vol vers une autre montagne qui s'élevoit à quelque diſtance.

Huon ſe remit bientôt du léger étourdiſſement occaſionné par ſa chûte; il commençoit même à parcourir le ſommet de cette montagne, lorſque trois autres griffons bien moins gros que le premier, vinrent, les ailes déployées, fondre ſur lui. Il reçut l'un des trois ſur la pointe de ſon épée, & le fit tomber mort; les deux autres le renversèrent, & cherchoient à rompre les mailles de ſes hauberts pour le déchirer: l'intrépide Huon, ſe relevant avec force, leur porta des coups terribles, & parvint à les tuer. Aux cris que ces monſtres firent en mourant, le grand griffon arriva, & fondit avec la rapidité d'une flèche pour l'enlever; mais Huon, eſquivant ſa première atteinte, lui coupa une patte; &, malgré les coups de bec qu'il ne put éviter dans le combat, il parvint à lui fendre la tête. Epuiſé par la fatigue & par le ſang qui couloit de ſes bleſſures, Huon apperçut une fontaine, vers laquelle il ſe traîna pour appaiſer ſa ſoif. Cette fontaine étoit ombragée par des arbres couverts des plus beaux fruits; l'eau qui couloit étoit pure, & le ſable & les cailloux que cette eau tranſparente couvroit, brilloient du feu des diamans. Huon délace ſon caſque, puiſe de l'eau: à peine

a-t-elle touché ses lèvres, que son sang cesse de couler, que ses blessures se ferment, & que ses forces sont réparées; il les sent redoubler en mangeant des fruits qu'il cueille. Il parcourt le sommet de la montagne: jamais la nature ne parut plus riche & plus brillante à ses yeux; les fleurs & les fruits parfumoient l'air. Huon enchanté, & dans une douce rêverie, se croyoit transporté dans le jardin où la puissance & la bonté divine avoient placé notre premier père. Il ne sortit de cet état d'admiration, que pour écouter une voix douce qui frappa son oreille, & lui dit ces mots: » Rends graces au ciel, qui, récompensant tes » vertus & ton courage, t'a fait parvenir à la fon» taine & à l'arbre de Jouvence. La puissance di» vine te permet de cueillir seulement trois » pommes de cet arbre; elles ont le pouvoir de » rendre les forces & la beauté de la jeunesse, au » vieillard le plus accablé par le poids des » années; tu sauras les employer utilement: fais » une provision des autres fruits de ce verger, » descends sur la droite par ce chemin qui te » conduira sur le bord d'une rivière. Tu reverras » un jour Esclarmonde & Clairette; monte sur » l'esquif que tu trouveras amarré sur le rivage; » abandonne-toi, plein de confiance, aux soins » paternels de la providence. «

Huon se prosterna pour rendre graces à l'Être

ſuprême : il obéit ; & bientôt parvenu ſur le bord de la rivière, il trouva l'eſquif le plus ſuperbe, enrichi par l'or, l'ivoire & les pierreries les plus brillantes. Il s'embarqua, & ſe laiſſa aller au cours de la rivière, qui, d'heure en heure, lui parut augmenter de viteſſe. Après avoir navigé pendant deux jours, le lit de la rivière lui parut ſe rétrécir de plus en plus, juſqu'à l'arcade d'un canal ſouterrain où l'eſquif vogua plus rapidement, & où le jour diſparut bientôt à ſes yeux. Huon reſta une ſemaine entière dans cette obſcurité, vivant des fruits qu'il avoit apportés du verger de la montagne. Au bout de ce tems, la barque s'étant arrêtée dans un tournant, Huon fut très-ſurpris de voir que l'eau paroiſſoit brillante, d'une lumière qui n'étoit point celle du jour : bientôt il s'apperçut que cette lumière provenoit des cailloux du fond de la rivière, peu profonde à l'endroit où l'eſquif s'étoit arrêté. Il profita de ce moment, pour remplir à moitié le fond de l'eſquif de ces cailloux brillans ; &, donnant après un coup d'aviron, il fit rentrer l'eſquif dans le courant, qui l'entraîna plus rapidement que jamais. Il entendit alors au-deſſus de la voûte qui la couvroit, un murmure effroyable, tel que celui des vagues agitées, & des torrens roulans du faîte des montagnes. Mais rien ne put altérer ſon courage & ſa foi : l'un & l'autre redou-

blèrent, lorſqu'une lumière éloignée ſe fit entrevoir; & quelques heures après, l'eſquif ſortit de deſſous cette longue voûte, pour entrer dans une mer profonde & tranquille, qu'il reconnut pour être celle de Perſe. Les voiles de l'eſquif, ployées juſqu'alors, s'enflèrent d'elles-mêmes, & le ſecond jour, au lever du ſoleil, le vaiſſeau vint aborder dans le port de Tauris (1). Un vieux & puiſſant amiral donnoit des loix à ce riche pays; & Tauris étoit la capitale qu'il ſe plaiſoit à habiter.

Un grand concours de peuple & de mariniers, s'avance pour admirer la richeſſe du vaiſſeau: quelques étrangers ſe mêlent avec eux; & bientôt le Chevalier Bernard, qui s'étoit mis en quête de ſon couſin, accompagné de deux autres Chevaliers de Guienne, reconnoît Huon; & vole entre ſes bras. Pendant qu'ils ſe rendent compte mutuellement de tout ce qui les intéreſſe, le vieux amiral, averti de l'arrivée du riche eſquif, envoie chercher l'étranger. *Vaſſal*, dit l'amiral au duc de Bordeaux, *tu me parois étranger, & de différente religion que la mienne. Si tu veux être reçu*

(1) Trait d'une extrême ignorance en géographie. Tauris eſt en Perſe, au milieu des terres, aſſez loin de la mer Caſpienne, & encore plus de la mer Noire & du golfe Perſique.

dans mes états, commence par me payer le tribut que tu me dois. Seigneur, lui répondit Huon, *rieu n'eſt ſi juſte, & je m'y ſuis préparé.* A ces mots il tire d'une bourſe une eſcarboucle & un diamant verd, d'une groſſeur prodigieuſe. Bernard venoit de lui faire connoître le prix & les vertus de ces deux admirables pierreries, qui étoient du nombre de celles dont il avoit chargé ſon eſquif pendant ſa route ſouterraine. *Celle-ci*, continua le duc de Bordeaux, *a la propriété de garantir celui qui la porte, de toute eſpèce de poiſons & d'enchantemens ; celui qui ſera poſſeſſeur de l'autre, n'aura plus à craindre de péril, ou par le fer ou par le feu. Daignez, ſeigneur, les accepter toutes deux pour mon premier hommage.*

L'amiral, qu'une longue expérience rendoit connoiſſeur dans les ouvrages de la nature, comme dans la connoiſſance des hommes, admira la richeſſe de ce préſent, & crut y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel. Ce vieillard vénérable, qui rendoit ſes ſujets heureux depuis près de 80 ans, en étoit adoré. Sa juſtice, ſes mœurs douces, étoient célébrées dans l'Aſie : i ne manquoit à tant de vertus réunies, que d'être éclairées par les lumières d'une religion divine. » Noble étranger, répondit-il à Huon, le pré- » ſent que vous me faites, vaut plus que les » quatre meilleures cités de mes états ; mais je

» desire le reconnoître : passez dans mon cabinet, » ouvrez-moi votre cœur, & croyez, de ce moment, que votre confiance vous acquerra l'ami » le plus zélé. «

Huon éprouva en ce moment, pour ce vénérable vieillard, ce sentiment secret qui nous prévient & qui nous attache : il n'hésita pas à lui raconter toutes ses aventures. L'àmiral fut attendri ; la même sympathie parloit dans son cœur, en écoutant tous les malheurs que Huon de Bordeaux venoit d'éprouver. « Que ne suis-je encore » en état de porter les armes, dit-il au duc de » Bordeaux, je vous conduirois moi-même à » Mayence, à la tête de cent mille hommes, » pour délivrer l'épouse chérie dont la captivité » fait couler vos larmes. Les glaces de l'âge » m'empêchent seules de prendre le commande» ment de l'armée que je vais assembler pour » marcher sous vos ordres.... Ah ! Seigneur, » dit Huon, en se jetant à ses genoux, vous » pouvez faire encore plus mon bonheur. Votre » ame vertueuse mérite de connoître & d'ai» mer le Dieu que j'adore. Voyez de quels af» freux périls son pouvoir a su me tirer. Ah ! » Seigneur, croyez un serviteur fidèle, pénétré » des vérités de la religion qu'il vous annonce. » Croyez qu'il n'est rien qui soit impossible à la » puissance de mon Dieu, comme à sa bonté.

» J'ose vous annoncer de sa part le plus grand » des bienfaits, si vous renoncez à la foi de votre » faux prophète, pour embrasser celle d'un Dieu » qui voulut naître & mourir pour nous. S'il faut » des miracles pour vous persuader, reconnoissez » tous ceux qu'il a faits pour un foible pécheur, » tel que moi. Sachez que si vous élevez votre » ame à l'aimer & à lui rendre le culte qui lui est » dû, sa puissance, que rien ne peut borner, » peut effacer en un instant ces rides imprimées » sur votre auguste front, & lui rendre la fraî- » cheur & la sérénité de la jeunesse. »

L'amiral, surpris des grandes promesses que Huon de Bordeaux osoit lui faire, ne balança pas à lui promettre qu'il embrasseroit la religion de ce Dieu bienfaiteur. « Faites assembler toute » votre cour, lui dit Huon, & les principaux » chefs de vos armées; c'est en leur présence que » je vais implorer pour vous les bienfaits du » Dieu dont ils vont connoître toute la puissan- » ce. » Sur le champ l'amiral de Perse exécute ce que le duc de Bordeaux lui prescrit; & lorsque ses principaux sujets sont assemblés, il monte avec Huon sur un théâtre élevé, d'où cette nombreuse assemblée pouvoit le voir. Alors Huon, se prosternant à genoux, adressa la plus ardente prière au ciel; & faisant le signe de la croix sur l'une des trois pommes qu'il avoit cueillies:

« C'eſt au nom d'un Dieu crucifié que je vous la » préſente, dit-il à l'amiral. » Ce prince lève les yeux, mange la pomme; & ſur le champ ſes rides s'effacent, ſes cheveux & ſa barbe blanche reprennent leur couleur, ſes dents & ſes forces renaiſſent; & l'amiral, à la vue de ſes ſujets, revient à l'âge de trente ans. Un miracle ſi frappant convertit à l'inſtant l'amiral & ſes ſujets; ils s'empreſſèrent tous également de recevoir les eaux ſalutaires du baptême; & regardant Huon comme leur bienfaiteur, l'amiral, plein de reconnoiſſance, raſſemble dans peu de jours une armée formidable, pour aller délivrer la belle Eſclarmonde.

La flotte que l'amiral avoit ſur la mer Noire étant prête, il la fit diriger vers la forte ville d'Angorie, dont le peuple étoit le plus cruel ennemi des Chrétiens. Un coup de vent ayant approché le vaiſſeau d'un rocher élevé qui dominoit ſur une île, Huon apprit que ce lieu ſe nommoit le déſert d'Abillant, & que nul chrétien ne pouvoit en approcher ſans perdre la vie. C'en fut aſſez pour animer ſon zèle & ſon courage; &, malgré les prières & les remontrances de l'amiral, il s'embarqua ſur une chaloupe, & ſe fit deſcendre ſur le bord de l'île. À peine y fut-il arrivé, qu'un nouveau coup de vent éloigna la flotte de l'amiral; & ſa chaloupe s'étant briſée contre les roches, Huon demeura ſeul, ſans autre reſſource que ſa

constance & sa foi. Il passa le reste du jour à monter sur la montagne, & se retira sous un rocher pour passer la nuit.

S'étant mis en marche dès la pointe du jour, il parvint au sommet de la montagne, qui formoit une grande planimétrie. Huon la parcourut quelque tems sans rien voir d'extraordinaire; à la fin il apperçut un gros tonneau couvert de cercles de fer, qui rouloit avec autant de bruit que de rapidité sur cette petite plaine : il s'avança pour se voir passer de plus près ; il en entendit sortir des gémissemens, &, trouvant un gros maillet de fer à ses pieds, il s'en servit pour arrêter le tonneau. Une voix plaintive s'écria : *Qui es-tu, toi qui calmes un instant mon supplice ?* » Je suis homme, » dit Huon, qui te conjure par le Dieu vivant » de me dire qui tu es, & si je peux te donner » du secours..... — Oui, tu le peux, répondit la voix avec plus de force ; prends ce » maillet de fer, brise ce fatal tonneau, tu me » délivreras ; & je te promets, en récompense, de te tirer de cet horrible désert.... » — Comment t'y prendras-tu, dit Huon ? — » Je te ferai descendre par un sentier à gauche, » jusqu'au bord de la mer, où nous trouverons » un démon qui m'attend depuis long-tems, & » qui nous fera traverser, dans son esquif, le » bras de mer qui nous sépare de la terre.....

» — Mais, dit auſſi-tôt Huon, tu ne m'as point
» répondu juſqu'ici ſur ton ſort, ton nom, &
» le pouvoir qui te retient dans ce tonneau....
» — Ah! dit la voix, je ſuis le malheureux
» Caïn: pour me punir du meurtre de mon
» frère, l'Eternel m'enferma dans cet horrible
» coffre plein de ſerpens & de pointes ardentes,
» dont je ſuis déchiré ſans pouvoir mourir.
» Mais tu m'as promis ton ſecours; ſers-toi de
» ce maillet, & dépêche-toi de me délivrer.....
» — Je m'en garderai bien, répondit Huon;
» je n'irai point contre la volonté du Très-
» Haut..... — Ah! traître, dit Caïn, pour-
» quoi me l'as-tu donc promis? « Huon, pour toute réponſe, lâcha le tonneau, qui, roulant avec plus de rapidité que jamais, le mit bientôt hors de portée d'entendre les hurlemens & les imprécations de ce fratricide.

Il ne négligea cependant pas les notions qu'il en avoit reçues; & prenant le maillet ſur ſon épaule, il deſcendit au bord de la mer, où le démon, le prenant pour Caïn, le reçut dans ſa chaloupe, &, traverſant le bras de mer, le fit aborder ſur une côte voiſine d'Angorie.

L'amiral de Perſe formoit déja le ſiège de cette place; Huon le rejoignit au moment où les troupes ſe diſpoſoient à donner un aſſaut général: le brave Huon les conduiſit à la brèche,

sur laquelle il arbora de sa main l'étendard de la croix; & la ville emportée, & le reste du pays soumis, laissèrent un passage libre à l'amiral de Perse, pour marcher vers Mayence.

Chemin faisant, l'auteur les conduit à Jérusalem : ils visitent le saint Sépulcre : Huon combat & tue le Soudan d'Égypte, qui l'envoie défier. La flotte de l'amiral de Perse le descend à Marseille; & Huon, ne voulant pas porter la guerre en Europe, met toute son espérance dans les secours du ciel, remercie l'amiral, s'en sépare; & suivi de Bernard, de ses deux compagnons, & d'un mulet qui porte une partie de ses pierreries, il descend sur les côtes de France.

Huon partit le lendemain de Marseille, & prit la route de Cluny. Il laissa croître sa barbe; &, quand il fut à l'avant-dernière journée de sa marche, il fit rester Bernard & sa suite en arrière, & se présenta, sous l'habit d'un pauvre pélerin, à la porte de l'abbaye. L'abbé de Cluny se faisoit un devoir de leur donner à tous l'hospitalité: mais il n'en arrivoit aucun qu'il ne lui fît raconter tout ce qu'il avoit vu pendant le cours de son pélerinage, dans l'espérance qu'il lui donneroit des nouvelles de son neveu. Huon, attentif à déguiser sa voix, & plus encore à cacher sa tendre émotion en revoyant cet oncle qui lui étoit si cher, & qui étoit acca-

blé par le poids des années, lui raconta quelques-unes de ses aventures, sous un autre nom que le sien; il l'assura qu'il avoit vu le duc Huon de Bordeaux, & qu'il avoit été témoin du rajeunissement de l'amiral de Perse. Le bon abbé & ses religieux n'y purent ajouter foi, & commençoient à prendre le pélerin pour un aventurier impudent: Huon soutint la vérité de son récit, en leur disant: Ce miracle arriva par la vertu d'une pomme à-peu-près semblable à celle que voilà. Plût-au-ciel, ajouta-t-il, que celle-ci pût produire le même effet sur monseigneur l'abbé! jamais elle ne pourroit être mieux employée. Le vieux abbé sourit, prit la pomme, & fut étonné du parfum délicieux qu'elle répandoit. Huon le pressa de la manger avec de si vives instances, que le bon vieillard ne put le refuser. Quel fut son étonnement & celui des religieux, lorsqu'ils apperçurent un changement aussi soudain que celui que l'amiral avoit éprouvé! L'abbé de Cluny se retrouva à l'âge de trente ans, plein de force & de santé. Son premier mouvement fut de rendre graces au ciel, & le second de regarder plus attentivement le pélerin qui devenoit son bienfaiteur. » Ah! mon » cher neveu, tout autre que vous, s'écria-t-il, » auroit-il pu me faire un aussi grand sacri» fice? « Huon se jette entre ses bras, & des

cris de joie, de surprise & d'admiration, s'élèvent de toutes parts. La belle Clairette accourt à ces cris; elle voit Huon, que l'abbé tient serré sur son sein : son cœur parle; elle ne doute plus que ce ne soit son père; elle se jette à ses genoux, qu'elle embrasse & qu'elle mouille de ses larmes; l'heureux Huon la relève, l'embrasse à son tour, & dans ce moment le souvenir de tous ses malheurs est effacé.

L'abbé de Cluny, fier de sa naissance, de son pouvoir & de ses forces qui venoient de renaître, vouloit prendre la résolution de rassembler ses troupes, de demander au roi de Bourgogne le secours que le suzerain devoit à ses grands vassaux, lorsqu'ils étoient injustement attaqués dans leur personne ou dans leurs possessions, & de marcher, à main armée, à Mayence, pour redemander Esclarmonde à Thiéry. Mais Huon de Bordeaux, pénétré de confiance dans les secours d'une providence qui sembloit l'avoir toujours conduit, & qui l'avoit tiré des plus grands périls, supplia son oncle de le laisser partir seul pour Mayence, sous son même habit de pélerin; & le pria de ne faire avancer les troupes qu'il alloit rassembler, que sur la frontière qui séparoit la France de la Germanie.

Dès le lendemain il part effectivement seul, n'ayant d'autres armes que son bourdon, &

muni ſeulement de quelques légères proviſions, de deux pierres précieuſes d'un prix ineſtimable, & de la troiſième pomme qui lui reſtoit des trois qu'il avoit cueillies ſur l'arbre de Jouvence. Huon arrive dans les fauxbourgs de Mayence, la veille d'une grande fête : il apprend que l'empereur doit la célébrer avec magnificence, & par les bienfaits qu'il doit répandre ſur les gens malheureux qui viendront implorer ſes ſecours ; il apprend même que ce prince s'eſt fait une loi d'accorder un don, tel qu'il puiſſe être, au premier qui ſe préſentera ſous ſes yeux dans la chapelle, à la fin de ſon oraiſon.

Une des deux pierres que Huon avoit apportées, avoit le pouvoir de rendre inviſible celui qui la portoit à nu ſur ſon ſein : il ſe ſert de cette pierre ; il traverſe le palais de Thiéry, paſſe au milieu de ſes gardes, & ſe place dans le coin de la tribune de l'empereur, dès que la chapelle eſt ouverte.

Thiéry, ſupporté par deux chambellans, & n'ayant plus qu'un reſte de vie, après avoir régné près d'un ſiècle, ſe place dans ſa tribune, fait ſon oraiſon, après laquelle il ordonne qu'on ouvre les portes à ceux qui viendront ſe préſenter. Huon ſaiſit ce moment ; il ôte la pierre qui le rend inviſible ; il prend l'autre dans ſa main qu'il élève, & ſe jettant aux genoux de

Thiéry: » Seigneur, lui dit-il, l'homme le
» plus malheureux vous requiert le don que
» vous avez promis d'accorder, & vous offre
» celui-ci. « L'empereur, ébloui par l'éclat &
la beauté de cette escarboucle, dont il connoît
à l'instant le prix & les propriétés, relève
Huon, & lui dit: » J'atteste le ciel qu'il n'est
» rien que je ne t'accorde. — Sire, reprit Huon
» en se jettant une seconde fois à ses genoux,
» commencez donc par me pardonner le sang
» que j'ai versé, & tous les griefs que vous
» pouvez me reprocher.... — Pélerin, dit
» l'empereur, ta demande m'étonne; mais je
» serai fidèle à mon serment: poursuis, je te
» pardonne; mais apprends-moi donc quels sont
» ton état & ton nom.... — Ah! Sire, lui
» répondit Huon, je suis ce malheureux Huon
» de Bordeaux, dont vous avez conquis &
» ravagé les états, & dont vous tenez l'épouse
» prisonnière. Rendez-la moi, Sire; rendez-
» nous nos états; oubliez le crime que Raoul
» avoit commis, & dont le ciel le punit par
» ma main; & recevez-nous & tous mes sujets
» au nombre de vos serviteurs les plus fidèles. «

L'empereur Thiéry, frappé de voir à ses pieds
ce grand prince, qu'il ne pouvoit s'empêcher
d'estimer comme un héros, & touché de voir
la confiance qu'il avoit dans sa religion & sa

générosité, relève Huon, autant que ses foibles bras peuvent le lui permettre : » Oui, duc de » Bordeaux, tout est effacé de mon souvenir ; je » vous accorde toutes vos demandes. « A ces mots, il s'avance au milieu de la chapelle, appuyé sur Huon ; il le fait connoître à ses grands vassaux, & le baise sur la bouche en leur présence, en signe de paix. — Ah ! Seigneur, » s'écria Huon, que votre belle ame est bien » digne de la grande récompense que le ciel » vous destine ! & qu'il est heureux pour moi, » qu'il se serve de ma main pour vous la don- » ner ! « A ces mots, il lui présente la troisième pomme qu'il avoit conservée. Thiéry la reçoit dans ses mains tremblantes ; &, levant les yeux vers le ciel, il mange le fruit précieux qui, sur le champ, lui rend la jeunesse, la force & la beauté. Rendre graces au ciel, embrasser Huon, le prendre par la main, & le conduire sur le champ, d'un pas ferme & léger, au palais où la belle Esclarmonde étoit détenue, fut le soin dont Thiéry s'occupa dans ses premiers transports de reconnoissance.

Ils arrivent à ce palais, où des cris de joie les avoient précédés. Esclarmonde, surprise, vient au-devant de l'empereur qu'elle ne reconnoît pas ; & son cœur palpite en voyant un pélerin accourir & se précipiter dans ses bras.

Thiéry les voit chanceler tous deux; il les soutient sans les séparer; leurs larmes coulent en abondance, & leur voix étouffée ne peut exprimer leurs transports. Thiéry, pénétré de tendresse & de reconnoissance pour Huon de Bordeaux, voulut réparer en partie les maux qu'il avoit fait souffrir à ces heureux époux, en les accompagnant lui-même jusqu'à l'abbaye de Cluny. Il y fit venir tous les officiers qu'il avoit établis à Bordeaux & dans la Guienne, pour leur faire prêter serment à leur légitime souverain; & il jura l'alliance la plus durable avec le duc de Bordeaux, dont il ne put se séparer qu'à regret.

Huon retourna triomphant à Bordeaux avec sa chère Esclarmonde, & la belle & jeune Clairette. Mais à peine eurent-ils reçu les hommages de leurs anciens sujets, qu'il se souvint de la promesse qu'il avoit faite au roi de Féerie, de l'aller voir dans son bois enchanté, quand tout le cours de ses malheurs feroit heureusement terminé. Esclarmonde, partageant sa reconnoissance pour Oberon, voulut le suivre dans ce voyage, après avoir pris, sans doute, des mesures pour assurer le repos de leur duché, & leur succession à l'aimable Clairette & à celui qu'elle épouseroit. Ils passèrent les mers, & Huon retrouva le chemin de la délicieuse forêt:

ils y entrèrent ſans crainte. A peine Oberon les vit-il arriver, qu'il ſe fit porter au-devant d'eux. » Je vous attendois, dit-il en les em-» braſſant, pour vous remettre mon royaume » de Féerie : il m'eſt permis enfin de quitter » ce monde périſſable, pour me rejoindre à » l'Être des êtres. « Il ne perdit pas un moment pour leur faire prêter ſerment par tous les génies qu'il s'étoit aſſujettis; il les revêtit de toute ſa puiſſance, & s'endormit du ſommeil des juſtes.

Convaincus que le reſte du Roman ne peut être de la même main que la première, nous avons cru ne devoir pas entreprendre davantage ſur la poſſeſſion légitime qui doit en reſter à M. ou Madame Oudot, éditeur de la biblio-thèque bleue. La contrefaction que nous pourrions faire de cette dernière partie, remplie de miracles, d'anachroniſmes, & de faits hors de toute vraiſemblance & ſans intérêt, coûteroit à notre probité, à notre goût & à notre loiſir.



GUÉRIN
DE
MONTGLAVE.

CET Extrait se trouvant être à-peu près dans le même état que celui d'Ogier le Danois, le même sentiment de justice & de bonne foi me force à le faire imprimer tel que je l'ai écrit, & tel qu'il est sur mon manuscrit que j'ai pareillement redemandé. Les lecteurs pourront facilement retrouver ce que ce changement peut leur faire perdre, en lisant ce même Extrait dans la Bibliothèque des Romans, mois d'Octobre 1778.

Il est difficile d'épuiser le fonds des Romans dont la scène & les événemens sont placés sous le règne de Charlemagne. La mémoire de ce grand prince fut, pendant les premiers règnes de la troisième race, bien chère aux François: elle leur est encore respectable; & les plus grands

souverains de l'Europe regardèrent long-tems comme leur plus grande illustration, l'honneur d'être alliés par leurs mères au sang de ce grand empereur.

Nous avons choisi jusqu'ici, parmi les Romans caractérisés par des faits relatifs à son règne, ceux qui paroissent donner l'idée la plus approchante des mœurs de son tems; celui dont nous allons donner l'Extrait nous a paru trop intéressant pour le négliger, & nous y trouvons plusieurs traits, plusieurs descriptions mêmes qui nous paroissent être l'aurore du goût qui commençoit à renaître, & qui devoit se perfectionner dans une nation ingénieuse & spirituelle, en des siècles plus éclairés.

PLAISANTE Histoire du très-preux & vaillant GUÉRIN DE MONTGLAVE, lequel fit en son tems plusieurs nobles & illustres faits en armes, & aussi parle des terribles & merveilleux faits de ROBASTRE & de PERDRIGON, pour secourir Guérin & ses enfans; avec sommaire du Roman de GALLIEN LE

RESTORÉ (1), *arrière-petit-fils du noble duc Guérin de Montglave.*

» A L'ISSUE de l'hiver, que le joli tems » de primavère commence, & qu'on voit arbres » verdoyer, fleurs épanouir, & qu'on oit les » oisillons chanter en toute joie & doulceur, » tant que les verts bocages retentissent de leurs » sons, & que cœurs tristes, pensifs & dolens » s'en esjouissent, s'émeuvent à delaisser deuil » & tristesse, & se parforcent à valoir mieux; « Charmante description du Printems, tirée mot pour mot du vieux Roman.

Le brave duc Guérin, fils de Florimond duc d'Aquitaine, jouissoit paisiblement de ses conquêtes dans la noble ville de Montglave. Cette superbe cité, reconnue de nos jours pour être la métropole des Gaules, & qui semble dominer sur la Saône & le Rhône, ne portoit point encore le nom de Lyon. Soumise pendant longtems au joug des Sarrasins, c'est à la valeur du fils du duc d'Aquitaine qu'elle devoit sa liberté, & que l'illustre chapitre-comte né de la ville de Lyon & de son église principale, devoit son retour à ses antiques possessions, à ses hon-

---

(1) Il est nommé Restoré, comme ayant été le restaurateur de la Chrétienté & de la Chevalerie.

neurs comme à l'exercice paisible de son ancien culte (1).

Gnérin vainqueur de Gasier, sultan de cette belle partie de la Gaule Narbonoise, le retenoit déja dans ses chaînes, lorsque l'amour l'arrêta dans celle que la belle Mabilette, fille de Gasier, fit porter à ce jeune conquérant.

Guérin mit sa nouvelle conquête aux pieds de Mabilette. L'apostole de Montglave, rappelé sur son siège, baptisa Mabilette & Gasier. Le vieux Sarrasin, qui sembloit n'attendre que cette grace du ciel pour rendre le dernier soupir, jouit encore, avant de fermer ses yeux pour toujours, du bonheur de voir sa fille unique souveraine de Montglave; & Mabilette & Guérin unis par les nœuds sacrés du mariage, reçurent, peu de jours après, ses derniers soupirs.

Guérin, possesseur d'une belle souveraineté, rendit à la ville de Montglave son ancienne splendeur. Occupé du bonheur de plaire à l'aimable Mabilette, les premières années de son paisible règne furent signalées par les beaux monumens dont il enrichit Montglave autant qu'il

(1) Les d'Albons, les Talaru, les Lévis, Saint-Georges, Damas, Foudras, & quelques autres noms anciens dans cet illustre chapitre, l'ont toujours soutenu dans son antique splendeur, ainsi que ceux qu'on y compte aujourd'hui.

la décora. Quatre princes que Mabilette lui donna, furent le prix de son amour. Heureux & tranquilles, s'aimer, se le prouver sans cesse, élever leurs enfans à la vertu, ce fut leur unique occupation pendant une assez longue suite d'années; & leurs quatre fils, déja forts & d'une adresse extrême à tous les exercices de la Chevalerie, étoient en état de porter les armes, lorsqu'un bruit de guerre retentit dans presque toute l'Europe, & fit faire des réflexions sérieuses à Guérin sur l'oisiveté dans laquelle ses enfans avoient vécu jusqu'alors.

Guérin ayant appris en même tems la mort de Florimond, duc d'Aquitaine son père, il fut très-surpris & très-courroucé de savoir que Hunaut, soutenu par une faction qu'il avoit eu le tems de former, s'étoit emparé de la souveraineté d'Aquitaine. Cet Hunaut devoit le jour à Guérin; il étoit le fruit d'un moment de foiblesse, dont Guérin, très-jeune alors, n'avoit pu se défendre. Une femme de chambre de sa mère, jeune & jolie, mais instruite déja par plus d'une défaite, avoit trouvé le jeune Guérin charmant; &, le guettant un soir loin de ses gouverneurs dans le lieu le plus solitaire d'un grand parc, Guérin avoit reçu d'elle la même leçon que, dans le roman de Daphnis & de Chloé, ce jeune berger reçoit de Licœ-

nion. Un fils en étoit né; & le vieux duc Florimond, qui se piquoit d'avoir été le plus vert galant de son tems, avoit élevé cet enfant (bien moins celui de l'amour que celui du plaisir d'un moment), Hunaut, guidé par sa mère, dont l'adresse & l'artifice avoient augmenté avec l'âge, avoit si bien séduit le bon vieux duc, qu'il l'avoit reconnu pour son héritier en mourant; & la famille de la mère d'Hunaut, devenue puissante, s'étoit rendue maîtresse des trésors du duc Florimond, & du gouvernement des principales villes de ses états.

C'est dans ces circonstances qu'un jour de fête solemnelle, Mabilette voyant à sa table ses quatre fils bien parés: Noble duc, dit-elle à son époux, sentez-vous aussi vivement que moi les graces que le ciel nous a faites en nous donnant ces quatre beaux fils, tels, que le moindre a déja l'air noble, la force & l'adresse d'un preux Chevalier? Guérin, pour la première fois de sa vie, laissa voir à Mabilette de l'impatience, & même de la colère dans ses yeux. » Eh! non, de par » Dieu! dame, lui répondit-il, je n'ai plus de » plaisir à les tenir dans ma cour; car je les vois » mener une vie fainéante, entre bals, soulas, » chasses & festins: telle vie ne leur acquerra » nul los, ains bornera leur chevance, à n'être » jamais que de très-petits compagnons. Sitôt le

» noble duc Guérin regarda ses quatre fils par
» moult grande fierté.... « L'aîné se nommoit
Arnault, le second Milon, le troisième Regnier,
& le plus jeune & le plus beau des quatre, se
nommoit Girard.

» Enfans, leur dit-il d'un air courroucé,
» ignorez-vous qu'après moi vous n'avez à par-
» tager que cette souveraineté qui me suffit à
» peine? Ignorez vous que les Sarrasins me re-
» tiennent encore plusieurs possessions, & ne rou-
» gissez-vous pas, grands, forts & de bonne
» race, tels que vous êtes, de n'avoir jamais
» haubert endossé, ni lance ébranlée contre nos
» ennemis communs? Ores me souviens je qu'é-
» tant de votre âge, je laissai père & mère,
» amis, jeux & bombances; je me rendis à la
» cour de Charlemagne, qui m'accueillit comme
» haut baron que j'étois. Il étoit jeune alors, il
» aimoit à gaber: Guérin, me dit-il un jour,
» j'aime en vous cette noble ambition, qui ne
» vous laisse voir aucune conquête au-dessus de
» votre courage; je parie que vous ne vou-
» driez pas jouer contre moi vos espérances
» sur cet échiquier, à moins que je ne misse
» contre, mon royaume au jeu. Non, de par
» saint Martin de Tours! repris-je vivement.
» Eh bien! voyons dit Charles, qui se croyoit
» fort aux échecs. Taupe, lui dis-je. Nous

» jouons; je lui gagne ſon royaume; il ſe met » à rire; moi je jure ferme en langue de *hoc*, » qu'il faut bien qu'il me paye par quelque » accommodement. « J'y conſens, mon ami, me dit-il. Tu connois mes prétentions ſur Montglave, dont les Sarraſins ſe ſont emparés: eh bien! je te les abandonne, & je te prêterai ſix mille lances pour en faire la conquête. Content de cet arrangement, je n'attendois que l'effet de ſa promeſſe; mais il lui fut bien impoſſible de me la tenir. Les Saxons s'étant révoltés, s'avancèrent juſqu'aux bords du Rhin; & Charles fut obligé de partir bruſquement avec toutes ſes forces pour les aller combattre.

J'eus le cœur aſſez haut pour n'être pas affligé de ce contre-tems; j'avois la parole de Charles, pour la conquête de Montglave; je pris mon parti de ne la devoir qu'à moi ſeul. Vous voyez quels ont été mes ſuccès; & vous autres quatre grands gaillards, ne rougiſſez-vous point de perdre tems & jeuneſſe à banqueter, comme pouſſins ſous une mue? Par la foi que je dois à monſeigneur ſaint Martin, mieux aimerois-je n'avoir point de lignée, que de la voir, comme la folle vigne qui ne porte point de raiſins. Ses quatre fils baiſsèrent la tête, dans la confuſion où les jeta le reproche du duc Guérin. Père, dirent-ils tous d'une voix, faites-nous délivrer armes, harnois,

& de quoi nous mettre en point, comme Chevaliers : ores rien de plus ne vous requérons que vos ordres & votre bénédiction. Enfans, leur dit le bon duc Guérin, bien m'appert que vous êtes dignes de votre ſang, & qu'en vous franchiſe & noble courage réſident. Or, ſus donc, Arnaud, vous vous en irez en Aquitaine, vous emparer de cette hoirie qui nous revient ſi légitimement. Milon, allez trouver un mien frère dans ſa belle cité de Pavie, & vous vous y gouvernerez ſelon l'occaſion de ſes avis. Vous Regnier, allez én France avec votre frère Girard; ſaluez le roi Charlemagne de ma part, attachez-vous à ſon ſervice; ne le fâchez en rien, car ce prince eſt léger de colère, ſur-tout ſoyez loyaux. Regnier, vous ſerez ſon connétable; & vous, Girard, vous ſerez ſon grand chambellan. Ses quatre fils lui prétèrent ſerment d'exécuter ſes ordres. Quand Mabilette les entendit, elle ſe mit à pleurer chaudement, & courut cacher ſes larmes dans ſon oratoire, où l'une de ſes demoiſelles la ſuivit en la reconfortant. Ma doulce dame, lui diſoit-elle, l'honneur de vos enfans ne vous eſt-il donc pas encore plus cher que le plaiſir de les voir? Qu'eſt-ce qu'un chat dans une maiſon, qui ne ſe repaît que d'ortolans, & qui ne ſait point prendre de ſouris? Il n'eſt qu'à charge, & ne mérite rien de celui qui le nourrit. Allez,

allez, dame; laissez-les aller leurs érres, & priez seulement le doux Rédempteur & la benoiste vierge Marie, qu'il les garantisse d'encombrier & de male fin. Mabilette larmoya long-tems encore, & puis se rendit. Providence sur-tout, dit-elle, ils sont grands & forts; le bon Dieu les garde! Je pense, en effet, que les quatre enfans, sont quatre jeunes éperviers, qui trop ont gardé le nid céans, & qu'il est tems qu'ils aillent travailler à bon gîte, & noble pucelle conquérir.

Guérin vit partir ses quatre enfans d'un œil sec: J'envie votre sort, leur dit il; &, bien que gouverner doucement mes vassaux & caresser Mabilette soit un genre de vie qui me plaise assez, mieux aimerois je encore aller chercher les hautes aventures, comme je le faisois autrefois, avec mes deux amis le terrible géant Robastre & l'enchanteur Perdrigon. Age & mariage, voyez-vous, mes enfans, amoindrissent souvent Chevalerie: me voici comme lion apprivoisé: mes amis sont devenus dévots; Robastre s'est fait hermite; Perdrigon a fait vœu de ne plus avoir affaire au diable, qui cependant faisoit tout ce qu'il vouloit, comme chien privé. Baste, notre vie à tous trois n'est plus qu'une espèce de sommeil; mais, par la vertu de Dieu, peu de bruit suffiroit pour réveiller mon nonchaloir; & je

crois bien que leurs patenoſtres ne tiendroient pas long-tems contre l'ardeur de vous ſecourir, ſi beſoin aviez de l'épée de votre père, de la maſſue de Robaſtre, voire même des ſorcelleries de Perdrigon. A ces mots, il les embraſſa; & tous les quatre étant montés à cheval, baiſsèrent le fer de leurs lances aux pieds de Guérin, reçurent ſa bénédiction, & partirent. Les quatre frères ſe ſéparent dès le ſecond jour; Milon prit le chemin de Pavie; Girard & Regnier, celui de la cour de Charlemagne; & Arnaud; l'aîné des quatre, arriva dans le courant du mois en Aquitaine, & deſcendit dans une hôtellerie de la ville capitale de ce pays, ſans ſe faire connoître.

L'hôte nommé Othon, & ſa groſſe petite femme étoient curieux, comme le ſont tous les gens de cet état. Frappé de l'air noble & courtois d'Arnaud, il deſcend à l'écurie, où l'unique écuyer qu'Arnaud avoit pour cortège, s'occupoit du ſoin de leurs deux chevaux. L'ami, dit Othon, dites-moi de grace quel eſt ce jeune Chevalier? Bien qu'il ait petite ſuite, & qu'il me paroiſſe de petite dépenſe, il me plaît bien de l'avoir chez moi. Cap de Dious, je le crois bien, dit cet écuyer en le regardant fièrement: eh donc! ce n'eſt que le duc d'Aquitaine ton ſouverain. L'hôte ne douta pas que l'écuyer ne

voulut le plaisanter; il crut tirer meilleur parti du maître; &, montant à la chambre avec sa femme, il osa questionner Arnaud sur les motifs de son voyage. Par la foi que je dois à Dieu, bel hôte, lui dit Arnaud, je viens ici pour recueillir l'héritage du duc Florimond mon aïeul. Je suis le fils aîné du duc Guérin, & cette grande seigneurie est mienne par le don qu'il m'en a fait. Mais, ajouta-t-il, gardez-moi le secret jusqu'à ce que je sois à tems de me faire connoître. Othon le lui promit; mais sa femme, la plus babillarde hôtesse des pays au-delà de la Loire, roula cinq ou six marches de l'escalier, pour aller plus vîte conter cette nouvelle à toutes ses commères, qui s'éparpillèrent aussitôt de tous côtés pour la publier; elle parvint en un quart d'heure au maire de la ville.

Le bâtard Hunaut étoit haï, méritoit de l'être; & le maire, homme de tête, le détestoit. Ce maire saisit vivement l'occasion de nuire au bâtard; & prenant son parti (soit que le fait fût faux ou véritable) d'animer une révolution qu'il préméditoit depuis quelque tems, il assembla promptement l'échevinage, que, bien revêtu de sa robe rouge & de son chaperon fourré, il conduisit à l'hôtellerie où logeoit Arnaud.

Ce maire avoit servi pendant ses belles années; il connoissoit le duc Guérin, dont il avoit tou-

jours suivi la bannière. Ce qu'il n'avoit pris d'abord que pour une espèce de fourberie dont il vouloit profiter, devint une réalité pour lui, lorsqu'il reconnut dans Arnaud tous les traits du duc Guérin son père: Ah! Monseigneur, s'écria-t-il en se jettant à ses genoux, c'est l'Ange protecteur de l'Aquitaine qui vous conduit à notre secours. Courez, dit-il aux échevins, assemblez nos bourgeois en armes, & ramenez-les promptement aux ordres de notre légitime souverain. Arnaud embrasse le maire, achève de se faire reconnoître; & le maire s'emparant de quelques vieilles armes rouillées qui paroient la cheminée de l'auberge, jure de répandre tout son sang pour la défense d'Arnaud, & pour chasser l'usurpateur. La révolution fut si prompte, que, lorsque le bâtard Hunaut apprit cette nouvelle, il sut en même-tems que tous les échevins & les chefs de quartier avoient déja juré foi & hommage à leur légitime souverain; ne voyant autour de lui que les vils parens de sa mère, plongés dans cette espèce de consternation qui naît de la lâcheté de l'ame, il tint conseil avec eux. Il résolut de feindre & de se rendre lui-même aux pieds du nouveau duc, de tâcher de gagner sa confiance, & de chercher & saisir l'occasion de le perdre par quelque trahison. Il exécuta son projet avant tant d'adresse, que sa

feinte amitié, son respect, son dévouement pour Arnaud, touchèrent la belle ame de ce prince. Cher Hunaut, lui dit-il, je n'oublie point que le sang du duc Guérin coule également dans nos veines; & je partagerai toujours avec vous & mes biens & ma puissance, pourvu que vous ne vous écartiez jamais de la loyauté que vous dûtes recevoir avec le jour, & que vous m'aidiez à faire le bonheur des habitans de ces belles provinces.

Arnaud, maître de l'Aquitaine, se fit bientôt adorer de ses nouveaux sujets. Plaise au Ciel, disoit-il souvent, que mes frères aient le même succès dans leurs entreprises! Ses vœux étoient pleinement exaucés pour Milon; son oncle Ansseaume, duc de Pavie, en voyant arriver ce fils du duc Guérin son frère, en remercia le Ciel, qui sembloit lui donner dans Milon un fils, qu'il n'en avoit point obtenu jusqu'alors. Ce fut comme un prince qui devoit être un jour son successeur, qu'il présenta Milon aux seigneurs de ses états; & les deux premiers frères admirèrent alors également la haute sagesse du noble duc leur père, qui, de Chevaliers oisifs & de peu de renom qu'ils étoient auparavant, les avoit mis à même de figurer avec les plus grands princes.

Il semble que, dès ce monde-ci, la béné-

diction du Ciel se répande sur les enfans soumis au pouvoir paternel; les deux derniers fils de Guérin de Montglave l'éprouvoient alors comme leurs frères aînés. Regnier & Girard, en partant de Montglave, avoient suivi le cours du Rhône : ils admiroient la rapidité de ce beau fleuve, tantôt resserré dans son lit par des montagnes élevées, tantôt répandant la fraîcheur & portant l'abondance dans des plaines immenses & fertiles. Les clochers élevés & nombreux d'une belle cité située sur ce fleuve, frappèrent leurs regards; & Girard, enchanté de la situation & de la beauté de cette ville, desira de la posséder.

Rien ne paroît impossible à la jeunesse, lorsque son imagination s'enflamme, & que son cœur s'ouvre à ses premiers desirs. Je juge, dit Girard à son frère, par ce que le noble duc notre père nous a dit, que cette belle cité doit être celle de Vienne; & de par Saint Denis! je m'en regarde dès ce moment comme le duc. Il seroit bien étrange, que Charles, qui perdit tout son royaume aux échecs contre notre père, osât me refuser cette petite partie de ses états.

Plein de cette idée, que Girard réalise déja dans sa tête, il entre dans Vienne avec Regnier, & parle en maître à tous ceux des habitans qui se présentent sur ses pas. Les uns se moquent

de ses prétentions, & le regardent comme un insensé ; les autres admirent la beauté, l'air noble & la gentillesse des deux frères. Le commandant de la ville, averti de leur arrivée, & des propos audacieux que Girard avoit tenus, vient lui-même pour reconnoître quels sont ces deux Chevaliers gascons qui portent si loin les plaisanteries inconsidérées de leur pays : frappé d'admiration à l'aspect des deux frères, il perd toute idée de réprimer leurs gasconnades ; il les prévient de politesse, & les engage à venir se reposer dans le château. Girard lui dit, que c'est vraiment bien son intention de voir & de reconnoître un château qu'il doit habiter bientôt en souverain. Le commandant, homme prudent, ne le contrarie point, lui donne un excellent dîner ; & le bon vin de Côte-rôtie ayant établi la confiance & la gaieté, le commandant apprend quelle est la haute naissance des deux frères ; & de ce moment il prend un ton plus respectueux, pour continuer la conversation. Girard lui raconte avec franchise quelles sont les instructions qu'il a reçues de son père, & l'événement de la partie d'échecs, sur lequel il se fonde pour obtenir de Charlemagne le duché de Vienne.

Le commandant, enchanté de la franchise, de l'élévation & des graces vives & naturelles qu'il trouve dans Girard : Par saint André ! lui

dit-il, je ne trouve plus vos prétentions ſi téméraires. Notre grand Charles eſt auſſi juſte que magnifique, bien me ſemble que vous n'en ſerez pas refuſé; & de cœur & d'ame, je le deſire, & me donne à vous. Et moi à vous, cher commandant, dit Girard en buvant à ſa ſanté; je cours trouver Charles, & j'eſpère revenir bientôt, comme duc de Vienne, vivre & partager avec vous, mes biens & mon autorité.

Le commandant reconduiſit les deux frères juſqu'aux portes de Vienne, en leur rendant les plus grands honneurs; ils reprirent leur chemin, & ſans s'arrêter ils arrivèrent à Paris.

Se reſſouvenant des inſtructions de leur père, ils ſe rendirent d'abord au palais de Charlemagne. Ce prince en ce moment étoit à table avec le duc Naymes de Bavière, Richard duc de Normandie, & Salomon duc de Bretagne.

Les huiſſiers du palais parurent ſurpris de voir entrer avec liberté, dans l'intérieur de l'appartement de Charles, deux jeunes Chevaliers qu'ils ne connoiſſoient pas; ils les arrêtèrent dans la pièce qui précédoit celle où Charles étoit à table. Girard, très-impatient de ſon naturel, leur dit vivement, qu'ils étoient bien en droit de ne pas attendre. Quels gens êtes-vous donc, leur dit brutalement l'un des huiſſiers? Le pétulant Girard lui répondit

Apprends, ruſtre, que tu vois ici le connétable & le grand chambellan de Charles. —Parbleu, dit l'huiſſier, je ne vois que deux fous, auxquels je vais donner de cette maſſe ſur les oreilles. En même tems il la leva ſur Girard, qui, la lui ſaiſiſſant, l'arrache, l'en frappe, & l'étend mort à ſes pieds. En voulez-vous autant? dit-il aux autres qui s'enfuirent, en jetant de grands cris. La porte de l'appartement de Charles s'ouvrit, & le duc Naymes s'avança. Frappé de ſon air noble & vénérable, Girard laiſſa tomber la maſſe, s'approcha d'un air reſpectueux : Seigneur, dit-il au duc Naymes, Charles pourroit-il ſouffrir que ſes valets oſaſſent menacer dans ſa cour les fils de ſon plus ancien ami? Ce ruſtre a levé ſa maſſe ſur moi, je l'ai puni; c'eſt le moins que pouvoient faire deux grands officiers de la couronne. Charlemagne ayant entendu ces derniers mots, s'avança lui-même: Jeunes gens, leur dit-il, qui vous a donc nommés mes grands officiers? — Sire, répondit Girard, c'eſt celui dont vous êtes trop juſte pour ne pas reconnoître vous-même les droits. Le noble duc Guérin de Montglave ne vous gagna-t-il pas votre royaume dans une partie d'échecs? l'avez-vous payé? doit-il à votre ſecours la conquête qu'il a faite de Montglave? & ce franc & noble prince n'eſt-il pas

bien en droit de vous donner pour connétable & pour grand chambellan, nous, ses deux fils, qu'il vous envoie pour vous servir, & tenir leur fortune de vous? — Enfant, dit Charlemagne, en admirant la beauté du jeune Girard & son air assuré, vous êtes un peu trop vif; mais vous m'êtes cher : votre noble père est mon ami; c'est l'un des plus vertueux Chevaliers que je connoisse: j'aime & respecte votre mère Mabilette: je vous retiens tous deux dans ma maison, & je me charge de l'amende (1) que vous devez aux parens de mon huissier.

Les deux jeunes frères furent très-caressés par Charlemagne, & par ses pairs qui se trouvoient tous avoir été amis & compagnons du brave Guérin. Girard n'étoit pas moins aimable que prompt; son caractère altier, ne pouvoit déplaire à Charles; & les deux frères lui parurent bientôt être dignes du sort élevé qu'il leur destinoit.

Les quatre fils de Guérin se trouvoient donc alors dans la position que ce sage père avoit prévue, & les prières de Mabilette avoient été exaucées; mais c'est presque toujours par les

(1) Dans ce tems-là, l'on évaluoit l'amende pour un simple meurtre, selon l'état & la qualité du mort: on étoit absous en payant l'amende taxée.

maux, comme par les biens, que la Providence éprouve les grandes ames, & bien des malheurs, bien des périls devoient précéder la haute destinée de ces quatre frères.

Arnaud, l'aîné des quatre, se voyant maître paisible, en apparence, de la belle province d'Aquitaine, écouta les prières de ses fidèles sujets, qui desiroient voir naître de lui un successeur des vertus qu'il leur faisoit adorer.

Toujours séduit par le bâtard, il crut ne pouvoir mieux faire que de le consulter, & ce fut une arme qu'il donna lui-même à ce traître, pour exécuter le plus noir projet. Le sultan Florent, lui dit Hunaud, possède de grands états voisins des vôtres, & cinq ans restent à s'écouler, avant la fin des trèves qui sont jurées entre nous; sa fille unique Frégonde est la plus charmante créature qui respire: il est vrai qu'elle croit en Mahom, mais cet imposteur n'a pas assez attaché les femmes à son culte, pour les y retenir; on croiroit même qu'il ne s'en est pas soucié: car, si l'espoir de ces belles houris qu'il donne aux Musulmans, fait tant d'impression sur leur ame, une récompense semblable pour les femmes, en eût fait encore des prosélytes plus vives & plus zélées: il vous sera donc très-facile de lui donner des idées plus élevées & plus vraies de la béatitude éternelle; &, charmant & fait pour lui plaire,

plaire, vous la persuaderez facilement des vérités de notre sainte loi.

Arnaud, qui crut ne pouvoir faire une meilleure œuvre, que de convertir une très-jolie Sarrasine, prit le parti d'aller à Beaulande, capitale des états du sultan Florent, & le jour de son départ fut arrêté. Hunaut, dans le court intervalle qui précéda ce jour, envoya d'avance l'un de ses confidens au sultan Florent; & ce confident, accoutumé, comme son maître, aux fourberies les plus coupables, fit entendre à Florent, que les deux princes étoient disposés dans leur cœur à renoncer à leur culte, pour suivre le sien. Florent, dans cette espérance, leur fit rendre les plus grands honneurs à leur arrivée. Arnaud, dans la fleur de la jeunesse, & la charmante Frégonde, furent frappés du même trait en se voyant. Oh! Denis, Denis, apôtre de la France, disoit Arnaud, fais que je tire cette charmante créature des griffes du démon. Oh! Mahom, Mahom, disoit Frégonde, puisse ce chrétien se convertir, & mériter ton paradis: peut-être en ce moment même desiroit-elle d'être la houris qui le retiendroit cent ans dans ses bras.

Florent, suivant l'avis secret qu'il avoit reçu, crut ne pouvoir mieux faire que d'ordonner qu'on apportât un riche simulacre de son faux prophète. Arnaud le vit avec peine; mais, quoique zélé

pour la foi de ses pères, il plaignoit & toléroit les erreurs que l'éducation grave si facilement en caractères presque ineffaçables. Il croyoit que toute espèce de religion dominante doit être respectée, & que ce n'est que par la persuasion, qu'on peut ouvrir une ame à la lumière. Sans compromettre sa foi, Arnaud ne choqua point celle de Florent, qui crut que ce jeune prince attendroit un autre moment pour se déclarer.

Florent s'apperçut facilement de l'impression que les charmes de Frégonde faisoient sur le jeune duc d'Aquitaine: dès ce moment il ne douta plus de l'amener à son but; &, pour en avancer le moment, il lui laissa toute liberté de voir sa fille, après l'avoir instruite de ses desseins. Arnaud profita si bien de cette facilité, que, déja maître du cœur de Frégonde, il le fut bientôt de son esprit; mais malheureusement il eut l'imprudence de confier au traître Hunaut les progrès qu'il avoit faits dans le cœur & sur la raison de cette belle Sarrasine.

Hunaut vit bien qu'il n'avoit pas un moment à perdre, pour consommer la trahison criminelle qu'il méditoit. Dès la nuit suivante il va trouver Florent: Soudan, lui dit-il, j'avois juré la trève de sept ans avec toi; tu sais que j'y suis resté fidèle: mon honneur ne me permet pas de te cacher les pernicieux desseins d'Arnaud; il n'étoit venu

dans ta cour, que pour observer quelles sont tes forces, & les moyens de te surprendre. Loin de vouloir embrasser l'islamisme, comme il me l'avoit d'abord fait croire, je sais qu'il cherche à séduire ta fille, à l'enlever, & revenir ensuite ravager tes états. Je t'offre un moyen sûr de te venger: dès demain je prends le turban, & je te livre Arnaud, si tu veux me remettre en possession de l'Aquitaine, & je serai désormais ton plus fidèle allié.

Florent frémit du danger qu'il croyoit avoir couru; il embrasse Hunaut; ils conviennent ensemble d'arrêter Arnaud, de le mettre dans les fers: mais Florent, quoique Turc, ne voulant pas souffrir que son sauf-conduit soit violé, ne fait que prêter sa prison au traître, & défend qu'on attente à la vie d'Arnaud.

Pendant que le perfide bâtard s'occupoit à consommer son crime, & qu'il rassembloit les scélérats dévoués à ses ordres, qu'il avoit amenés à sa suite, Arnaud s'occupoit délicieusement auprès de Frégonde, des progrès que ses instructions & son amour faisoient sur elle, ayant protesté dans son cœur qu'il n'auroit jamais d'autre épouse. Ses vœux étoient innocens, lorsqu'il demandoit au ciel de pouvoir éclairer son esprit & toucher son cœur: nous aimons à croire que, quand même Frégonde n'eût pas été sensible à l'amour d'Ar-

naud, elle ne l'eût pas été moins aux grandes vérités qu'elle entendoit de sa bouche; mais ce qui nous paroît de plus certain, c'est que la grace & la sensibilité triomphèrent également de la belle Sarrasine, & que déja son ame & son cœur desiroient également le baptême & la main de son amant.

Arnaud étoit aux genoux de Frégonde, lorsque le détestable Hunaut vint troubler ses instructions si pathétiques & si tendres: sans lui donner le tems de se mettre en défense, il fond sur lui avec ses satellites, il le terrasse, l'enchaîne; & malgré les cris de la belle & tendre Frégonde, il le fait entraîner dans une obscure prison.

Soudan, dit-il à Florent, qu'il rejoignit aussitôt, garde ce prisonnier jusqu'à l'expiration des trèves. Je renonce à la foi de mes pères, dit-il en se couvrant la tête d'un turban; j'embrasse le culte de Mahom: mais, n'osant encore porter publiquement la marque distinctive des vrais croyans; que ce que je fais en ce moment te suffise pour te répondre de moi. Je vais reprendre mon mortier (1), & je retourne en Aquitaine préparer les peuples de cette riche contrée à suivre la même

(1) Le mortier, tel que le portent encore les présidens qu'il distingue des autres, étoit alors la coëffure des Chevaliers.

loi que j'embrasse. Si ton prisonnier survit à la fin des trèves, tu me le remettras alors, & ta parole restera dégagée.

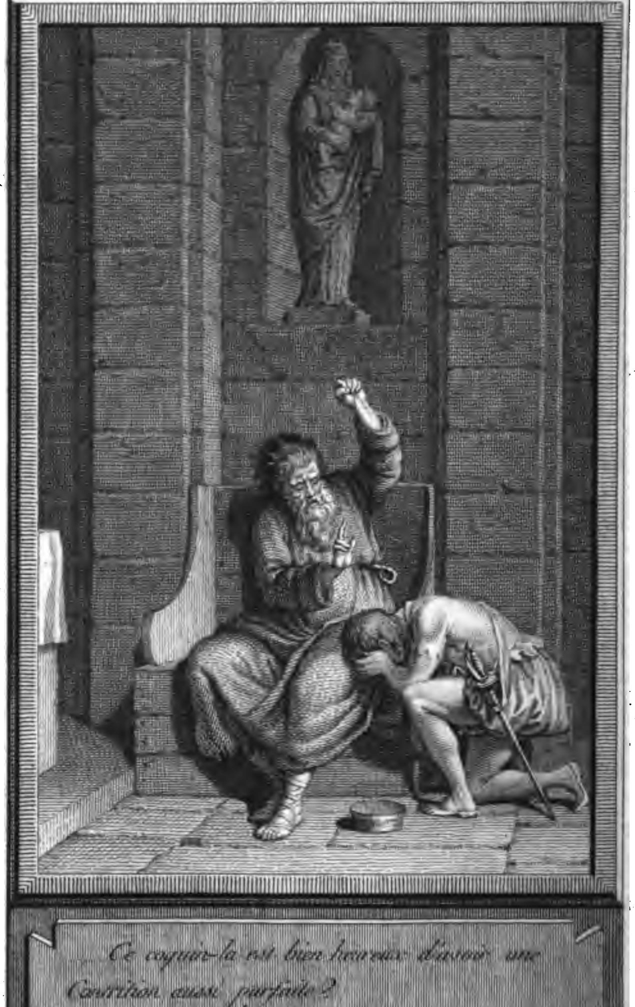
Florent consentit à tout ce que Hunaut venoit de lui dire, & le vit partir sans regret, ne pouvant se défendre d'une secrette horreur pour sa trahison : mais il eût cru se rendre coupable, s'il eût opposé quelque obstacle à ce qui pouvoit étendre & faire fleurir la loi du prophète.

Hunaut crut ne devoir paroître en Aquitaine, que lorsque les émissaires qu'il fit partir pour s'y rendre, auroient prévenu les habitans par les mensonges qu'il leur prescrivit de débiter : il prit un chemin plus long & plus détourné, pour n'arriver que huit jours après eux ; & pendant les premières vingt-quatre heures, il ne s'occupa que du succès de son horrible trahison.

Dès le second jour, il se fit un étrange changement en son ame : un songe horrible qui lui fit voir les enfers s'ouvrir pour l'engloutir dans une éternité malheureuse, le fit souvenir d'un Dieu vengeur. Il sentit en frémissant sa présence ; mais l'idée sublime de la divinité juste & bienfaisante, cette idée, cette douce & céleste consolation de l'homme de bien malheureux, ne se présente plus aux grands criminels. Ils ne la voyent qu'armée du glaive de la justice, & le désespoir accompagne bientôt leurs remords : ce fut le sort du

coupable Hunaut. Se repentant, mais trop tard, du crime qu'il venoit de commettre; ne pouvant réſiſter à l'horreur qu'il avoit de lui-même, il étoit prêt d'attenter à ſes jours, lorſque le ſon d'une petite cloche qui ſe fit entendre dans l'épaiſſeur du bois, lui fit eſpérer de trouver quelque homme de bien qui calmeroit l'affreuſe agitation de ſon ame, par ſes conſeils charitables. Dirigeant ſa route au travers de la forêt, vers le ſon qu'il venoit d'entendre, il arrive à la porte d'un hermitage, & baiſſe les yeux à l'aſpect d'une croix, en laquelle il ne ſe trouve plus digne d'eſpérer. C'eſt en tremblant qu'il oſe frapper à la porte de cet hermitage, & ſon tremblement redouble, lorſqu'il en voit ſortir une eſpèce de géant d'un aſpect horrible: des cheveux roux hériſſés s'élèvent ſur ſon large front & couvrent ſa tête; une barbe pareille, longue & touffue, deſcend juſqu'à la ceinture de corde qui ſerre une robe de bure ſur ſes reins. Chrétien, que veux-tu de moi, dit ce terrible hermite, d'une voix rauque? Ce ſeul mot de chrétien fut un coup de foudre pour le criminel Hunaut. Hélas! je ne le ſuis plus, s'écria-t-il en ſe précipitant la face contre terre, & déchirant le gazon de ſes dents & de ſes ongles dans ſon affreux déſeſpoir.

Ce ſingulier hermite, c'étoit le célèbre géant Robaſtre. Nous avons vu dans les Romans pré-



Ce coquin-là est bien heureux d'avoir une Contrition aussi parfaite?

C. P. Marillier del. N. De Launay Sc.

cédens, qu'il étoit fils du luiton de mer Mallembrun, si cher au roi Oberon, au brave Ogier le Danois, au duc Huon de Bordeaux; & Robastre, après avoir aidé le duc Guérin à conquérir Montglave, s'étoit retiré dans cette forêt, pour y fuir un monde trompeur, & ne plus s'occuper que du service de Dieu. Chien de mécréant, lui dit Robastre, puisque tu n'es pas chrétien, que me demandes-tu donc? Hélas! dit Hunaut, si le repentir le plus amer peut toucher la justice divine, je demande à tes pieds que tu m'écoutes, & la rémission de mes péchés. Ah! ah! dit Robastre, tu veux te confesser? c'est autre chose. Mon ministère ne me permet pas de te refuser: allons, voyons; rappelles tes esprits. Ne sais-tu pas qu'il ne peut être si grand pécheur, que la miséricorde du ciel ne puisse laver, s'il revient à loyauté?

Hunaut s'agenouille, frappe sa poitrine, fait un humble aveu de ses fautes. Il lui détaille l'horrible trahison qu'il vient de faire: il se prosterne après, & demande au ciel le pardon de ses crimes, aux dépens même de sa vie. Robastre avoit fait une mine horrible en l'écoutant: Ce coquin-là, dit-il en lui-même, est bienheureux d'avoir une contrition aussi parfaite. Comme ministre, je ne peux lui refuser de l'absoudre: mais il est bien à craindre qu'une ame aussi gangrenée ne retombe pas bientôt dans le cloaque d'où je

vais la tirer. Le bon Robaſtre étoit très-mauvais théologien; il crut que le meilleur parti qu'il pût prendre, étoit de ſaiſir ce moment de ſauver l'ame de Hunaut, & que le plus ſûr moyen étoit de l'abſoudre & de l'aſſommer. Le géant hermite, lui donnant ſa bénédiction & l'abſolvant d'une main, lui briſa la tête de l'autre, & l'étendit mort à ſes pieds.

Robaſtre ayant fait tout cela pour le plus grand bien, crut avoir fait un acte agréable à Dieu, en envoyant une ame au ciel, & purgeant la terre d'un monſtre capable des plus grands crimes: ſans raiſonner davantage ſur ce qu'il venoit d'exécuter, il ne s'occupa plus que de trouver les moyens de tirer le jeune duc Arnaud de ſa priſon. Cela lui parut d'abord impoſſible; il connoiſſoit la puiſſance de Florent, & la force de la ville où il réſidoit. Parbleu, dit-il, je ne peux faire cette beſogne à moi ſeul; & quand j'aurai maſſacré quatre ou cinq cents mécréans à coups de barre, je n'en ſerai pas plus avancé pour ſauver le fils de mon ami. Le plus grand nombre pourra m'accabler; je ne ferai peut-être que hâter ſa mort. Quoiqu'il ſe ſentît quelque ſcrupule à recourir au pouvoir de ſon ami l'enchanteur Perdrigon, qu'il ne pouvoit engager à ſecourir Arnaud ſans lui faire violer ſon ferment, le plus fort emporta le plus foible; & la théologie que nous lui connoiſſons déja, ſe

prêta facilement à lui laisser quitter son hermitage, pour aller chercher l'enchanteur. Il est vrai que ce qui le tranquillisa le plus, fut de se dire en lui-même : Eh bien, si Perdrigon pêche en délivrant Arnaud, il sera toujours à tems d'en faire pénitence ; & d'ailleurs, j'aime trop mon ami, pour lui refuser le même service que je viens de rendre à ce coquin de Hunaut.

Robastre ne perd donc point de tems; il endosse seulement un bon haubert par dessous son froc; il prend un gros bâton noueux, avec une vieille étole déchirée ; &, se remettant en chemin, il court à l'autre hermitage, où Perdrigon s'étoit retiré : bientôt il joint son ancien ami, l'embrasse & lui raconte tout ce qu'il vient de faire, & le pressant besoin qu'Arnaud, fils de Guérin, a de son secours. Perdrigon lui représente le vœu qu'il a fait de renoncer à ses enchantemens. Oh ! mon ami, ceci vraiment est bien différent de tout ce que je t'ai vu faire par le passé ; & si tu raisonnois un peu, tu ne balancerois pas à venir avec moi. Dis, imbécille, ne conviens-tu pas que presque toujours le diable ne t'aida qu'à faire du mal? & conviens de même que c'est un acte bien méritoire de delivrer Arnaud des mécréans, & que par conséquent rien ne sera plus plaisant que de forcer le diable à faire du bien. Cet argument, auquel Robastre lui-

même étoit étonné d'avoir mis tant de force & de lumière, parut être sans réplique; & Perdrigon, Par saint Michel! ami, dit-il, tu as raison, & je me rends: parts le premier, vas reconnoître ce qui se passe à Beaulande, feins de t'ennuyer de ton état d'hermite; je vais essayer si mes conjurations auront toujours la même force; & je te rejoindrai bientôt, si bien déguisé, que toi même tu ne pourras me reconnoître. Robastre, après être convenu de ce qu'il devoit faire, prit le chemin de Beaulande.

On ignora long-tems dans cette cour, quel avoit été le sort de Hunaut, après qu'il en fut parti; & Florent, fidèle à sa promesse, tenoit toujours Arnaud dans une prison profonde, & se reposoit sur le geolier, du soin de ne le laisser parler à personne, & de ne lui donner par jour à manger, que de quoi l'empêcher de mourir. Arnaud cependant n'eût peut-être pas alors changé cette prison pour les jardins d'Alcinoüs: est-il un antre assez profond, pour que l'amour ne puisse pas l'embellir? La belle & tendre Frégonde avoit séduit, à force de présens, le gardien d'une très-forte tour, dont la prison d'Arnaud occupoit le centre. Dès que la prière du soir, que déja Frégonde n'adressoit plus au faux prophète, avoit donné le signal de la retraite dans le palais de Florent, Frégonde avec une jeune esclave affidée,

qu'elle chargeoit de mets & de vins délicieux, la charmante Frégonde ſortoit du palais par une galerie ſouterraine qui pénétroit juſqu'à la tour, & venoit paſſer une partie de la nuit avec ſon amant. Quoiqu'au mépris de la loi muſulmane elle reçût déja de la main d'Arnaud une coupe remplie de vin de Perſe, quoique leur amour fût encore animé par cette douce chaleur, & la gaieté que cette précieuſe liqueur fait naître, Frégonde ignora toujours qu'il eſt poſſible de goûter encore des plaiſirs plus doux, que de boire & de cauſer avec ce qu'on aime. Arnaud ſe faiſoit un ſcrupule de ſéduire celle qu'il ſe deſtinoit pour épouſe, dans les momens où lui ſeul pouvoit éclairer ſa foi. La tendre & bien innocente Frégonde croyoit encore que le parfait bonheur eſt de voir, d'écouter ſon amant, & d'en recevoir quelques douces & légères careſſes. Cette conduite timorée d'Arnaud, lui mérita les graces du ciel; le ſacrifice qu'il faiſoit alors de la paſſion la plus vive, qui cédoit au zèle ardent de préparer Frégonde à recevoir l'eau ſalutaire, fut d'un plus grand mérite aux yeux de l'Eternel, qui créa l'amour au même inſtant qu'il créa la nature, que ne le ſont les cilices, les fouets & les chaînes hériſſées de pointes des anachorètes.

Robaſtre ſe rendit peu de jours après à la porte du palais de Florent. Jamais figure plus bizarre & plus hideuſe n'attira l'attention & les huées de la

populace musulmane : les uns le prirent pour le Dégial (1), les autres pour un santon du désert ; ce fut l'espèce de ressemblance que Robastre préféra : Mes frères, dit-il, souvenez-vous que l'aumône & l'hospitalité vous sont prescrites par la Loi. A ces mots, le pilau, le riz & des pièces de mouton bouilli lui furent apportés de toutes parts, & Robastre fit tout disparoître avec une célérité qui redoubla bien l'admiration stupide que le peuple commençoit d'avoir pour lui. Le sultan Florent le fit monter, lui fit l'aumône, & voulut donner à sa fille le spectacle de cette étrange figure. Frégonde en fut d'abord épouvantée, & lui donna vîte un besan d'or pour s'en débarrasser ; ce n'étoit point du tout l'intention de Robastre de s'en séparer, sans lui parler en particulier ; il adoucissoit autant qu'il pouvoit sa mine féroce, il hasardoit même de lui faire des signes à la dérobée ; & sachant par la confession de Hunaut, que Frégonde étoit chrétienne dans le cœur, il s'efforçoit de lui faire voir à la dérobée, sous les pans de sa robe, une croix qui pendoit à son chapelet. Frégonde fut long-tems sans vouloir rien voir, & même sa peur redoubloit encore, malgré le nombre de ceux qui l'entouroient. Robastre ne se rebuta point, & Frégonde apperçut enfin cette

(1) C'est ainsi que les Turcs nomment l'Antechrist.

croix qui la rassura d'autant plus, qu'elle crut lire dans les regards suppliants de Robastre, que c'étoit en l'honneur de ce signe si saint & si révéré, qu'il imploroit sa protection, & d'être écouté d'elle : Saint homme, lui dit-elle, je me recommande à vos prières, & je voudrois vous consulter. A ces mots, elle ouvrit un cabinet ; &, accompagnée de son esclave favorite, elle le suivit, en prenant la précaution de laisser les deux battans de la porte ouverts. Robastre alors se fit connoître de la belle Frégonde, qui savoit déja qu'Arnaud n'avoit point de meilleur ami. Ayant appris d'elle qu'Arnaud étoit dans une prison obscure : Procurez-moi promptement, lui dit-il, les moyens de lui parler ; rien ne vous sera plus facile que d'en obtenir la permission du sultan, en lui disant que je suis un santon du désert, inspiré par le prophète, à venir exhorter le prisonnier à se soumettre à sa loi. Frégonde trouvant cet expédient très-probable, obtint en effet de son père, qu'on conduiroit Robastre à la prison d'Arnaud. Ceux qui se chargèrent de l'y mener, ne connoissoient que l'entrée par laquelle on descendoit dans le souterrain, & ce fut par la porte de fer, qui s'ouvroit sur le haut de la voûte de la prison d'Arnaud, qu'ils descendirent Robastre avec des cordes.

Arnaud n'avoit jamais vu Robastre, qu'il ne

connoissoit que par le récit que le duc Guérin lui avoit fait de tous les exploits de ce brave & terrible fils de Malembrun. A l'aspect de cette énorme figure, qu'Arnaud voyoit descendre dans la prison, il fut très-surpris, & saisit une torche qui ne répandoit qu'une sombre lueur dans ce cachot, pour reconnoître ce que c'étoit. Le feu prit à la barbe de Robastre, dont la moitié brûloit, en jettant une fumée épaisse qui remplit l'air du caveau. Rôbastre, en faisant une grimace affreuse, l'étouffa promptement avec sa main, & se trouvant sur le pavé du souterrain, courut les bras ouverts, & enleva tendrement Arnaud, à quatre pieds de terre. Il serra le reste de sa barbe brûlée sur ses joues, & lui dit: Fils du noble duc Guérin, prends courage; je suis Robastre, & je viens pour te délivrer. Arnaud lui marqua la plus vive reconnoissance: il étoit prêt à lui faire le récit de ses malheurs; mais au seul nom de Hunaut, Robastre l'interrompit. Mon ami, lui dit-il, ne crains plus rien de ce traître; le coquin, je l'avoue, ne méritoit pas d'aller en paradis: mais baste, il faut faire du bien quand on le peut à ses ennemis même. Je l'ai confessé, absous & assommé; ne songeons plus qu'à te tirer d'ici.

Les pages sont toujours malins. Un petit icoglan de Florent avoit observé les signes que Robastre avoit faits à la belle Frégonde, & remarqué le

chapelet qu'il portoit ſous ſa robe; il en avoit averti ſon maître, qui, ſe défiant de Robaſtre, & le trouvant tout porté dans la priſon d'Arnaud, donna des ordres poſitifs pour qu'il y fût retenu. Robaſtre entendit bientôt fermer la porte par laquelle il étoit deſcendu, & devint furieux, lorſqu'un vilain eunuque du ſultan ouvrit un guichet, & lui dit: Tiens, chien de chrétien, voilà ta pitance, en attendant qu'on t'empale. Tudieu, l'ami, lui dit Robaſtre, cela fait mal; crois-tu donc que ce ſoit une choſe ſi facile? Mais donnes toujours ce que tu m'apportes, c'eſt aujourd'hui ſaint Pacôme, & d'ailleurs j'ai bien déjeûné. Arnaud calma le premier mouvement de Robaſtre, qui mouroit d'envie d'arracher le guichet, & d'anéantir les reſtes de l'exiſtence de ce vilain noir. La belle Frégonde, lui dit-il, ſe rendra cette nuit dans cette priſon; le geolier eſt à ſes ordres, & nous concerterons avec elle le moyen de ſortir de ce ſouterrain, & de nous emparer de cette tour. Robaſtre lui dit: Tu fais bien de m'arrêter! Vois-tu, mon ami, je ſuis un peu vif, le zèle m'emporte ſouvent, & je ne peux voir une tête de ces maudits mécréans, que je n'aye envie de l'ondoyer ou de la fendre. Tranquilliſes-toi, ſaint hermite, lui dit Arnaud, j'eſpère que la nuit ne ſe paſſera pas, ſans que tu ſois à même de faire l'un ou l'autre. Robaſtre, pour paſſer le tems,

se mit à lui conter tour-à-tour les miracles des pères du désert, & les faits incroyables qu'il avoit exécutés pour Ogier le Danois & pour Guérin de Montglave. Quoique Arnaud aimât assez les contes, ceux de Robastre l'endormirent, & bientôt celui-ci se mit à ronfler à son tour.

Ils furent éveillés bien agréablement par la belle Frégonde : son esclave avoit apporté triple provision de vivres & de bouteilles. Arnaud vouloit sur le champ en user, mais la conscience timorée de Robastre ne lui permit pas de toucher à rien, que les imans n'eussent annoncé la moitié de la nuit du haut des minarets : alors Robastre ayant fait disparoître un énorme plat de pilau, se saisit d'un broc qu'il vida d'un seul trait. Buvons ce vin, leur dit-il, & ménageons notre eau, car les mains me démangent, & j'espère en avoir bientôt besoin. En effet, après avoir achevé tout ce qui restoit sur la table, Robastre tira son étole, la posa sur son cou, remplit une urne de l'eau qu'on leur avoit apportée, & la bénit. Mes enfans, leur dit-il, avant que de rien entreprendre, méritez les graces du ciel : vous, Frégonde, recevez les eaux salutaires du baptême, & dites-moi si vous acceptez Arnaud pour époux ? Oui, saint homme, dit-elle en se mettant à genoux, & je jure d'être également fidelle à la loi que j'embrasse, comme à l'amour que je jure à mon cher Arnaud.

Jamais

Jamais aumônier d'armée ne fut plus expéditif; & dans un clin d'œil la belle Frégonde fut baptisée & mariée par Robaſtre. Arnaud & Frégonde ſe regardèrent alors ſi tendrement, que Robaſtre, pour la première fois de ſa vie, fit un gros éclat de rire; mais la ſuite de cette cérémonie n'alla pas plus loin, il n'y avoit pas de tems à perdre. Quoique Arnaud crût alors qu'un moment de ſolitude eût été le mieux employé de tous, ils appelèrent le geolier, & lui firent part du projet qu'ils avoient de s'emparer de la tour: le geolier, déja chrétien dans le cœur, conſentit à tout, & leur ouvrit les portes. Arnaud, dit Robaſtre, prends cette urne pleine d'eau bénite & ſuis moi: alors, prenant ſon chapelet dans la main gauche, & ſaiſiſſant de la droite un levier de fer, peſant cinquante livres, ils marchèrent au corps de garde, où trente janiſſaires armés veilloient toutes les nuits pour défendre la tour. A l'aſpect horrible du géant hermite, les yeux étincelans & le bras levé, tenant le redoutable levier, à peine eurent-ils le courage de ſaiſir leurs zaguaies: Armes bas, coquins, leur cria Robaſtre d'une voix terrible; adorez ce ſigne ſacré de la vraie foi: mourez, ou tombez à genoux à ſon aſpect.... Pluſieurs d'entr'eux obéirent, les autres ſe mirent en défenſe; mais Robaſtre en ayant maſ-

ſacré cinq ou ſix d'un ſeul coup de levier, les autres effrayés jetèrent leurs armes, & ſe traînèrent à ſes genoux. Robaſtre les ayant baptiſés tous avec la même promptitude qu'il ſe les étoit ſoumis, fit barricader les portes de la tour, dont il s'étoit rendu le maître, & brava les efforts que Florent pourroit faire pour l'attaquer.

Retourne près de ta femme, dit-il à ſon ami; mais dépêche-toi de l'aimer & de le lui dire, car il faut que tu ſortes de cette tour avant le lever du ſoleil: cours en Aquitaine, raſſemble une armée, & reviens à ſa tête mettre Florent à la raiſon: en attendant je te réponds de cette tour & de Frégonde.

Arnaud connoiſſoit trop quelle étoit l'averſion de Robaſtre pour les contradictions, pour ne pas voler à l'exécution de ſes ordres: il lui reſtoit deux heures délicieuſes à paſſer avec la belle Frégonde; la voix rauque de. Robaſtre l'avertit qu'elles étoient finies: Arnaud ſortit de la tour en ſoupirant, & priant Robaſtre de prendre ſoin de la ducheſſe d'Aquitaine.

Tandis que ce prince alloit ranimer à ſon ſervice le zèle & la fidélité de ſes ſujets, Frégonde fut agitée ſans ceſſe par les plus vives alarmes. Les Sarraſins ayant vu le matin les corps de ceux que Robaſtre avoit maſſacrés, & qu'il avoit jetés

dans ses fossés, Florent, à la tête d'un corps nombreux de troupes, vint entourer la tour: Robastre parut aux creneaux.

Soudan, s'écria-t-il, que viens-tu chercher ici? Ma fille & ta tête, répondit Florent. Prends garde que je ne descende, & que je ne brise la tienne, repartit Robastre: à l'égard de ta fille, depuis trois heures elle est chrétienne, femme de plus, & je la garde pour Arnaud. Florent, furieux, fit un signe à ses archers, qui firent voler une nuée de flèches sur Robastre: Parles donc, Soudan, disoit Robastre en se moquant de lui, crois-tu que je craigne les cousins? Cependant, impatienté par une flèche qui venoit de lui piquer le nez, Robastre descend, fait ouvrir la porte, &, tombant sur les Sarrasins, il abat les premiers rangs à coups de levier, aussi facilement que la faulx tranchante fait tomber l'herbe d'une prairie. Il apperçoit Florent qui, dès les premiers coups, se retiroit au fond de la colonne que formoient ses troupes. Il veut s'avancer & le prendre; mais un ingénieur Arabe, ayant fait tendre une cinquantaine de grands pièges à loup, pour se saisir de ce terrible hermite dont il s'étoit défié, Robastre donne tout au milieu, s'en attache cinq ou six aux jambes, qui l'égratignent, l'embarrassent, le font tomber, & son levier échappe de sa main. Robastre courut alors, pour

la première fois, quelque risque d'être vaincu; mais à l'instant même une grêle effroyable, mêlée de tourbillons de feu, tombe sur les Sarrasins, en assomme la moitié, met le reste en fuite. Robastre brise les pièges à loup, se relève; reprend son levier, & ne doute pas que le ciel ne fasse un miracle, & ne vienne à son secours; mais il se méprenoit, & ne put douter l'instant après, que ce ne fût au diable qu'il devoit sa délivrance, en reconnoissant son ami Perdrigon qui venoit d'arriver en ce moment. Robastre fut très-embarrassé de se trouver dans le cas d'avoir obligation au prince des ténèbres: Baste, dit-il, (c'étoit son dicton favori) autant de pris sur l'ennemi; je le chasserai aussi facilement, quand je voudrai, d'un coup de goupillon, que je chasse les Sarrasins avec mon levier. Robastre embrassa Perdrigon, & le conduisit à la tour: Renvoie ces messieurs, lui dit-il, en voyant une troupe de démons qui le suivoient; on a hier au soir répandu de l'eau bénite dans la tour, cela pourroit les incommoder. Les diables, au seul mot d'eau benite, ne se le firent pas dire deux fois, & disparurent.

Florent, plus ardent que jamais à reconquérir la tour, revint deux jours après pour l'attaquer; & Robastre, ne pouvant se tenir de jouer des mains, fit une nouvelle sortie sur les Sarrasins. Elle eut précisément le même sort que la pre-

mière, & la vie ou la liberté de Robaſtre ſe trouvoit dans le même péril, lorſque cent Chevaliers couverts d'armes noires, & portant des lances de feu, s'élancèrent ſur les Sarraſins, les perçant, les brûlant, & les faiſant fuir en jetant des hurlemens affreux. Pour cette fois, Robaſtre devina juſte, & vit bien que c'étoit un nouveau tour de Perdrigon. Il s'avançoit vers lui pour l'en remercier, le reconnoiſſant à la tête de cette troupe infernale; mais tout-à-coup il entend le malheureux Perdrigon s'écrier: Sauve-toi, Robaſtre, profite du déſordre des Sarraſins, emmène Frégonde en Aquitaine, & rends grace à ton chapelet; les diables ſont en furie. Hélas! j'ai violé mon ferment, ils ſont maîtres de moi; je les vois prêts à m'emporter. L'intrépide Robaſtre veut s'élancer pour lui jeter ſon étole au cou, & l'arrêter; mais le diable-cheval qui portoit Perdrigon, le prévient par une ruade très-fortement portée, qui le fit tomber ſur les reins: & lorſqu'il ſe relevoit, il ne vit plus qu'un tourbillon de flamme & de fumée, au milieu duquel Perdrigon pouſſoit des hurlemens: ce tourbillon, l'inſtant d'après, parut s'abîmer dans un précipice.

Robaſtre très-ému, preſque effrayé même, cria pluſieurs fois, *vade retrò!* Il courut promptement à la tour, fit monter Frégonde ſur un palefroi,

&, son levier sur l'épaule, il prit avec elle le chemin d'Aquitaine. Tandis que la belle Frégonde & Robastre voyageoient pour aller au devant d'Arnaud, ce malheureux prince languissoit dans une prison obscure. Quelques bûcherons ayant trouvé le corps du traître Hunaut, l'avoient apporté dans le palais de deux oncles qu'il avoit en Aquitaine; & ces deux oncles, dont l'aîné se nommoit Frémont, avoient accusé le duc Arnaud de ce meurtre. Réveillant les restes de leur ancienne faction, ils s'étoient fait un parti puissant; & ce parti prédominoit alors sur l'esprit des peuples. Lorsqu'Arnaud arriva pour demander du secours à ses sujets, ils ne voulurent point le reconnoître; & Frémont eut le crédit & l'injustice de le faire arrêter, jusqu'à ce qu'il se fût lavé du meurtre de Hunaut.

On imaginera sans peine, que tous ceux qui rencontrèrent la charmante Frégonde voyageant avec le géant hermite Robastre, furent très-étonnés de la voir sous la garde d'un aussi singulier compagnon de voyage. Plusieurs essayèrent d'abuser de la facilité qu'ils croyoient trouver à s'emparer d'une jeune & belle demoiselle qui n'avoit qu'un hermite pour défenseur: Robastre fut obligé d'en corriger un grand nombre; & tous ces gens-là lui donnèrent moins d'embarras, que le scrupule qu'il se faisoit de les assommer sans les avoir

instruits auparavant, & leur avoir donné l'option entre un coup de levier ou le baptême. Les gens d'Aquitaine portoient mille jugemens différens sur les deux voyageurs; les uns prenoient Frégonde pour une nonnain déguisée, que le confesseur du couvent avoit enlevée; les autres avoient des soupçons plus injurieux encore; & personne d'eux n'eût soupçonné ni le rang de leur légitime souveraine, ni la sainteté de l'hermite qui l'accompagnoit. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la cité principale où le duc Arnaud étoit retenu dans les fers. Dès le lendemain matin Robastre se rendit à l'hôtel-de-ville; il déclara publiquement aux échevins, que Hunaut étoit mort de sa main; il raconta naïvement son histoire avec ce traître, & défia les deux oncles, disant qu'avec l'aide de Dieu, celle de son levier & la justice de sa cause, il leur feroit confesser à tous deux & la première & la seconde trahison qu'ils avoient exercées contre leur légitime souverain.

Les deux oncles, charmés de n'avoir affaire qu'à celui qu'ils ne prenoient que pour un hermite, lui dirent de donner son gage. Robastre donne promptement un reliquaire gros comme le poing, qui contenoit une dent œillère de Saint Christophe, & demande à combattre les deux accusateurs armés de toutes pièces, contre

lesquels, dit-il, je n'aurai que le bâton du même saint. On ne put lui refuser ces conditions; mais le combat fut remis au quarantième jour, pendant lesquels, selon les usages d'Aquitaine, les agresseurs & les défenseurs devoient garder prison.

Lorsque Frégonde entendit cette décision, voyant d'ailleurs l'impossibilité de pénétrer jusqu'à la prison d'Arnaud, elle prit le parti de se déguiser en pélerin, & prit toute seule le chemin de Pavie, pour se rendre près d'Ansseaume, oncle de son époux, & de Milon son frère, desquels elle espéra du secours pour le venir délivrer: elle arriva sans obstacle; elle se fit reconnoître; elle conta son aventure; & le duc Ansseaume & son neveu Milon partirent peu de jours après avec elle, à la tête de deux mille lances, pour venir délivrer Arnaud.

Ce secours arriva le lendemain du combat de Robastre contre les deux oncles de Hunaut: Malheureux, leur avoit-il dit au moment qu'il parut contre eux dans la lice, avouez votre trahison, & mettez-vous plutôt à mes genoux, pour faire l'humble aveu de vos crimes, que d'oser les soutenir aux yeux d'un Dieu vengeur. Barbe de bouc, dit Frémont, songes à te défendre & finis tes exhortations. Oh, oh! faquin que vous êtes, je vois bien que vous êtes encore plus noir que votre traître de neveu; je le lavai, je l'envoyai

ſur le champ en Paradis ; &, puiſque vous m'y forcez, je vais vous envoyer à tous les diables. A ces mots, il retrouſſe ſa robe épaiſſe qu'il met en double ſur ſa poitrine, & fait le moulinet avec ſon levier lorſque les deux oncles courent la lance en arrêt ſur lui. Robaſtre, avec toute l'adreſſe poſſible, briſe les deux lances d'un ſeul coup, & du ſecond il caſſe les reins de Frémont ; du troiſième, il fait voler l'épée de ſon frère en lui briſant le coude; il les terraſſe, leur fait avouer leur trahiſon, &, ſelon l'uſage, il les traîne par les pieds hors de la lice, où les fourches étoient élevées. Cependant l'amour du prochain, qui ne ſortoit point du cœur du ſaint hermite, lui fit entonner un beau *ſalve* pour eux lorſqu'il les vit pendre. Il fut du même pas délivrer ſon ami le duc Arnaud, auquel tous les notables de la cité vinrent demander pardon.

Ce fut le lendemain de ce jour heureux, qu'Anſſeaume & Milon arrivèrent avec la belle Frégonde. Après les momens délicieux qu'ils donnèrent au bonheur de ſe retrouver enſemble, ils marchèrent contre le roi Florent ; mais la tendreſſe qu'il avoit pour Frégonde, la bonté du Ciel qui l'éclaira, le levier de Robaſtre qui lui parut être l'épée flamboyante de l'ange exterminateur, tout concourut à le ſoumettre à recevoir

le baptême ; & Robaſtre, en le lui adminiſtrant, lui dit avec tendreſſe, qu'il rendoit grace au ciel de n'avoir pas été forcé de l'aſſommer. Le mariage de Frégonde fut une ſeconde fois célébré, mais plus ſolemnellement que la première : la nuit qui le ſuivit, fut auſſi plus longue & moins troublée ; & le brave Aymeri dut ſa naiſſance au commencement, au milieu ou à la fin de cette nuit heureuſe.

Les deux fils aînés de Guérin de Montglave avoient déja rempli les eſpérances de ce ſage père. Milon, en épouſant ſa couſine la fille du duc Anſſeaume, étoit devenu ſouverain de la Pouille & du duché de Pavie ; un fils, auquel il faiſoit porter le nom de Guérin que ſon aïeul avoit rendu ſi célèbre, étoit le fruit de ce mariage ; & ſon frère Arnaud par ſon union avec Frégonde, ſe trouvoit le plus puiſſant prince de la Gaule Narbonnoiſe. Tous les deux inquiets du ſort de Regnier & de Girard leurs frères cadets, voulurent s'en éclaircir : ils leur écrivirent, leur firent part de leurs grands établiſſemens, & leur demandèrent ce que Charlemagne avoit fait pour eux.

Regnier & Girard furent très-émus en recevant ces lettres : Charles les traitoit honorablement dans ſa cour ; mais juſques-là le comte Ganelon, ancien ennemi de Guérin de Montglave, & celui

de tous les pairs qui se rendoit le moins célèbre par ses vertus & par ses actes, avoit toujours détourné Charles, sur l'esprit duquel ce traître n'avoit que trop d'empire, d'assurer un sort permanent & glorieux aux deux frères: Vous en serez bien servi, lui disoit-il, tant que vous les tiendrez dans la dépendance; mais vous ne leur aurez pas plutôt donné des apanages, que ces deux frères, nés d'un père haut & superbe, se rendront indépendans comme lui.

Girard s'étoit déja plaint plusieurs fois à Regnier, que Charles ne faisoit rien pour eux. Regnier, plus patient, tâchoit de le calmer; mais cela lui devint impossible à la lecture des lettres d'Arnaud & de Milon. Charles nous prend-il donc pour des bâtards, disoit le pétulant Girard? prétend-il que, comme prélats & chanoines, bombances, jeunes bachelettes, fêtes & carrousels nous suffisent? A ces mots, il entraîna Regnier à l'appartement de Charles, qui débuta par leur faire bien des amitiés qui fermèrent la bouche à Girard; mais ce prince lui proposant de jouer une partie d'échecs avec lui, ce seul mot fit souvenir Girard, que Charles avoit assez mal payé son père. Pardieu, sire, bien fou seroit le fils de Guérin, qui joueroit contre vous. Que pourroit-il espérer, après la façon dont vous vous êtes soustrait à payer le père? Sire, voyez-vous,

nous ne sommes point nés pour vous servir comme pauvres écuyers: nous n'avons ni châteaux, ni villes; ores est-il plus que tems que nous partions de votre cour, pour en aller conquêter.

Ce reproche fut très-sensible à Charles, mais il le trouva trop juste pour s'en fâcher: Beaux cousins, leur dit-il, nul ne demeure en son tort quand il l'amende; je sens le mien, & bientôt je le réparerai. Vous, Regnier, ne vous sentez-vous pas le courage d'entreprendre la guerre la plus juste, pour délivrer la charmante Olive, souveraine de Rennes & de la Bretagne, qu'un roi Sarrasin, nommé Sorbrin, tient présentement assiégée? Vous connoissez mes droits de suzeraineté sur cette belle province; eh bien! mon cher Regnier, je vous les cède: partez, introduisez-vous dans Rennes, tâchez de plaire à la belle Olive; défiez Sorbrin, qu'on dit être brave au combat, & je vais tout préparer pour marcher à votre secours. Vous, Girard, prenez encore patience pendant quelques mois: le vieux duc de Bourgogne touche à sa dernière heure; la crainte de perdre les soins de sa fille, qu'on dit être parfaite par ses vertus & sa beauté, l'empêche de lui donner un époux, & je vous destine pour être le sien. Je suis persuadé, continua-t-il, beaux cousins, que vous serez contens de ce partage,

& que, maîtres de deux des plus belles & riches provinces de mon empire, vous vous comporterez toujours avec moi comme bons parens & fidèles vassaux.

Les deux frères, touchés de reconnoissance, baisèrent les mains de Charles: Sire, lui dit Regnier, votre grand cœur paroît dans tous vos actes, & vous mériteriez de n'avoir pour amis que des gens vertueux. J'espère, sire, que vous me trouverez digne du sang dont je sors. Guérin partit seul pour conquérir Montglave & Mabilette; c'est à son fils à l'imiter. Dès demain je partirai seul, pour aller à la conquête d'Olive & de la cité de Rennes. Je combattrai Sorbrin; j'espère le vaincre; & si la belle Olive me trouve digne de sa main, je reviendrai son époux, vous rendre hommage pour ses états. Sire, dit Girard, l'espérance que vous me donnez remplit mon cœur; mais puisque vous me destinez la fille du duc de Bourgogne, je voudrois bien pouvoir prévenir la protection que vous m'accordez après la mort de son père. Permettez moi de partir sous un travestissement; car je croirois faire acte déloyal, de forcer la noble pucelle de me donner sa main, sans être sûr que cette main ne fera que suivre le don de son cœur. Chevaliers, tant fiers soient-ils, ne doivent être tyrans, ni présomptueux; bien leur convient-il de s'humilier

devant jeunes & nobles demoiselles, & je désire plus avoir celle-ci par amour que par contrainte. Charles admira le grand cœur & le bon sens des deux frères : Partez, leur dit-il, mes chers enfans, j'approuve vos projets ; mais si, dans leur exécution, vous avez besoin de mon aide, soyez sûrs que mon bras & toute ma puissance sont à votre service.

Les deux frères partirent le lendemain matin ; mais, après s'être embrassés, ils se séparèrent dès le second jour. Girard couvert d'armes simples, sans livrée à son panache, sans devise à son bouclier, & monté sur un cheval plus vigoureux qu'il n'étoit beau, prit le chemin de Dijon. Regnier armé plus richement, mais aussi sans aucune marque qui pût annoncer sa naissance, prit celui de Rennes. Regnier n'étoit plus qu'à six lieues de cette ville, lorsqu'il fit rencontre d'un écuyer qui paroissoit en venir : l'ayant questionné, l'écuyer lui dit, qu'il étoit de la maison d'Olive, & qu'il alloit vers un de ses parens, pour requérir son secours, la cité de Rennes commençant à se trouver pressée par Sorbrin. Regnier lui demanda si la princesse Olive n'avoit pas quelque penchant pour un autre que Sorbrin : car, dit-il, j'entends dire que c'est un des meilleurs Chevaliers d'Europe. Ah, grand Dieu ! s'écria l'écuyer, on ne vous a donc pas dit que

Sorbrin a quinze pieds de haut? Il continua de peindre son horrible figure, qui ressembloit beaucoup au portrait que le comte Hamilton fait du géant Moulineau. Hélas! continua-t-il, que deviendroit ma belle maîtresse, blanche & fraîche comme rosée de mai, douce & délicate comme fleur d'églantier au matin? Elle aime mieux périr de toute autre espèce de mort. Savez vous bien, beau sire, que ce terrible Sorbrin a déja proposé dix fois aux habitans de Rennes, de se battre contre vingt d'entre eux, aux conditions d'avoir la belle Olive s'il les terrasse, ou de lever le siége de Rennes s'ils peuvent le faire reculer seulement de quatre pas? Quant à la princesse Olive, à sa peur près, je crois son ame bien tranquille; nous ne l'avons jamais vue s'occuper (comme jeune fillette qu'elle est) que de menües prières, innocens ébats, & d'aumôner avec attendrissememt & simplesse les malheureux, qu'elle cherche, & qu'elle ne rebute jamais. Bien, dit Regnier à part lui, c'est ainsi que je la desirois! Plaise à l'amour que je lui fasse moins de peur que Sorbrin; & de par l'ame & l'épée de mon père, j'espère bien faire reculer de plus de dix pas ce vilain géant, si'l ne tombe pas mort sous mes premiers coups. Alors Regnier tira de son aumônière trente florins d'or. Retournes, ami, lui dit-il, & promets de la part de Charlemagne,

un prompt ſecours à ta maîtreſſe. L'écuyer ſurpris de la magnificence de ce don, & de l'aſſurance avec laquelle il eſt offert, retourne à Rennes, rentre par un ſouterrain qui donnoit dans la campagne, & qu'une chapelle en ruines couvroit. C'eſt par ce même paſſage qu'il enſeigne à Regnier, que ce prince, peu d'heures après, paſſe ſans être apperçu des ennemis, & pénètre dans la ville aſſiégée. Olive ayant appris le retour de l'écuyer, l'avoit envoyé chercher : Belle & puiſſante dame, lui diſoit-il, j'ai cru ne devoir pas finir mon meſſage; le grand Charles embraſſe votre défenſe : j'ignore quand le ſecours qu'il vous deſtine arrivera; mais de ma vie je ne vis ſi belle créature, ſi noble & courtois Chevalier, que celui qui vient à l'avance de ſa part.

Olive demeura penſive à cette nouvelle, comme ſi quelque preſſentiment ſecret l'eût avertie que bientôt elle verroit le vainqueur de Sorbrin, & celui de ſon ame juſqu'alors indifférente. Regnier fut très-choqué du peu de courtoiſie qu'eurent pour lui les habitans de Rennes : lorſqu'il parut au milieu d'eux, aucun ne vouloit le recevoir chez lui; heureuſement il apperçut l'écuyer auquel il avoit donné les trente florins, qui, courant à lui, le conduiſit à la meilleure hôtellerie de la ville, que tenoit un de ſes parens. L'hôte le reçut avec tout le reſpect & tous les ſoins

soins possibles; & Regnier, touché de ses bons procédés, ne lui cacha ni sa naissance, ni les ordres de Charlemagne, ni même le don que ce prince lui faisoit de la noble pucelle & du duché de Bretagne. L'hôte s'empressa de le faire bien servir, & courut au palais rendre compte à sa souveraine de l'arrivée de ce Chevalier.

Olive étoit très-curieuse; il étoit permis de l'être en recevant coup sur coup deux avis pareils, dans lesquels on lui promettoit sa délivrance par la main d'un Chevalier qui deviendroit son époux. C'en étoit beaucoup pour Olive, d'avoir l'espérance d'être délivrée de la terreur que lui causoit ce vilain géant; mais il y avoit bien des degrés à parcourir de l'idée qu'elle s'étoit faite d'un monstre formidable, à celle qu'elle commençoit à se former d'un Chevalier fait pour lui plaire. Elle voulut s'en éclaircir par elle-même; &, prenant une mante qui couvroit sa belle taille, un loup (1) qui voiloit ses charmes, elle fut droit à l'hôtellerie, pour voir celui dont l'arrivée excitoit déja quelque rumeur dans la cité.

Le premier mouvement de l'hôte, en voyant entrer sa souveraine, fut de se jetter à ses pieds.

---

(1) Un loup, sorte de masque de velours noir, que la jalousie des maris, ou la prudence des femmes que l'amour fait sortir le matin, avoit rendu d'usage.

Regnier reconnut encore plus facilement la belle Olive à ses charmes, que par cette marque de respect de l'hôte. Madame, dit il en fléchissant un genou, Regnier, fils du duc Guérin de Montglave, vient ici de la part de Charles, pour mourir ou vous délivrer : ce n'est, Madame, qu'en mettant à vos pieds la tête ou l'épée de Sorbrin, que j'oserai vous parler des espérances que Charlemagne m'a données. Olive devina sans peine quelles étoient ces espérances dont Regnier n'osoit parler; & le trouvant très-aimable, plus elle le regardoit, plus elle trouvoit ces espérances raisonnables & bien fondées. Mais, seigneur, vous a-t-on prévenu de la terreur que Sorbrin est fait pour inspirer? Eh! que puis-je redouter, divine princesse, si vous daignez m'autoriser à le combattre; & si... si... il n'osoit achever... Olive baissa les yeux, rougit, & dit d'une voix bien basse: Oui, seigneur, ma main seroit le prix de votre victoire.... Ah! Madame, permettez donc à l'heureux Regnier, s'écria-t-il, de se déclarer dès ce moment pour votre Chevalier. Tout me force à vous accorder ce titre, seigneur : les ordres de Charles me sont sacrés, comme duchesse de ce pays; mais une douce sympathie m'entraîne à vous dire, que vous ne devez qu'à vous-même le choix que je fais de vous pour mon défenseur. Regnier se précipita aux genoux

d'Olive, baisa ses belles mains, & la suivit à son palais. Les vieux citadins, en la voyant passer, disoient entr'eux: Notre duchesse a bientôt eu fait connoissance avec ce Chevalier. La jeunesse de la ville s'écrioit: Ah! qu'ils sont beaux tous les deux! que notre ville, que nos fêtes seroient brillantes, si nous les avions pour souverains!

Le reste de ce jour que Regnier passa près d'Olive, fut plus que suffisant pour unir leurs cœurs dans les chaînes les plus douces & les plus durables. Regnier passa toute la nuit à penser à son bonheur; & le combat qu'il devoit livrer à Sorbrin lui parut mille fois moins dangereux, que la crainte qu'il avoit eue, dans le premier moment, d'être refusé pour être le défenseur d'Olive. Cette princesse, pour la première fois, ne put de même goûter la douceur du repos. Sorbrin prêt à combattre Regnier, lui paroissoit encore plus redoutable, que lorsqu'elle craignoit de l'avoir pour époux.

Dès le lendemain un héraut d'armes, envoyé par Regnier, sortit de Rennes au lever du soleil, & fut trouver Sorbrin dans sa tente, pour lui dire que Regnier, fils du duc Guérin de Montglave, étoit avoué par la princesse Olive pour être son Chevalier, & que ce prince lui demandoit sureté pour venir régler avec lui les conditions

& le jour du combat. Sorbrin qui ſe piquoit de courtoiſie & de générosité, reçut très-bien le héraut de Regnier, & lui dit qu'il pouvoit venir le trouver en toute ſûreté.

Regnier, couvert d'armes brillantes, ſe rendit ſeul près de Sorbrin, qui fut ſurpris de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Le jeune prince, ſans être ému par l'air terrible de ce géant, & par l'étalage qu'il avoit fait faire autour de ſa tente des armes énormes dont il ſe ſervoit dans les combats, régla les conditions de celui du lendemain avec Sorbrin, qui fit jurer aux chefs de ſes troupes de ſe retirer avec ſon armée, s'il étoit vaincu; mais qui fit promettre à Regnier de faire conduire, par quatre vieux Chevaliers déſarmés, la belle Olive au lieu du combat; & des deux parts la plus parfaite loyauté fut jurée.

Dès la ſeconde heure du jour, la belle Olive partit ſur une haquenée, entre quatre anciens Chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermines, de leurs chaperons, & ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main. Regnier, monté ſur un puiſſant deſtrier qu'il faiſoit caracoler à la droite d'Olive, portoit ſur ſa cotte d'armes, une riche écharpe qu'elle avoit brodée, & le cimier de ſon caſque paroiſſoit être couronné par un de ſes bracelets. Lorſque le terrible Sorbrin parut, Olive pâlit, & penſa s'évanouir en

songeant au péril que Regnier couroit pour elle, & craignant plus que la mort celui dont elle-même étoit menacée.

Nous ne rapportons point les détails de ce combat, qui fut long & terrible, & pendant lequel Olive trembla bien des fois pour les jours de Regnier. Mais la force & l'agilité de ce prince se renouvelant à chaque fois qu'il portoit ses regards sur la belle Olive, Sorbrin, dont le sang couloit en abondance de plusieurs larges blessures, tomba sur ses genoux, & fit un vain effort pour entraîner Regnier dans sa chute: ce prince s'esquiva légèrement; & d'un coup terrible, fit rouler la tête de Sorbrin sur la poussière; il la releva promptement, & fut la porter aux pieds de la belle Olive. Cette princesse alors, avec une force au dessus de son âge, s'écria : Je prends le ciel à témoin que je suis libre, & que je reçois le duc Regnier pour mon époux. Vous, Sarrasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes; & vous, mes fidèles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau souverain.

Les Sarrasins se retirèrent en emportant le corps de Sorbrin, & décampèrent dès le même jour: le nouveau duc de Bretagne & la belle Olive rentrèrent triomphans dans leur capitale, & dépêchèrent des courriers au duc Guérin de Montglave. Eh bien! dame, dit-il à Mabilette,

vous voyez que nos enfans prennent le vol des aigles, depuis qu'ils ſont ſortis du nid; oiſeaux *niais* (1) ſeroient-ils reſtés, ſi vous vous fuſſiez obſtinée à les garder en votre giron.

Charlemagne fut charmé d'apprendre les ſuccès de Regnier. Girard venoit de le rejoindre, aſſez peu ſatisfait du voyage qu'il avoit fait en Bourgogne : la fille du duc de cette province, que Charles lui deſtinoit, n'avoit point fait ſur lui cette douce impreſſion qu'un amant regarde toujours, & doit regarder comme une première faveur de l'amour; ſon ame étoit demeurée tranquille, & lui avoit permis de faire un examen ſévère de cette princeſſe. Elle n'eſt que belle, ſe diſoit-il, elle a l'air fier & dédaigneux. Girard, qui ſe livroit volontiers à ſes premiers mouvemens, ſe contenta de voir deux fois cette princeſſe à l'égliſe; le haſard fit que chaque fois il la vit gronder avec aigreur les gens de ſa ſuite : il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à repartir ſans ſe faire connoître; & ce ne fut qu'après ſon départ, que la princeſſe de Bourgogne apprit qu'un jeune Chevalier d'une figure charmante, qu'on croyoit être de la cour de Charlemagne, avoit paſſé deux jours à Dijon ſans

---

(1) On appelle *niais*, en termes de fauconnerie, les oiſeaux de proie pris dans leur nid.

vouloir se laisser connoître. Elle en eut un dépit secret ; & fit toutes les perquisitions possibles pour savoir son nom, sans pouvoir y réussir.

Le rapport que Girard fit à Charles de la princesse de Bourgogne, ne fut point celui d'un amant ; il ne fut pas non plus celui d'un homme prévenu contre elle ; il se contenta de rendre justice à sa beauté. Peu de tems après, Charles reçut la nouvelle du mariage de Regnier, & apprit en même tems la mort du vieux duc de Bourgogne. Charles fit appeler sur le champ Girard : Beau cousin, lui dit-il, quoique vous ne m'ayez pas paru bien épris de la princesse, devenue duchesse de Bourgogne par la mort de son père, je crois cependant que vous auriez grand tort de refuser un si haut mariage ; oncques cadet de bonne maison n'en fit un meilleur ; & mieux vous aimerois-je que tout autre pour prendre rang avec mes pairs. Girard, quoiqu'il se rappelât l'ancienne idée qu'il avoit eue d'être duc de Vienne, ne put trouver de bonnes raisons pour refuser de suivre celle de Charles ; & ce grand prince, occupée de l'établissement du quatrième fils de Guérin, partit avec lui pour aller à Dijon, espérant que sa présence hâteroit la conclusion de cette alliance. A peine Charles arriva-t-il dans cette ville, que le même hôte chez lequel Girard avoit logé, le reconnut, & fut avertir la du-

cheſſe, que ce beau Chevalier qu'il avoit pris chez lui pour être l'un des plus pauvres de la France, venoit d'arriver avec le grand Charles, qui paroiſſoit le regarder & le traiter comme ſon fils. Il ajouta même, que quelques propos de ceux de la ſuite de Charles, lui faiſoient croire que ce prince lui deſtinoit ce beau Chevalier pour époux.

La jeune ducheſſe vivement émue, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ſes charmes, & ſe hâta de tout préparer pour recevoir l'empereur, ſon ſeigneur ſuzerain, avec la plus grande magnificence.

La première entrevue entre la jeune ducheſſe, Charles & Girard, eut des effets bien oppoſés. La ducheſſe trouva Girard charmant, & déſira vivement que Charles le lui propoſât pour époux; mais Girard la vit toujours avec la même indifférence. Charles cependant avoit des yeux bien différens pour elle: frappé, comme d'un coup de foudre, de la beauté de la jeune ducheſſe, il en devint dès l'inſtant même paſſionnément amoureux. Le grand cœur de Charles gémit en ſecret de l'empire que l'amour prenoit ſur lui; bientôt la décence, la juſtice, ſa parole donnée, firent ſur lui tout l'effet qu'elles font toujours ſur un grand homme: il eut donc le courage de faire taire cette paſſion naiſſante, &

de propoſer à la jeune ducheſſe, de lui donner le fils de Guérin pour époux. Charles ne lut que trop dans ſes yeux, à quel point cette propoſition répondoit à l'impreſſion que le jeune & charmant Girard faiſoit ſur elle, & vit bien que la ſoumiſſion qu'elle lui dit avoir pour ſes ordres, n'étoit déjà qu'une ſuite du penchant qui l'entraînoit. Charles & Girard en ſoupirèrent, mais par des ſentimens bien oppoſés ; l'un regrettoit de donner lui-même une princeſſe qu'il adoroit malgré lui ; l'autre étoit près de ſe voir lié pour toujours par une chaîne qui ne lui paroiſſoit que peſante. Girard eut l'air très-peu galant, & ne répondit qu'avec froideur à pluſieurs propos aſſez tendres que la ducheſſe crut pouvoir ſe permettre, dans la poſition où tous les deux ſe trouvoient.

Elle eut la douleur & l'humiliation de ne trouver que la même indifférence dans Girard pendant les fêtes qui ſuivirent l'arrivée de Charles : au contraire, la liberté, la gaité qui furent l'ame de ces fêtes, le deſir de plaire à Girard par ſon chant, par la danſe & par les talens qu'elle poſſédoit, redoublèrent la paſſion de Charles, au point que dans un bal il fut forcé d'en faire l'aveu.

La jeune ducheſſe, née haute & impérieuſe, ne put voir, ſans en être touchée, que le plus

grand prince de l'univers mettoit son sceptre à pieds: l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avoit pour Girard, & enfin le froid offensant de ce prince, & le dépit cruel qu'elle sentit contre lui, la déterminèrent à recevoir les hommages & les vœux du grand Charles, lequel aimoit trop, pour ne pas connoître que Girard n'aimoit pas. Mon cher Girard, lui dit-il en particulier, je voulois & je croyois faire ton bonheur, en te faisant épouser la duchesse de Bourgogne; mais je connois assez l'amour, pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui feroit le bonheur du reste de ma vie. Je t'aurois fait le sacrifice de l'amour que j'ai pour elle, si ses charmes t'avoient touché; mais puisque ce ne seroit que le desir d'avoir un grand état qui pourroit te forcer à faire ce mariage, je peux aisément le réparer. La jeune comtesse de Toulouse, de Narbonne & de Montpellier, vient de perdre son vieil époux, avec lequel elle a passé deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle: tous les peuples de la langue de *hoc* l'adorent, & tous les Trouvères célèbrent son esprit & ses charmes dans leurs chants royaux & dans leurs tençons; je te l'offre avec ses états auxquels je veux joindre encore le duché de Vienne, & les beaux pays arrosés par le Rhône.

Girard baisa mille fois les mains de Charlemagne: Ah! grand prince, qu'il est heureux & honorable de vous servir, lui dit-il! Vous avez lu dans mon cœur; qu'il m'est cher de pouvoir lire dans le vôtre! Oui, sire, suivez les tendres mouvemens de votre ame, épousez la belle duchesse de Bourgogne, & protégez le plus fidèle de vos vassaux, pour obtenir la comtesse de Toulouse.

Charles sentit la joie la plus vive de pouvoir, sans manquer à cette loyauté si chère à son ame, se livrer à l'amour prêt à le rendre heureux. Il obtint facilement de l'ambitieuse duchesse de Bourgogne, de lui donner la main, & de prier la jeune comtesse de Toulouse de venir sur le champ pour assister à son mariage. Cette princesse se rendit à l'invitation. Girard, enchanté d'elle, devint encore mille fois plus charmant & plus beau dès qu'il aima. La comtesse de Toulouse, plus heureuse que la duchesse de Bourgogne, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle; mais, prête à donner la main à Charles, combien de fois la duchesse de Bourgogne ne soupira-t-elle pas en secret! Tous les charmes, tous les dons, toutes les graces de Girard s'étoient développés depuis qu'il aimoit; il lui paroissoit presque un homme nouveau: l'excès de la passion qu'elle avoit pour lui, ne

put lui laisser voir sans une rage mortelle Girard éperdu d'amour, donnant sa main à la comtesse de Toulouse, dans la même cérémonie qui l'unissoit à Charles; & l'amour, dans son ame violente & passionnée, ne put être remplacé que par la haîne.

Dès le lendemain du mariage de Charles & de Girard, Charles déclara dans l'assemblée générale & respectable de ses pairs, qu'il leur donnoit le fils de Guérin pour confrère, en l'investissant du duché de Vienne & de la comté de Toulouse; de là, montant avec la nouvelle reine sur un trône élevé, Girard, tête nue, vint lui prêter hommage pour ces provinces. Après les cérémonies usitées, Girard voulut embrasser les genoux de Charlemagne; & baissant sa tête jusqu'à ses pieds, la nouvelle reine, pour l'humilier, tendit son pied, & le lui fit baiser assez rudement. Girard, occupé de sa reconnoissance pour Charles, méprisa dans son ame un acte qu'il ne regarda que comme indifférent, & n'eut pas même l'air de s'en appercevoir: cependant, comme on le verra bientôt, cet acte eut des suites terribles.

L'heureux Girard, duc de Vienne, prit congé de Charles deux jours après, avec sa charmante épouse, pour aller se faire recevoir dans ses états. Son premier soin, en arrivant à Vienne,

fut de faire appeller le gouverneur du château : Seigneur châtelain, lui dit-il en l'embrassant, reconnoissez-vous ce jeune cadet que vous reçutes si bien, & qui vous promit de vous en marquer sa reconnoissance quand il seroit duc de Vienne ?

Par saint André ! dit le vieux châtelain, vos traits sont tróp beaux & trop nobles pour n'être pas en ma mémoire; & sandis, des cadets de votre étoffe doivent être bien traités par la fortune & par l'amour. Belle duchesse, dit Girard, donnez votre main à baiser au vice-duc de ce pays ; car je constitue pour tel ce noble châtelain dans Vienne & dans le Dauphiné.

Cette grace ne fit murmurer personne, quoique déja les grandes terres du Dauphiné fussent possédées par les maisons les plus illustres, telles que les Clermont & les Bérangers : le châtelain étoit seigneur aussi anciennement d'une chaîne de montagnes qui sert de bornes au Dauphiné, connues dès ce tems sous le nom des monts Eynards ; & ses vertus militaires & sociales le rendoient également cher & respectable à cette belle province.

Girard, après avoir établi l'ordre dans ses états, se souvint avec tendresse & respect, qu'il avoit un père & une mère ; il se dit en lui-même : comme le cadet, c'est à moi d'aller chercher mes

frères dans les états qu'ils ont acquis. Je les rassemblerai; & c'est avec eux qu'il me sera bien doux & bien cher de me retrouver aux genoux & dans les bras de Guérin & de Mabilette.

Il est dans l'homme, & sur-tout dans les cadets de la grande Aquitaine, d'aimer à prouver qu'ils doivent leur élévation à leur courage & à leur bonne conduite. Girard partit avec un nombreux & magnifique cortège, & commença par se rendre à Rennes chez le duc Regnier, celui de ses frères avec lequel il avoit si long-tems vécu dans la plus tendre union à la cour de Charlemagne.

Regnier sentit les transports de joie les plus vifs en embrassant son cher Girard. Celui-ci, prenant le petit Olivier son fils dans ses bras, s'écria : Cher enfant, ton oncle t'adopte; & (par un mouvement secret) il ajouta, & mon cœur me dit que tu seras un jour l'honneur de ta race. Les deux frères partirent bientôt ensemble; &, se trouvant à portée de Milon qui résidoit à Pavie, ils se rendirent à cette cour. Ils ne furent pas long-tems tous les trois ensemble, qu'Arnaud, ayant appris leur arrivée, pria la belle Frégonde de lui permettre de la quitter quelque tems pour aller au-devant de ses frères.

Tous les quatre réunis ensemble, s'écrièrent d'un commun accord : Malheureux celui qui

n'écoute pas la voix de ceux auxquels il doit la vie! Que ferions-nous, si la tendresse aveugle de notre mère Mabilette l'eût emporté? Que de graces n'avons-nous pas à rendre au Ciel, & à notre brave & noble père Guérin, de nous avoir animés à l'imiter? Allons, allons à ses pieds lui porter l'hommage de nos succès; allons consoler, embellir sa vieillesse, en lui faisant embrasser des fils dignes de lui.

Ils partirent pour Montglave pleins du doux espoir de rendre Guérin & Mabilette plus heureux : quelques vieux serviteurs que leur père leur avoit donnés, & qui par leur fidélité s'étoient rendus dignes de ce choix, les précédèrent. Mabilette dit à Guérin : Sire, n'irons-nous pas au-devant de nos enfans? Vous ne direz plus, ce sont oiseaux que nous chassons hors du nid, pour qu'ils s'en forment un bon & beau; ce sont aigles qui quittent leur propre repaire, pour revenir au nôtre; ce sont ducs, comtes & hauts barons qui plus n'ont besoin de nous, & qui viennent nous faire hommage de leurs couronnes & de leur bonheur.... — Dame, dit Guérin, bien font leur devoir nos braves enfans; mon cœur vole au-devant d'eux; mais leur voudrois-je ravir le bonheur de nous rendre un hommage qu'ils doivent un jour attendre de leurs enfans? Laissez; laissez; le Ciel & l'hon-

neur les conduisent dans nos bras, je les attends: venez seulement à cette fenêtre, nous les verrons venir de plus loin.

Girard fut le premier qui reconnut Mabilette en la voyant étendre ses bras vers eux; il reconnut de même Guérin, à sa longue barbe blanche. Voyez-vous notre père, dit Girard? comme il se tient là fièrement, sans daigner descendre! — Vraiment, lui répondit Regnier, ne doit-il pas attendre l'hommage de ses enfans? n'est-il pas pour nous l'image de la divinité?

L'entrevue de Guérin avec eux fut aussi noble que tendre & touchante. Ses quatre fils se jettèrent à ses genoux; chacun d'eux avoit apporté la couronne qui marquoit sa dignité, & la déposèrent à ses pieds. Mes enfans, s'écria Guérin en étendant les bras sur eux, que l'Eternel vous bénisse par la main de votre heureux père! Il couvrit leurs joues de ses larmes. O mon père, mon père! s'écrioient-ils, êtes-vous content de nous? Mabilette s'étoit emparée du jeune Olivier pendant cette scène si touchante; elle le porta dans les bras de Guérin. Dès qu'il eut relevé ses fils, Guérin prit son petit-fils, le baisa doucement, &, passant sa main sur ses reins, & tournant son visage au soleil: L'enfant est fort & membru, dit Guérin, son regard est assuré; Regnier, prends soin de lui; donne-lui

lui bonne & louable nourriture (1); il te donnera dans tes vieux jours la liesse, le los & le guerdon que je reçois de toi. Ah! père, s'écria le duc Arnaud, que j'ai de regret de ne vous avoir pas amené mon fils Aimery! Le damoisel est déja grand; il sera roide joûteur: sa mère ne le gâte point; les plus grands clercs de Ligurie, & les meilleurs de mes Chevaliers l'exercent à toutes sciences & actes de Chevalerie. — Bien, dit Guérin, j'aime mieux ne pas le voir que de l'en distraire: bon document vaut mieux que caresse de père. Mais écoute, mon fils; quelque bien nourri qu'il soit chez toi, je pense que pour agrandir, améliorer même ses idées, tu ferois bien de l'envoyer à la cour du grand Charles; pain de l'hôtel de ce prince lui profitera mieux encore que celui du tien: riches & nobles damoiseaux ne trouvent que roses & miel dans leurs entours.... quand ces poussins-là prennent leurs grandes plumes, oh! qu'il leur est utile alors de goûter quelque amertume & d'avoir épines à briser! — Certes, noble père, dit Arnaud, je me l'étois bien proposé, & l'enfant doit partir à Noël prochain pour s'y rendre. Les quatre fils de Guérin restè-

(1) L'éducation que les enfans recevoient se nommoit alors *nourriture*.

rent un mois près de lui; Mabilette eût bien desiré les retenir plus long-tems; mais le vieux duc leur dit lui-même: La providence, mes enfans, en vous donnant hautes seigneuries & vassaux, vous impose la loi de les gouverner. Retournez dans vos états; soyez toujours unis; nul n'osera vous grever, si concorde unit toujours vos forces. Donnez-moi quelquefois le plaisir de vous embrasser; &, par saint André! quoique déja vieillard chenu, j'endosserois bien vîte le harnois pour vous secourir, si besoin aviez de mon secours. En disant ces mots, il tira l'épée de Girard, & fendit en deux un gros bloc de chêne. Par Dieu! père, s'écrièrent-ils, bien fort seroit le bouclier & le haubert qui résisteroient à vos coups.

Les quatre fils de Guérin étant retournés dans leurs états, Arnaud, selon la promesse qu'il avoit faite à son père, dit au jeune Aymeri, qu'il étoit tems qu'il se fît connoître, & qu'il se rendît à la cour de Charles pour le prier de l'armer Chevalier. Sa mère Frégonde eût bien desiré lui donner un cortège digne de sa naissance; mais Arnaud le refusa: Le damoisel, dit-il, fera comme père & aïeul. Nous partîmes tous deux de la maison paternelle comme simples Chevaliers; je veux qu'Aymeri fasse de même & gagne ses éperons: d'ailleurs, dit-il à Fré-

gonde, notre fils eſt haut à la main; il ne faut pas que l'eſprit de ſuperbe le gâte; rien n'apprend mieux à vivre avec les hommes, que de commencer par avoir beſoin d'eux.

Aymeri partit donc ſuivi d'un ſeul écuyer; &, ſelon l'ordre d'Arnaud, il alla droit à Vienne pour y voir ſon oncle le duc Girard. Celui-ci, prévenu que ſon neveu devoit arriver, voulut éprouver s'il tenoit de leur race pour n'endurer jamais un affront; il ordonna que lorſque Aymeri ſe préſenteroit à la porte de ſon palais, on lui refusât l'entrée, & qu'on l'avertît promptement du parti qu'il prendroit, Aymeri s'étant préſenté le lendemain, & trouvant la porte fermée, frappa vigoureuſement avec le pommeau de ſon épée: Arrière, lui dit un guichetier par un petit treillis de fer: jongleurs & meneſtrels n'entrent point en cette cour ſans y être appellés. — Pour qui me prends-tu, maraut? dit Aymeri. — Pour un vagabond, dit le portier, & tu pourrois bien t'attirer quelque correction. Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur le pétulant Aymeri: voyant un levier de fer très-peſant & à ſa portée, il s'en ſaiſit, il briſe la porte qui tombe fracaſſée, il veut s'élancer ſur le guichetier; mais il eſt arrêté par ſon oncle Girard, qui le reçoit dans ſes bras. Je me reconnois en toi, beau neveu, lui dit-il; viens,

mon enfant, & ſois toujours le même. Cette exhortation plut beaucoup à l'homme du monde auquel elle étoit le plus inutile.

Aymeri paſſa quelques jours avec ſon oncle, & remonta ſur ſon unique cheval pour aller à Paris, où Charles tenoit ſa cour : cette ville n'étoit pas fort grande alors, & ſes anciennes limites ſont connues : elle étoit ſi pleine d'étrangers, qu'Aymeri ne put trouver aucun hôte qui voulût le recevoir ; il écouta la réponſe des premiers auxquels il s'adreſſa ſans ſe fâcher ; mais le dernier, tout glorieux d'avoir l'évêque de Laon dans ſa maiſon, le rebuta durement. Aymeri prit l'hôte par les oreilles, le conduiſit à l'écurie, & voulut le forcer à mettre dehors les chevaux de l'évêque, pour faire place aux ſiens. Une troupe de valets & de clercs, voulut faire réſiſtance ; Aymeri les roſſa : l'évêque eut beau lui crier de ſa fenêtre qu'il l'excommunioit, Aymeri frappoit toujours en leur criant : Allez chanter veſpres, & ne diſputez plus eſtables à Damoiſeaux & Chevaliers qui vous défendent. L'évêque voyant un jeune homme grand & vigoureux l'épée d'une main & le bâton de l'autre, prit le parti de filer doux ; &, laiſſant déplacer ſes chevaux, il ſortit par une porte de derrière & fut porter ſes plaintes à Charles. Ce prince envoya chercher Aymeri ; & l'huiſſier

chargé de ses ordres parlant d'un air courtois, Aymeri se rendit à cette invitation. Vassal, lui dit Charles en le voyant entrer, de quel droit avez-vous osé frapper les gens de mon cousin le duc de Laon ? — Par le droit, dit-il, que tous Chevaliers utiles à l'état, doivent avoir sur ceux qui vivent à ses dépens ; & vous, Sire, vous me feriez accueil plus gracieux, si vous saviez que les miens & moi sommes gens à vous donner une dure besogne à faire, si vous nous mettiez en courroux. Par le chef de la reine ! dit Charles, il n'y a qu'un issu de la race de Guérin de Montglave assez hardi pour me faire une telle réponse. — Aussi le suis-je, dit Aymeri ; & c'est le fils d'Arnaud de Beaulande qui vous offre, ou de vous servir, ou de vous combattre, selon la façon dont vous le traiterez.

Oh ! vraiment, dit Charles, mon choix n'est pas douteux ; j'aime trop le duc Guérin, & je prise trop sa brave race, pour ne te pas retenir dans ma cour. Ce seul mot d'amitié fit tomber le fils d'Arnaud aux genoux de Charles qui le releva, lui demanda des nouvelles de ses proches avec un vif intérêt, & qui lui promit de remplir les desirs de son père, en l'armant Chevalier.

Charles, sur son départ pour marcher une

troisième fois contre les Saxons, donne l'accolée au jeune Aymeri dès le lendemain: il le laissa près de la reine son épouse en partant; & l'esprit & la gaieté du jeune Chevalier plurent beaucoup à cette princesse. Un jour en causant avec lui : Je gage, lui dit elle, que vous ne vous seriez pas comporté comme votre oncle Girard, si vous aviez été en sa place? — Ma foi, Madame, dit Aymeri que ce propos choqua, je n'en sais rien; on trouve que je ressemble beaucoup à mon oncle; & j'ai pris, depuis mon enfance, la résolution de l'imiter. La reine, sans s'arrêter à cette réponse, lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans le tems de ses noces avec Charles; & son ancien dépit contre Girard la portant à ménager peu ses termes en parlant de lui, le colère & bouillant Aymeri sentit allumer en lui par degrés le desir de la mortifier. Il ne fut plus le maître de lui, lorsqu'elle eut l'imprudence de lui dire que, lorsque Girard étoit venu rendre son hommage à Charles, elle avoit saisi cette occasion de se venger de lui & de l'humilier, en lui faisant baiser son pied : elle avança ce même pied dans ce moment pour montrer comme elle avoit accompli cet acte de mépris. Aimery furieux & n'écoutant plus qu'une aveugle colère, saisit ce pied d'une main, en faisant tomber la

rèine; & de l'autre, tirant son couteau de sa poche, il fit tous ses efforts pour lui trancher le pied: mais la quantité de ceux qui se jettèrent sur lui, l'en empêcha. Aimery se démêlant de la foule, jura qu'il vengeroit son oncle; &, courant aux écuries, il sauta sur le premier cheval, sortit à toutes jambes de Paris, & s'en fut droit à Vienne pour rendre compte à son oncle Girard de ce qui venoit de se passer. On croira facilement que Girard reçut avec la plus vive tendresse un neveu qui lui ressembloit si parfaitement, & qui venoit de le venger avec tant d'audace, d'un affront qu'il avoit eu la sagesse de tenir caché.

Girard connoissoit trop l'humeur altière & vindicative de la reine, pour ne pas prévoir les suites de cette affaire. Il dépêcha des couriers à ses frères & au duc Guérin, en leur représentant que c'étoit une querelle de famille qui les intéressoit tous. Regnier se trouvant le plus à portée, partit aussi-tôt avec son fils Olivier pour se rendre à Vienne; les deux autres frères se tinrent prêts à le secourir; & le vieux Guérin, que l'âge avoit rendu prudent, dit à ceux qui lui remirent la lettre de son fils: Ce sont querelles de jeunes gens: à l'âge de Girard, j'eusse baisé de bon cœur le pied de la reine; car ce pied, dit-on, est fort joli, & bien soutient le

plus gentil corsage: mais, par la tête de Mabilette ! si Charles veut se mêler de l'affaire, il pourra bien s'en repentir, & bien verra-t-il encore que l'épée du vieux Guérin & le levier de mon ami Robastre sont bastant pour sa Joyeuse (1), & pour la Durandal de son neveu Roland.

Charles, en effet, eût mieux fait d'assoupir & d'accommoder cette querelle; mais, fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur les bords de l'Elbe, ému par les pleurs de la reine, déterminé par les barons que cette reine avoit fait jurer de venger son offense, il partit à la tête d'une puissante armée; il ravagea la frontière du Dauphiné, forma le siège de Vienne, & jura de n'en point partir qu'il n'eût pris cette ville, & tiré la vengeance la plus éclatante de Girard & d'Aymeri.

Malgré la valeur & la force de Roland, & des dix autres pairs qui suivirent Charles dans cette expédition, l'arrivée de Milon, d'Ansseaume & d'Arnaud de Beaulande qui forcèrent les lignes de Charles, & se jettèrent dans Vienne avec un puissant secours, rendit ce siège aussi long que meurtrier; & pendant près de deux ans, l'avantage fut égal des deux côtés, dans les sorties

(1) Nom de l'épée de Charlemagne.

fréquentes que les quatre frères & leurs fils Olivier & Aymeri faisoient presque tous les jours pour ruiner les travaux. Roland en vint souvent aux mains dans ces sorties avec les neveux de Girard, qui cherchoient à se distinguer sous les yeux de leurs pères & de leurs oncles; & le jeune Olivier sur-tout apprit à Roland, qu'il existoit enfin un Chevalier qui pouvoit lui résister. Lorsque Regnier accourut le premier au secours de Girard, la belle Olive avoit obtenu de le suivre; & la jeune & charmante Bellande sa fille, l'avoit accompagnée. Olivier aimoit tendrement cette sœur; ils se ressembloient beaucoup, & l'amour & les graces paroissoient avoir pris soin de les embellir tous les deux. Bellande armoit souvent son frère de sa main; & cette jeune princesse, au dessus de la timidité de son sexe, montoit quelquefois à cheval pour le suivre de loin lorsqu'il faisoit des sorties, & pour le secourir s'il eût été blessé.

L'une de ces sorties ayant engagé pendant plusieurs heures un long & sanglant combat, on convint de part & d'autre d'une trève de quatre jours, pour retirer les morts & prendre soin des blessés. Rien n'étoit alors plus religieusement observé que ces sortes de trèves; toute animosité paroissoit suspendue; & les Chevaliers des deux partis, passant librement d'un

camp à l'autre, ne combattoient ensemble que de courtoisie lorsque le hasard les rassembloit. Le récit qu'Olivier avoit fait à sa sœur de la valeur de Roland, donna le desir à Bellande de voir ce célèbre Paladin ; &, pendant le second jour de cette trève, Bellande pria son frère de la mener voir le camp de Charlemagne. Olivier & son cousin obtinrent d'Olive, sa mère, de lui procurer ce plaisir; ils montèrent à cheval tous les trois ; &, s'éloignant assez loin de la cité de Vienne, ils parvinrent jusqu'aux gardes avancées, dont Ogier le Danois & Roland faisoient alors la visite. Les deux Paladins de Charlemagne, frappés de la beauté de la jeune personne que les Paladins de Vienne conduisoient, s'avancèrent vers elle de l'air le plus respectueux. Roland, en voyant Bellande, oublia l'infidélité d'Angélique, & tous les maux dont un malheureux amour l'avoit accablé : un coup de foudre n'est pas plus vif que le trait qui frappa son cœur; l'air noble & modeste de Bellande lui parut mille fois plus touchant, que l'air fin, le desir de plaire & la coquetterie adroite qu'Angélique avoit employée pour le séduire. N'osant pas encore s'adresser à cette jeune princesse, il débuta par dire les choses les plus flatteuses à son frère Olivier: Seigneur, lui dit-il, vous n'étiez déja que trop redoutable pour moi dans

les combats ; que je vais craindre déſormais de vous y rencontrer ! pourrai-je vous y reconnoître aux coups terribles que vous y portez, ſans me rappeller en même tems des traits qui ſeront à jamais gravés dans mon ame ? Olivier ſourit, en lui diſant : Je deſirerois, ſeigneur, que ceux de ma ſœur fiſſent aſſez d'impreſſion ſur vous, pour vous engager à ne plus regarder un frère qui lui reſſemble & qui vous admire, comme un ennemi. Pourquoi la funeſte querelle de nos oncles me force-t-elle à me trouver les armes à la main contre un héros, dont je ferois l'honneur & le bonheur de ma vie d'être le frère & le compagnon ? — Souvent ces ſortes de guerres entre parens qui s'eſtiment, dit Ogier, ſe terminent par quelque heureux mariage entre les familles qui reſſerrent leurs anciens nœuds. Si Charles n'étoit pas obſédé par ſa vindicative épouſe, j'imagine une union charmante, bien propre à faire ceſſer ces guerres cruelles, comme à donner de nouveaux héros à la France. En diſant ces mots, il regardoit Bellande qui rougit ; & Roland qui, ſe jettant à ſon cou, s'écria : Mon cher Ogier, puiſſent le brave frère & la divine ſœur, approuver dans leur ame ce que ton amitié pour moi te fait imaginer ! Si quelqu'un doit avoir du pouvoir ſur l'eſprit de Charles, c'eſt le brave Ogier ; je te conjure de

lui rappeller ses véritables intérêts, & de lui représenter combien la guerre présente est nuisible à la religion comme à la France, les Sarrasins étant encore les maîtres de plusieurs de ses provinces méridionales, & le roi Marsile, maître de l'Espagne, se préparant à passer les Pyrénées pour nous attaquer; tandis que, si nous étions unis, nous serions assez forts pour le chasser de l'Europe, lui faire repasser les Pyrénées, & le forcer de se retirer même au-delà du détroit.

Ogier promit à Roland d'employer ses bons offices auprès de Charles. Roland, s'avançant avec l'air le plus respectueux vers Bellande : Ce jour-ci, lui dit-il, Madame, décide du reste de ma vie: je n'ose encore vous supplier de me recevoir pour votre Chevalier; mais j'espère que désormais tous les actes de ma vie vous prouveront que vous n'en pouvez avoir un plus soumis & plus fidèle. Bellande ne put être insensible à l'hommage que lui rendoit le neveu de Charles, & desirant serrer les nœuds d'une amitié durable enrre ce célèbre Paladin & son frère Olivier: Seigneur, lui dit-elle, il n'est aucune reine dans l'univers qui ne dût s'honorer de vous avoir pour son Chevalier; & mon frère Olivier me paroît desirer trop votre amitié, pour qu'il n'obtienne pas du duc Regnier mon père, que j'accepte

l'offre que vous venez de me faire. A ces mots, ils se séparèrent avec de nouvelles marques d'estime.

Ogier le Danois & Roland retournoient près de Charlemagne, avec le dessein de le porter à la paix: mais ils perdirent bientôt l'espérance de l'y déterminer, lorsqu'ils apprirent que la reine venoit d'arriver près de lui, & que cette reine vindicative avoit conduit elle-même une armée de quarante mille hommes, pour la joindre à celle de Charles, presser le siège de Vienne, & donner un assaut général à cette cité.

D'un autre côté, Guérin de Montglave ayant appris que la reine s'avançoit avec ce renfort, avoit jugé qu'il étoit tems de voler au secours de ses enfans; & ce vieillard, très-nerveux encore, parti de Montglave avec son ami Robastre à la tête de quatre mille lances, avoit forcé le quartier de Salomon de Bretagne, & s'étoit jeté dans Vienne le même jour que la reine de France étoit arrivée au camp de Charlemagne.

Dès le lendemain, la trève étant expirée, Charles, pour porter la terreur dans la ville de Vienne, parut à la vue des remparts, & fit déployer la nouvelle armée qu'il venoit de recevoir. Impatienté de voir ces troupes nouvelles caracoller autour de la place & ayant l'air de défier ceux qui la défendoient, Robastre prit un déta-

chement de mille lances, fondit ſur elles, & les mit en déſordre à coups de levier : de nouveaux corps ſoutinrent celui que Robaſtre faiſoit plier ; Guérin, de ſon côté, le ſecourut : le combat devint opiniâtre & cruel ; la nuit ſeule ſépara les combattans, & la campagne reſta couverte de morts & de bleſſés. Les deux partis furent forcés de renouveler encore la trève pour trois autres jours ; & ce fut ce tems qu'Ogier ſaiſit pour porter Charlemagne à la paix, en lui reprochant avec force qu'il faiſoit répandre le ſang chrétien, au lieu d'employer ſes grands vaſſaux & ſes ſujets à combattre les infidèles. Charles ſe refuſa longtems à ſe rendre aux repréſentations d'Ogier, & finit par lui dire qu'il ne feroit jamais la première démarche, & que ce ſeroit beaucoup s'il écoutoit les propoſitions que Guérin & ſes enfans feroient pour obtenir la paix.

Ogier fit avertir ſecrettement le duc Guérin des diſpoſitions de Charles ; & Guérin, prenant tout-à-coup ſon parti, fit partir un héraut, porteur de la lettre ſuivante, que Charles lut en préſence de ſa cour.

» Sire, vous êtes plus grand ſeigneur que Guérin, mais il ne vous cède point en courage : vous devîntes ſon égal le jour que, jouant aux échecs avec lui, vous perdîtes votre royaume qu'il vous a laiſſé ; il ſeroit le vôtre encore, ſi

dans la mêlée votre lance se croisoit avec la sienne. Sire, je me souviens que mes mains ont été dans les vôtres, cela seul m'empêche de vous demander le combat de votre personne à la mienne pour terminer nos débats; mais, plus sensible que vous à la douleur de voir couler le sang chrétien, terminons cette guerre en en remettant la décision au jugement de Dieu: nommez un de vos Chevaliers pour combattre celui des miens que je présenterai, sous la condition de vous remettre la cité de Vienne si votre champion est vainqueur, ou de vous retirer avec votre armée si le mien remporte la victoire. « Le premier mouvement de Charles étoit de défier le duc Guérin au combat seul à seul; mais les fortes représentations des pairs, & sur-tout du duc Naymes & de l'archevêque Turpin, l'en empêchèrent. Ogier le Danois, Richard duc de Normandie, Salomon de Bretagne & Roland s'offrirent à Charles pour ses champions; & Charles, ne pouvant faire un choix sans blesser ces fiers paladins, fit mettre leurs noms dans un casque, & remit au sort à nommer celui qui devoit combattre. Charles ayant renvoyé le héraut de Guérin, en marquant à ce duc qu'il acceptoit sa proposition, & qu'il eût à présenter son champion le lendemain matin dans une petite île du Rhône, également distante de son camp & de

la cité, Charles mêla lui-même les quatre noms dans le casque, & le premier qu'un enfant en tira fut celui de Roland.

Guérin malgré les vives représentations d'Aymeri qui se trouvoit le plus intéressé dans cette querelle, voulut de même que le sort décidât de celui qui soutiendroit la querelle; & ce brave vieillard exigea que son nom fût dans le casque avec celui de ses quatre fils & ceux d'Olivier & d'Aymeri ses petits-fils.

Olivier remercia le ciel lorsqu'il vit son nom sortir le premier du casque. Ah! s'écria-t-il, ni Guérin, ni mon père n'exposeront leurs jours, & je me trouve heureux de combattre pour eux.

Le lendemain matin un détachement de mille Chevaliers sortit de Vienne, & conduisit Olivier sur le bord du Rhône; une barque le passa dans l'île avec son cheval, & la même chose fut observée du côté de Charles pour y conduire Roland.

Les deux Chevaliers, la visière baissée, occupèrent de chaque côté l'extrémité de la lice qu'on avoit formée pour eux, & s'élancèrent l'un contre l'autre au premier signal que donna le son des trompettes: leurs lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets: leurs chevaux s'étant choqués pareillement, se renversèrent & roulèrent morts

sur

ſur la pouſſière. Les deux Chevaliers, également ébranlés par cette atteinte & leur chute, ſe relevèrent en chancelant; &, s'étant à la fin remis, ils tirèrent leurs épées, & ſe chargèrent avec une égale fureur. Quelque force, quelque adreſſe que l'un & l'autre employaſſent dans ce combat, il dura deux heures, ſans que les ſpectateurs puſſent leur voir un avantage marqué l'un ſur l'autre. Olivier & Roland, également étonnés de la réſiſtance que chacun d'eux trouvoit dans ſon ennemi, redoublèrent la violence & la rapidité de leurs coups, ſans la même précaution à les parer qu'ils avoient eue pendant ces deux premières heures : ſaiſiſſant leurs épées à deux mains, & ſe frappant en même tems, celle d'Olivier ſe briſa ſur le bouclier de Roland; & la fameuſe durandal ayant fendu celui d'Olivier, il fut impoſſible à Roland de l'en retirer. Olivier jetant au loin ſon bouclier & l'épée de Roland, l'un & l'autre ſe ſaiſirent avec leurs bras nerveux, & firent les plus grands efforts pour ſe terraſſer : pluſieurs fois ils roulèrent enſemble ſur la pouſſière, ſans pouvoir ſe vaincre; & dans ces différens mouvemens, leurs caſques, qu'ils cherchoient à s'arracher, ſe délacèrent; & dans un moment où Roland faiſoit un peu perdre terre à ſon ennemi, le caſque d'Olivier tomba, & Roland reconnut les traits de celle qu'il adoroit, dans

le brave frère de Bellande. A cette vue, Roland n'étant plus le maître de ſes premiers mouvemens, achève de faire tomber ſon caſque, ſerre, & ne ſerre plus qu'avec tendreſſe Olivier dans ſes bras : l'un & l'autre ſe donnent la main, ſe jurent fraternité d'armes juſqu'à la mort, & de défier au combat mortel quiconque oſera leur reprocher de n'avoir pas achevé celui-ci.

Charles, qui voyoit les combattans du haut d'un tertre, avoit ſi ſouvent tremblé pour les jours de ſon neveu Roland pendant le ſort du combat, qu'il le vit ſe terminer ſans peine par cet accord apparent. Mais qui pourroit exprimer tous les ſentimens de la charmante Bellande, lorſque du haut d'une tour de Vienne elle reconnut Roland embraſſant ſon frère, & lui donnant la main? Ah! s'écria-t-elle dans ſon premier mouvement, en préſence même de Guérin & de ſon père & de ſa mère, ah! Roland, ce que tu viens de faire t'aſſure à jamais mon ame, & je jure de la conſacrer à Dieu dans un cloître, ſi ma main n'eſt pas à toi. Fille, dit le vieux duc Guérin, ainſi ſoit-il, je t'approuve, & le Paladin eſt digne de ma race & de toi. Bellande, éperdue en revenant de ce tranſport, veut ſe jetter aux pieds de Regnier & d'Olive, pour leur demander pardon; mais ce père & cette mère, qui fré-miſſoient depuis le commencement du combat

pour les jours d'Olivier, ſerrent Bellande dans leurs bras, en lui diſant qu'ils jurent qu'elle n'aura jamais d'autre époux que celui qui vient de traiter Olivier comme un frère.

Les deux combattans s'étant réciproquement lacé leur caſque, revinrent ſur le bord du Rhône, qu'ils traverſèrent à la vue des deux armées en ſe tenant par la main, & s'embraſsèrent encore en ſe quittant ſur l'autre rive.

Les Paladins François allèrent au devant de Roland: J'en euſſe fait autant que toi, mon ami, lui dit Ogier; & quiconque oſera dire que tu n'as pas fait ce qu'un cœur loyal & ton courage te preſcrivoient, en aura menti par la gorge. Ogier avoit une telle réputation dans la Chevalerie, que tous les Paladins François acquieſcèrent à ſon opinion.

La reine ne voulut point voir Roland, & lui fit dire qu'elle étoit malade. Charles le reçut d'abort aſſez froidement. Roland, incapable de pouvoir ſouffrir un dégoût, lui dit avec fierté: Donnez-moi, ſire, d'autres ennemis à combattre; & ſachez que tous vos Chevaliers ſont las de cette querelle, qui donne le tems à vos vrais ennemis de ſe préparer à vous attaquer. Ogier & le duc Naymes appuyant ce que Roland venoit de dire; Charles, qui ſentoit que ſes Paladins avoient raiſon, embraſſa Roland, & permit même au duc

Naymes d'envoyer à Vienne, & de propoſer une trève de quinze jours, pendant laquelle on entameroit des négociations pour la paix.

Il n'étoit que trop vrai que le roi Marſile ſe préparoit à faire la guerre à Charlemagne. Le roi Sarraſin, maître des gorges des Pyrénées & d'une partie du Rouſſillon, avoir formé pluſieurs camps retranchés ſous Perpignan & ſous Bayonne. Un de ſes amiraux, homme entreprenant, les commandoit, & faiſoit ſouvent des courſes très-éloignées à la faveur des bois; & lorſqu'il étoit chargé de butin, ſa vigueur & la légéreté des chevaux Arabes & Andaloux, aſſuroit preſque toujours ſa retraite. Cet amiral, ſachant que le duc Guérin & ſes fils étoient occupés par une guerre cruelle contre Charles, en devint encore plus audacieux; & prenant l'élite des troupes qu'il commandoit, il parvint juſques dans une grande forêt à portée de la cité de Vienne, à la tête de ſix cents Chevaliers Arabes, & s'embuſqua, dans l'eſpérance d'enlever quelques princes de l'armée de Charles ou de la famille de Guérin de Montglave, pour en tirer une groſſe rançon. L'amiral avoit en avant des eſpions déguiſés, qui journellement lui venoient rendre compte de ce qui ſe paſſoit entre les deux armées. Lorſqu'il apprit que les deux partis avoient juré pour quinze jours une nouvelle trève, ſes eſpérances

redoublèrent ; & connoissant la passion que Charles avoit pour la chasse, il sépara sa troupe en quatre, les plaça dans les lieux les moins fréquentés, leur donna des signaux pour se rejoindre, & enjoignit à ses espions de redoubler d'activité. Tout lui réussit bientôt, & les espions l'ayant averti, pendant une nuit, que Charles devoit le lendemain chasser dans la forêt, il disposa tout pour enlever ce prince, ou du moins quelques-uns de ses pairs.

Charles, plein d'une juste confiance dans la loyauté de Guérin & de ses enfans, étant venu chasser en effet le lendemain avec la plus grande partie de ses pairs, sans être armé, & n'étant suivi que d'un petit nombre de gardes, une des quatre troupes de l'amiral l'attaqua tout-à-coup; & les Sarrasins s'attachant à tuer les chevaux, plusieurs pairs furent démontés dans cette première attaque. Un jeune page de Charles, reconnoissant aux turbans que Charles étoit attaqué par les Sarrasins, s'enfuit à toute bride pour appeler des troupes à son secours; mais se méprenant de chemin, & presque aveuglé par la peur, au lieu d'aller au camp de Charles, il suivit une route qui le conduisit aux portes de Vienne. Ayant rendu compte en frémissant de l'état où Charles se trouvoit, toute la généreuse famille de Guérin de Montglave, étouffant son ressentiment, ne

balança pas à voler à son secours. Aussitôt ils s'armèrent, & montèrent à cheval avec ce qu'ils purent rassembler de Chevaliers; & le duc Guérin, faisant atteler quatre puissans chevaux à son char, prit avec lui le géant hermite Robastre & son levier. Le petit page, revenu de sa frayeur, conduisit ces Chevaliers Viennois à l'endroit où Charles avoit d'abord combattu: ils virent son cheval mort parmi ceux qu'ils trouvèrent dans le même état; ils trouvèrent plusieurs gens de sa suite massacrés; & l'un d'eux, qui respiroit encore, leur montra la route que les Sarrasins avoient prise, en emmenant Charles & ses Pairs prisonniers.

Cette petite troupe de héros n'avoit pu faire qu'une foible résistance, étant désarmée; & les quatre troupes de l'amiral s'étant réunies, Charles & les Pairs enveloppés & démontés, avoient été pris. Les Viennois se mirent à leur poursuite; & Robastre priant avec ferveur, & jurant quelquefois, anima si bien les chevaux à grands coups de son long rosaire, qu'ils joignirent les Sarrasins sur le bord d'un ravin très-profond qu'ils n'avoient pu traverser. Se jeter à bas du chariot, faucher les Sarrasins à grands coups de lévier, ce fut pour Robastre l'affaire d'un moment. Guérin, de son côté, court avec le jeune Olivier à la troupe des Sarrasins qui fait le plus de résistance.

L'aïeul & son petit-fils, mettent en pièces tout ce qui leur résiste. Guérin fend la tête de l'amiral qui tenoit les cordes dont les bras de Charles étoient attachés : l'amiral entraîne Charles dans sa chute; Olivier se jette à terre, coupe les cordes, présente le cimeterre de l'Amiral à Charles, le fait monter sur son cheval; & le suivant à pied, il porte la mort avec ce prince dans le dernier rang des ennemis. Charles délivré, reconnoît Guérin, Regnier & Girard; il descend, il les embrasse les larmes aux yeux, & se jetant à genoux : Seigneur qui m'avez délivré, dit-il, je jure de regarder désormais Guérin comme mon frère, & ses enfans comme les miens, & d'accomplir le vœu que j'ai fait de visiter votre saint sépulchre, avant que trois ans se soient écoulés. Tandis que Charles prononçoit ce serment dicté par la reconnoissance qu'il devoit à l'Eternel, & à la famille de Guérin que la puissance divine avoit amenée à son secours, le géant hermite Robastre étoit à genoux de son côté; se voyant couvert du sang des Sarrasins : Ah ! s'écria-t-il, du moins si je les avois baptisés ! Hélas !... que d'ames j'envoie aux enfers, avec de bonnes intentions dans la mienne ! En disant ces mots, il jeta son levier ensanglanté, se passa son rosaire autour du cou, & voulut retourner sur le champ dans son hermitage. Charles &

Guérin firent de vains efforts pour l'arrêter : Non, dit-il, Dieu m'appelle dans ma retraite ; la fin funeste de Perdrigon me fait frémir. Adieu, mes amis ; vivez en paix ; vous ne me reverrez plus qu'au jour du grand jugement ; & je n'ai plus rien à faire ici bas, que de prier & de mourir en paix. Il partit en effet ; & Charles, au lieu de retourner à son camp, voulut achever de donner à Guérin des preuves de sa reconnoissance & de son estime. Conduisez à Vienne, lui dit-il, le prisonnier que vous venez de délivrer ; c'est comme le vôtre que je veux vous demander la paix au milieu de la ville, que la valeur de vos enfans a défendue si long-tems contre moi. Alors, se faisant entourer des enfans de Guérin, & plaçant l'illustre vieillard à sa droite, il entra dans Vienne, & fut tout droit à la cathédrale jurer une alliance éternelle avec Guérin & ses enfans.

Lorsque cette nouvelle parvint à la reine, son cœur fut absolument changé ; elle accourut, & demanda Girard. Venez, noble duc, lui dit-elle en entrant, je vous apporte mon pied moi-même ; vous & le jeune Aymeri faites-en à votre volonté. Ah madame ! s'écrièrent-ils tous deux en se jetant à ses genoux, & baisant ce joli pied qu'ils avoient voulu couper, oubliez l'orgueil de notre race Gasconne, & comptez nous désormais au nombre de vos sujets les plus attachés & les plus soumis.

La reine fit à la ducheſſe Olive & à la jeune Bellande les mêmes careſſes que Guérin & ſes enfans recevoient de Charles; on approuva l'alliance de Roland & de Bellande, que Charles fit fiancer dans ſon cabinet, & dont le mariage fut arrêté pour le tems de ſon retour du ſaint ſépulcre.

Les fêtes les plus brillantes ſuivirent ce grand événement; mais bientôt Charles, accompagné de toute cette illuſtre famille, à laquelle la ducheſſe Mabilette accourut ſe rejoindre, reprit le chemin de Paris pour donner ordre à ſes états, & ſe préparer à ſon voyage de Paleſtine. Roland & ſon frère Olivier, plus amis, plus inſéparables que jamais, jurèrent de ne ſe plus quitter, & n'habitèrent plus que le même palais.

Ce ne fut qu'après deux années révolues, que Charles put acquitter ſon vœu. Le chef de la chrétienté ayant réclamé ſa protection contre les Lombards, ce grand prince avoit pour principe, qu'agir pour la gloire de la religion & pour l'amour du prochain, eſt un acte plus méritoire que ces prières journalières que de pieux fainéans offrent à l'Eternel dans les intervalles de leur vie oiſeuſe. Il partit enfin pour la Paleſtine, & le pélerin le plus obſcur de ſes états n'eût pu viſiter les ſaints lieux avec plus d'humilité.

Il crut, à ſon retour, devoir aller voir le roi

Hugon, prince d'une haute ſageſſe, qui régnoit en Méſopotamie, & dont les vertus méritoient qu'il fût éclairé par la grace. Jéruſalem étoit ſous ſa domination ; il en laiſſoit l'accès libre aux chrétiens : & Charlemagne avoit reçu les marques les plus attentives de ſa courtoiſie & de ſa générosité, depuis qu'il étoit dans ſes états. Charles, en approchant du lieu que Hugon habitoit, arriva dans un hameau où des haras nombreux & des troupeaux immenſes lui rappelèrent l'idée des anciens patriarches. Celui qui commandoit dans cette immenſe métairie, digne des anciens rois Nomades, le reçut ſous un riche pavillon, & le fit ſervir en vaiſſelle d'or. Charles s'informant s'il trouveroit bientôt le roi Hugon : Sire, nous ſommes dans le tems, lui dit le chef de ces paſteurs, où notre maître s'occupe du labourage. Il a pour principe que la vraie richeſſe d'un état eſt dans ſa population & dans ſon ſol ; c'eſt dans ce tems-ci qu'il s'occupe d'enſemencer les terres labourables, de faire défoncer & améliorer celles qui ſont en friche, & de faire aſſembler la jeuneſſe nubile de ſes nombreux villages, pour l'établir & la doter. Le tribut léger que chaque famille lui paie, ſuffit pour le rendre puiſſant. Ce tribut n'eſt jamais impoſé que ſur le produit annuel ; & cette eſpèce de taille réelle ſe lève ſans frais, & ſe trouve preſque toujours n'être que

le superflu de l'abondance dans laquelle il entretient des familles heureuses, dont chaque année il voit augmenter le nombre.

Charles admiroit secrettement une administration aussi sage, tandis que les jeunes Chevaliers de sa cour se moquoient un peu de la simplicité de cet imitateur d'Abraham, & du vil emploi que, selon leur façon de penser, Hugon faisoit de sa puissance & de son tems.

Bientôt des champs immenses, sillonnés par mille charrues, frappèrent les yeux de la cour de Charles. Une de ces charrues, couverte de lames d'or, & traînée par des bœufs plus blancs que la neige, leur fit connoître le roi Hugon qui la conduisoit depuis le lever du soleil. Ce prince Sarrasin, voyant approcher Charles, remit le soin de continuer son ouvrage à l'un de ses enfans. Tout doit céder, dit-il à Charles, aux devoirs de l'hospitalité. Venez, seigneur, vous reposer dans mon palais; puissé-je vous en rendre le séjour agréable!

Charles, en arrivant dans la ville que Hugon habitoit, fut surpris de ne voir que des femmes, des enfans & des vieillards. J'ai soin, lui dit Hugon, que nul de mes sujets en état de servir la société, ne lui soit inutile; ni moi, ni mes fils nous ne nous croyons point dispensés de ce devoir, & l'emploi des forces & du tems nous

paroît devoir être le premier de tous. Ce soir ces lieux seront plus habités ; & chaque famille rassemblée recevra comme ses bienfaiteurs, ceux qui s'occupent, pendant le cours du soleil, de la culture de ses champs.

Tout respiroit chez Hugon la magnificence avec l'air de la simplicité. Après un grand festin, où les vins les plus précieux de l'Archipel furent prodigués, Hugon, sur la fin du repas, fit appeller sa femme & ses enfans, pour faire honneur à ses hôtes ; & la jeune & belle Jacqueline sa fille, vint, une cassolette à la main, remplir l'air de la salle du festin des parfums les plus exquis. Qu'elle est belle! disoit tout bas Olivier à son ami Roland : ah ! qu'elle feroit digne de parer le palais de Charles !

L'heure du repos étant arrivée, Hugon conduisit Charles & ses Pairs dans une grande salle voûtée, soutenue par un seul pilier. Des lits magnifiques, rangés avec symétrie autour de cette salle, étoient préparés pour Charles & ses douze Pairs.

Les bons vins de Hugon avoient inspiré bien de la gaieté dans les esprits. Les Pairs, en liberté par la retraite de Hugon, se mirent à causer entr'eux, & plaisantèrent beaucoup sur des mœurs qui leur étoient absolument nouvelles. De propos en propos, ils s'amusèrent à

gaber. Gaber dans ce tems-là, c'étoit imaginer tout ce qu'on croyoit être de plus ridicule ou de plus impossible à faire : cette espèce de plaisanterie s'étoit répandue des bords de la Garonne jusqu'au cœur de la France ; elle semble même n'être pas encore absolument éteinte dans son pays natal.

Charles & ses Pairs ne soupçonnoient point qu'ils pussent être écoutés : ils l'étoient cependant ; le gros pilier qui joignoit & soutenoit les arceaux de la voûte étoit creux ; &, soit défiance ou curiosité, Hugon avoit fait cacher dans ce pilier un interprète Grec, qui savoit toutes les langues de l'Europe.

Charles, entrant dans la plaisanterie de ses pairs, fut le premier à dire : Par saint Denis ! quoique l'acier de Syrie soit le meilleur de tous, que le roi Hugon me présente un de ses hommes couvert d'une triple cotte de mailles, je prétends le couper en deux d'un seul revers de ma Joyeuse (1). Roland suivant les gabs : Pour moi, dit-il, si je veux sonner de ce cor de toute ma puissance, je suis sûr d'ébranler tous les bâtimens de la cité, de façon à les faire tous tomber en un monceau.

Olivier, dont le cœur & l'imagination étoient

(1) *Joyeuse* étoit le nom de l'épée de Charlemagne.

enflammés par l'idée qu'il confervoit de la charmante Jacqueline, fe releva vivement fur fon féant: Ma foi, mes compagnons, dit-il, je n'ai pas befoin de gaber pour propofer ce qu'aucun de vous ne pourroit terminer à fon honneur. O Jacqueline! belle Jacqueline! ah! fi je vous tenois entre mes bras, quoique les nuits à préfent foient les plus longues de l'année, & que le foleil, avant cinq heures du foir fous l'horizon, ne reparoiffe qu'à fept du matin à l'orient; oui, charmante Jacqueline, vous compteriez bien doucement ces heures; aucune ne vous paroîtroit mal employée ni trop longue.

Quoique l'efpion Grec caché dans le pilier, fût moins effrayé de ce nouveau gab que des deux premiers, il y fit plus d'attention, & le trouva plus téméraire encore: Par fainte Sophie! dit-il, il faut que ce Paladin qui revient de Jérufalem, ait une foi bien vive dans le fecours de la grace. Je ferois moins furpris, s'il eût parié de tranfporter une montagne.

Ogier prenant la parole: Par l'ame de mon aïeul Doolin, dit-il, dès que demain matin nous ferons levés, j'attacherai mon baudrier à l'énorme pilier qui foutient cette falle; &, le tirant à moi d'une feule main, je parie de le mettre en poudre, & de faire abîmer la voûte. Si même vous voulez fortir du lit, ajouta-t-il,

je vais dès tout-à-l'heure vous en donner l'amusement.

L'espion eut une peur effroyable, & déja pensoit à se sauver, lorsqu'il entendit les pairs se mettre à rire, & dire au Danois que cela seroit aussi bon pour le lendemain matin. Le duc Naymes gaba, pour sauter tout armé quinze toises de haut, malgré son âge. Aymeri dit que d'une seule croquignole, il briseroit le cou du roi Hugon; Turpin, qu'il boiroit tout le vin de sa cave en disant sa messe; Richard, duc de Normandie, qu'il arrêteroit l'eau de la rivière, de façon à submerger les plus hauts clochers. En un mot, les treize gabs furent des paris d'accomplir les faits les plus incroyables; & comme, hors ceux du jeune Olivier & du duc Naymes de Bavière, il n'y en avoit pas un qui ne fût très-nuisible au roi Hugon comme à ses sujets, l'espion se retira du pilier dès que Charles & les Pairs furent endormis, avec l'ame pénétrée de frayeur, & courut en tremblant rendre compte au roi Hugon de tout ce qu'il venoit d'entendre.

Ce qui n'eût été regardé que comme une mauvaise plaisanterie en France, fut traité très-sérieusement en Mésopotamie. Hugon, furieux de l'audace des Paladins François, & de l'ingratitude qu'ils lui montroient de la bonne ré-

ception qu'il leur avoit faite, porta les choses à l'extrême, & jura que les Paladins ne l'auroient pas impunément bravé dans sa cour. Il fit prendre sécrétement les armes à tous les habitans de la ville : il sortit de son palais, qu'il fit entourer, & distribua ses troupes en différentes colonnes, pour attaquer Charles & ses Pairs au signal qu'il donneroit.

Un page de Hugon entendit heureusement ce complot. Ce page étoit François, & de la ville de Laon : il avoit été forcé de fuir du lieu de sa naissance, par un démêlé qu'il avoit eu dans sa famille.

Il est dans le cœur de tous les François d'adorer leur roi; il n'en est aucun à qui la persécution ou des malheurs ayant fait abandonner sa patrie, qui ne la regrette, & qui ne soit prêt à donner son sang pour le service de son ancien maître. Ce page courut, par une route détournée, avertir Charles de la colère & des projets du roi Hugon, qui ne tarderoit pas à l'attaquer. Peste soit du vieux fou, dit le jeune Olivier ! voilà comme sont la plupart des étrangers; ils sont de mauvaise compagnie, & n'entendent pas la plaisanterie. Es-tu fou, lui dit son ami Roland, de traiter d'étrangers des gens qui sont chez eux? Vive Dieu ! je ne suis point surpris que, si nos gabs ont été entendus, ils ne nous regardent,

regardent, nous, comme des gens fort peu courtois & fort étranges. Eh bien! repartit Olivier, n'étoit-il pas beaucoup plus simple qu'ils nous missent au pis? Tout ce qu'ils pouvoient honnêtement exiger, c'est que chacun de nous exécutât le gab qu'il avoit fait: j'aimerois mieux entreprendre le mien, que de me battre. Ma foi, mon cher Olivier, dit Roland, tu présumes trop de toi: je suis sûr que tu te bats fort bien; & je pense qu'il te sera beaucoup plus facile de terrasser à tes pieds quatorze de nos ennemis, que d'égaler une clepsidre, en marquant toutes les heures d'une aussi longue nuit.

Pendant cette légère dispute entre le très-sensé Roland & l'avantageux Olivier, Charles & ses braves pairs s'armoient de toutes pièces, & lorsque les troupes de Hugon osèrent paroître, ils en firent une si cruelle déconfiture, que le bon roi de Mésopotamie, désespéré de voir périr tant de bons & honnêtes laboureurs, fit promptement sonner la retraite, & demanda de parlementer avec Charles. Roi François, lui dit-il, pourquoi viens-tu m'insulter dans ma cour par des gabs injurieux? c'est violer les droits de l'hospitalité. Roi d'Orient, répondit Charles, ne l'as-tu pas violée toi-même par ta défiance injurieuse qui

t'a fait espionner tes hôtes? Mais, dit Hugon, les chrétiens se font-ils donc un jeu du mensonge? La loi que je suis le punit par la mort; & quand même je remettrois tes compagnons en liberté, ne seriez-vous pas à jamais tachés par l'opprobre d'avoir encouru d'être punis pour le plus lâche de tous les crimes? Le reproche de Hugon étoit sanglant; Charles en sentit toute la force: mais ce prince, innocent dans son cœur, espéra l'être assez devant Dieu pour en obtenir des graces surnaturelles, qui pussent frapper Hugon & l'amener à son culte. Plein de confiance dans le pouvoir suprême, il osa l'attester devant Hugon, que loin de mentir, ni lui ni ses compagnons n'avoient rien dit qu'ils ne pussent exécuter. Reviens dans une heure, dit-il, roi Hugon, & puisque tu connois les gabs, choisis celui que tu veux voir exécuter. Hugon y consentit; il laissa Charles pour une heure avec ses compagnons; mais il ne fit point retirer ses troupes, & fit barricader toutes les issues de son palais.

Charles se repentoit de son imprudence; il convenoit intérieurement que ses pairs & lui n'auroient point dû hasarder, au milieu des Orientaux, des plaisanteries à peine admises sur les bords de la Seine. L'archevêque Turpin anima sa confiance dans le secours du Très-Haut; &

Charles, ſe proſternant dans ſon oratoire, frappa ſa poitrine, & ſa prière fut écoutée. Un envoyé de la cour céleſte fendit l'immenſité de l'eſpace, & vint le raſſurer : Charles, lui dit-il, ne tente plus le Dieu vivant; il accorde à ta prière de renouveler les miracles qu'il fit pour les Hébreux ; il va manifeſter ſa gloire & ſon pouvoir au milieu des infidèles : Hugon reconnoîtra la protection qu'il accorde à ſes enfans, & pour cette fois les gabs ſeront exécutés.

Charles s'humilia, & ne douta point de l'exécution des promeſſes de l'ange, & de pied ferme il attendit le retour du roi Hugon.

Ce prince, empreſſé de confondre Charles, revint au bout d'une heure; & la barbe blanche, & l'air caduc du duc Naymes l'ayant frappé : Bon-homme, lui dit-il, tu t'es vanté de ſauter, tout armé, quinze toiſes de haut; je ſuis bien aiſe que tu ſois le premier dont j'aie à punir la démence. Naymes n'héſite pas, ſe préſente au pied d'un mur de cette hauteur; auſſitôt le mur s'entr'ouvre, Naymes le traverſe au petit pas, & dans le même inſtant, un fantôme qui lui reſſemble, paroît, aux yeux de tous les muſulmans, avoir franchi d'un ſeul ſaut cette grande élévation. Hugon admire, & dit à part ſoi : Ce vieillard, ſans doute, eſt aimé du Très-Haut. Turpin lève

les mains au ciel pour le remercier. Hugon remarque ſon teint fleuri, & le triple ventre de chanoine, dont vingt ans d'archiépiſcopat l'avoient décoré. Eh bien, dis-moi donc, derviche de Reims, lui dit Hugon, prétends-tu toujours boire tout le vin de ma cave d'un ſeul trait ? Et toi, roi Hugon, dit Turpin, crois-tu que rien puiſſe être impoſſible à la puiſſance de Dieu ? Fais apporter ici cet immenſe tonneau, reſte du paganiſme & des triomphes de Bacchus, qui fait l'ornement de l'hypodrome de cette ville ; fais-le remplir, & je veux qu'il me ſerve de burette, en célébrant des myſtères que tu devrois adorer. Cinq cents hommes, conduiſant mille chameaux, purent à peine ébranler cet énorme tonneau de quelques toiſes, & les ſommeliers de Hugon lui certifièrent que toute la proviſion de vin en rempliroit à peine les deux tiers. Ils eſſayèrent vainement d'exécuter les ordres de Hugon ; & Turpin, échauffé par l'ardeur de ſon zèle pour confondre les mécréans, but d'un ſeul trait les ſix premiers muids que les ſommeliers apportèrent. Les vignes avoient été gelées cette année ; & le bon Hugon, prévoyant que l'archevêque de Reims accompliroit ſon gab, crut devoir faire ſemblant d'être ſatisfait de cet eſſai ; mais Turpin, en pointe de vin, cria que c'étoit

une ſupercherie, & qu'on ne pouvoit pas défier impunément l'archevêque à boire des meilleurs vins de la chrétienté : Par Mahom ! monſieur l'archevêque, lui dit Hugon, j'aime mieux vous donner le tonneau vide que plein ! vous le remplirez à loiſir du vin de vos côteaux ; prenez-le, & je vous quitte de votre gab. Turpin, acceptant cette propoſition, fit tranſporter ce monſtrueux tonneau ſur les vaiſſeaux de Charlemagne, qui le fit porter, en mémoire de ce miracle, à Heidelberg, où les fidèles le voient encore ; les Germains ayant pris ſoin de radouber ce tonneau fameux, avec les mêmes ſoins que les Grecs radoubèrent pendant plus de mille ans le vaiſſeau des Argonautes.

Hugon avoit une liſte exacte des gabs, & étoit preſqu'épouvanté d'avoir vu l'exécution ſi facile des deux premiers. Après avoir lu & relu le détail de ceux qui reſtoient, & les avoir trouvés tous trop dangereux pour riſquer de les voir s'accomplir, il ſe mit à ſourire : Oh ! par les cent mille millions de houris du paradis, j'en tiens un qui va vous confondre, dit-il à Charles : quel eſt le fou d'entre vous autres, qui s'eſt vanté de ſurpaſſer Mahomet, Omar & Caleb, dans une nuit qu'il paſſera près de ma fille Jacqueline ? L'amour ſeul eût peut-être ſuffi pour engager

Olivier à se présenter ; comment donc auroit-il pu balancer à se déclarer, lorsqu'il se sentoit rassuré par les promesses de l'ange ? Hugon, dans l'espoir de confondre Charles & ses paladins, ne balança pas non plus ; & prenant Olivier d'une main & Jacqueline de l'autre : O Mahomet ! s'écria-t-il, depuis cinquante ans je suis fidèle à ta loi ; mais les graces que j'ai reçues de ta main, ont toujours été courtes & passagères. Si le Dieu des chrétiens fait triompher ce paladin, je renonce à ton culte, & j'embrasse la loi consacrée par des miracles si fort au dessus de l'ordre ordinaire de la nature. A ces mots, s'appercevant que le soleil cessoit d'éclairer le sommet d'une montagne qui réfléchissoit le soir ses derniers rayons, il enferma le jeune paladin & la belle Jacqueline sous un riche pavillon.

Olivier étoit né galant, & tout paladin François doit l'être. Son début fut de se jeter aux genoux de Jacqueline : Ma vie est entre vos mains, lui dit-il ; j'aime mieux la perdre que de vous déplaire. Ah ! belle Jacqueline, je vous la consacre à jamais... si vous me la conservez. Hugon a cru ne vous livrer qu'une victime, & c'est l'époux le plus tendre & le plus fidèle que le ciel vous envoie, & qui vous offre & sa main & son cœur.

La princeſſe d'Orient, accoutumée dès l'enfance à l'obéiſſance aveugle qu'on lui donne pour loi, ne put s'empêcher d'être vivement touchée de la déférence & des ſentimens qu'Olivier lui marquoit dans ce moment : elle ne répondit rien, un non l'eût rendue coupable envers ſon père, un oui lui paroiſſoit trop précipité. Jacqueline n'avoit jamais vu d'objet auſſi ſéduiſant que le jeune & charmant Olivier : dans l'embarras extrême de ſa poſition, elle crut ne devoir ni lui répondre ni ſe défendre. Qu'elle fut délicieuſe la première heure de cette nuit ! la ſeconde fut attendue avec impatience, & ce fut encore Olivier qui ſe plaignit de la longue attente de la troiſième. Tous deux ſe regardèrent tendrement, lorſque l'iman annonça la quatrième heure du haut des minarets. Jacqueline écoutoit Olivier, avec un plaiſir juſqu'alors inconnu pour elle. Non, non, je ne me ſéparerai jamais de vous, lui diſoit-elle. Qu'elle eſt ſage, qu'elle eſt divine cette loi qui preſcrit la conſtance ! Heureuſes épouſes Françoiſes, vous n'avez donc point à craindre de rivales ? ... Olivier l'aſſura qu'elle n'en auroit jamais, & ſe garda bien de lui dire que, ſur les bords de la Seine, les épouſes les plus aimables en avoient quelquefois. L'iman interrompit cette converſation par ſes cris aigus, qui marquoient la cinquième heure.

Jacqueline, tendrement occupée du bonheur d'éclairer son esprit en écoutant Olivier, osoit déja lui faire des questions; & lorsque l'iman cria pour la sixième fois, elles commençoient à devenir embarrassantes. Cependant Olivier, qu'un zèle ardent animoit, continua de lui parler avec le même feu. Mais il eut besoin de rappeler toute sa présence d'esprit, pour continuer à mettre la même chaleur dans ses propos, pendant la septième heure qui lui parut bien courte en comparaison des premières. Cependant, encouragé par les progrès de ses instructions, & Jacqueline prévenant déja ce qu'il avoit à lui dire, la huitième & la neuvième heures de cette charmante & longue nuit, achevèrent de la confirmer dans la douce idée qu'Olivier étoit le plus éloquent, le plus éclairé de tous les hommes, & qu'elle étoit trop heureuse que cet aimable paladin se fût lié par les sermens les plus sacrés avec elle. L'iman n'avoit pas encore averti les dévots Musulmans de la dixième heure, lorsqu'Olivier s'apperçut que la belle Jacqueline se recueillant en elle-même, méditoit sur tout ce qu'il venoit de lui dire. Il se mit à méditer aussi sur ce qu'il devoit expliquer encore à sa charmante prosélite. Il est bien naturel, qu'après neuf heures d'une conversation aussi suivie, la méditation le soit d'un

doux ſommeil. Ils y furent plongés tous les deux pendant les trois heures ſuivantes : mais la docilité de la douce Jacqueline pour les inſtructions du paladin François, méritèrent les ſoins que prit l'ange dont la promeſſe avoit raſſuré Charles. Cet ange, quoiqu'inviſible ſous le pavillon, avoit ſouvent inſpiré le paladin & redoublé ſa ferveur ; il veilla ſur ces nouveaux époux ; ce fut à lui que Jacqueline dut le ſonge le plus vif & le plus charmant : l'illuſion de ce ſonge devint une réalité pour elle. Enchantée des inſtructions d'Olivier, Jacqueline, quoique ce fuſſent toujours les mêmes, les trouva toujours nouvelles, plus fortes & ſi convaincantes, que paſſant ſes bras autour du cou d'Olivier, lorſque le cri de la treizième heure la réveilla : Je me rends ! s'écria-t-elle, mon cher Olivier. Oui, j'abjure, je déteſte une loi cruelle, injurieuſe pour mon ſexe : elle l'exclut du paradis des vrais croyans, & la tienne m'en fait goûter déja les délices. Oui, mon cœur & mon ame ſont à toi pour toujours : achève de confirmer en moi la grace dont tes inſtructions me pénètrent. Olivier, réveillé d'une façon ſi douce, ſentit en même tems tout ſon zèle ſe ranimer. Jamais on ne parla, jamais on n'employa mieux les deux heures qui lui reſtoient. Croyez, chère Jacqueline, lui diſoit-il encore, (lorſqu'un bruit impor-

tun l'avertit qu'on alloit les séparer) croyez à tout ce que vous vient d'apprendre l'époux que le ciel vous destinoit sans doute, puisque c'est son pouvoir qui l'a conduit près de vous. Ah ! dit Jacqueline, il faudroit que je fusse bien incrédule : je ne veux désormais voir & penser que d'après toi. Quel charme pour moi, de devoir un bonheur éternel à l'époux que j'adore, & de répéter sans cesse avec lui les leçons qui m'ont su convaincre !

Le pavillon qui s'ouvrit dans le même tems, & l'arrivée de Hugon interrompirent ces tendres époux. Charles, l'archevêque Turpin & le Muphti le suivoient : ce dernier voulut exiger de Jacqueline un serment terrible, avant de répondre à son père.

Non, je ne te reconnois plus, lui dit-elle ; j'abjure les erreurs qui m'ont caché jusqu'ici les vérités sublimes & consolantes dont Olivier vient de me convaincre. C'est entre vos mains, monseigneur, dit-elle à Turpin, que j'atteste le Dieu vivant, que les graces qu'il répandit dans le sein d'Olivier sont passés dans le mien, & que pas une heure de cette nuit ne s'est écoulée sans que je n'en aie reçu de nouvelles. O mon père, dit-elle au roi Hugon, mon ignorance ne me permet point encore de décider si la nouvelle servante du Dieu

des chrétiens eſt honorée par l'accompliſſement d'un miracle : je ne vous dis rien que de véritable ; c'eſt à vous à l'apprécier.

Dans ce moment, une grace efficace remplit le cœur du bon roi Hugon. Oui, c'en eſt un, ma fille ! s'écria-t-il ; n'en attends jamais un ſemblable de la part des hommes. O Charles ! ô Turpin ! je me rends : je vous quitte des autres gabs, & je vous demande avec ardeur d'achever de m'éclairer, & de me mettre au nombre des enfans du Dieu que vous ſervez. Le Muphti, ſoit politique, ſoit qu'il fût véritablement touché, leur fit la même demande. Turpin, pleurant de joie, diſoit en regardant Olivier, dont les yeux brilloient d'amour & de gloire : Mon ami, n'oublie jamais la reconnoiſſance que tu dois à l'Être ſuprême, de t'avoir choiſi pour convertir les infidèles ; mais oublie cependant les moyens dont tu t'es ſervi ; il ne faut point abuſer de la grace.

Hugon & le Muphty publièrent eux-mêmes ce miracle éclatant ; & les Méſopotamiens, gens doux, honnêtes, & tendrement attachés à leurs familles, s'empreſsèrent à recevoir l'eau ſalutaire de la main de Turpin, & méritèrent de participer aux graces dont Olivier venoit d'être comblé.

De ce moment, Hugon jura l'alliance la plus



étroite avec Charles; ils retournèrent ensemble à Jérusalem, où Charles reçut de sa main les reliques les plus précieuses; & les deux rois ayant arrêté que Hugon se rendroit à Paris avec Jacqueline, pour y célébrer son mariage avec Olivier, en même tems que celui de Roland avec Bellande, Charles repartit avec ses pairs & le fils aîné du roi Hugon, pour retourner en ses Etats.

On n'a pu bien savoir quelle fut l'heure heureuse de cette longue nuit qui donna l'être au fils que Jacqueline, neuf mois après, mit au jour: ce fils qu'on nomma Gallien, se ressentit de son origine presque céleste. Occupé dès son enfance du service du Très-Haut, de la gloire de la religion, & de secourir ses semblables, il devint de bonne heure le modèle des chrétiens, & sa valeur & ses exploits le rendirent celui des Chevaliers.

Charles, de retour à Paris, ne put y goûter les douceurs du repos: il semble que la providence ait eu le dessein d'agiter sans cesse la vie de ce prince par de nouvelles guerres, pour le distraire de quelques foiblesses que son histoire apprend qu'on pouvoit lui reprocher; mais il les répara si bien par ses fondations pieuses, qu'on a cru pouvoir en soustraire les détails dans la légende, & ce prince sera toujours regardé comme celui

qui combattit le plus constamment & le plus utilement pour la foi.

Charles apprit donc en arrivant à Paris, que le puissant roi Marsile avoit passé les Pyrénées, & ravageoit la France à la tête de quatre cents mille hommes: tous les grands vassaux de Charles levèrent leurs bannières pour accourir à son secours, & Guérin de Montglave & tous ses enfans furent les premiers à ranger les leurs sous celle de l'oriflamme. Marsile s'empara de plusieurs fortes cités, avant que Charles eût une armée assez nombreuse pour tenir la campagne contre lui; en vain Charles & ses pairs firent-ils les plus grands efforts pour chasser Marsile, & lui faire repasser les monts. Les cités & les forteresses dont ce roi Sarrasin s'étoit emparé, lui servoient de point d'appui; & de ce tems, comme encore de nos jours, les peuples au-delà des Pyrénées étoient ceux de l'Europe qui défendoient le mieux les places. Cette guerre de postes & de sièges fut d'une longueur extrême, Marsile évitant toujours avec art d'en venir à livrer une bataille décisive; & ce ne fut que de proche en proche & d'années en années que Charles put réussir à le repousser du cœur du royaume, en le faisant reculer vers les Pyrénées.

Pendant ce tems, Gallien avoit acquis déja la



force, l'adresse & les vertus qui rendent un Chevalier illustre & redoutable; il reçut l'ordre de Chevalerie, & la tendre Jacqueline, baignée de larmes, ne put refuser à ce fils si cher d'aller chercher son père, en pensant sur-tout qu'elle lui devroit peut-être de lui avoir ramené son époux. Gallien partit donc, suivi d'un petit nombre de Chevaliers, pour se rendre à l'armée de Charles : dans ce même tems, ce Prince venoit dans plusieurs combats de remporter des avantages si considérables sur Marsile, que le roi Sarrasin, obligé de se retirer des frontières de la France, avoit traversé déja la chaîne des Pyrénées; mais il s'étoit retranché dans les gorges, en attendant un renfort considérable qu'il devoit recevoir.

Hélas !... ce fut dans ce même tems qu'arriva l'événement le plus funeste à la France. Nous croyons ne pas devoir affliger nos lecteurs, en rappelant sous leurs yeux la noire & coupable trahison du perfide Mayençois Ganelon; ils ont déja pleuré sur la défaite de l'avant garde de Charles à Roncevaux, sur la mort du plus grand nombre de ses pairs, sur ce redoutable Roland, répandant un torrent de sang par la bouche, après avoir embouché son cor avec violence, & sur-tout sur ce brave & charmant Olivier percé de coups & prêt à rendre le dernier soupir à côté

de son frère d'armes, qui s'étoit traîné près de lui. Ce fut dans cet instant affreux que Gallien arriva; il reconnut son père à son bouclier; il le reconnut mieux encore aux traits que la tendre Jacqueline avoit peints si souvent, Désespéré de l'état de son père, & furieux de voir un corps de Sarrasins qui s'avançoit, ou pour le prendre avec Roland, ou pour les achever, Gallien fondit sur les infidelles. Olivier, levant sa tête, jouit encore du plaisir de les lui voir tailler en pièces: alors Gallien, sautant de son cheval & jetant son casque, soulève la tête d'Olivier sur ses genoux, le baigne de larmes. Seigneur, cria-t-il, ouvrez les yeux sur votre malheureux fils; je suis Gallien, je suis le fils de la tendre & trop infortunée Jacqueline; & puisque je ne suis pas arrivé à tems pour vous sauver la vie, du moins je vais mourir avec vous. Arrêtez, mon fils, lui dit Olivier d'une voix mourante; loin d'attenter à votre vie, consacrez-la à punir les infidelles, à consoler votre mère & à venger ma mort, & jurez-moi d'obéir au premier, mais, hélas! au dernier ordre que vous recevez de votre père. A ces mots, Olivier, après avoir reçu ce serment de son fils, expira dans ses bras: l'Ange protecteur d'Olivier descendit, comme chacun le sait, de la voûte céleste avec une troupe de ses heureux compagnons;

ils reçurent les ames pures & guerrières d'Olivier & de Roland, & les portèrent sur leurs ailes jusqu'au pied du trône de l'Eternel qui ceignit leur tête de la couronne du martyre. Gallien, baigné de larmes, s'empara de la fameuse durandal & du cor de Roland; les derniers sons qu'il en tira guidèrent Charles.

Gallien se fit connoître â ce prince, lui jura fidélité. Chargez-vous, Sire, lui dit-il, de faire rendre à mon père, comme à votre neveu, les honneurs qui sont dus à des héros qui meurent pour la foi: laissez-moi le soin de venger leur mort.

Charles n'hésita pas à donner à Gallien l'élite des troupes qu'il avoit amenées trop tard au secours de ses pairs. Gallien fondit sur les infidelles, les terrassa, les mit en pièces en vingt combats; &, secouru par Charles, il joignit Marsile, le tua de sa main, fit la conquête de ses états; & c'est ainsi que Gallien mérita le surnom de Restorateur, comme étant celui de la religion & de la France abattue par les grandes pertes qu'elle venoit de faire.

Gallien accusa Ganelon & la plus grande partie de sa race de haute trahison: les ayant vaincus dans le champ-clos que Charles fit dresser à Laon, les traîtres furent écartelés. On peut juger du

désespoir

déſeſpoir de Jacqueline & de Bellande, lorſqu'elles apprirent ces funeſtes nouvelles : l'une pleuroit un époux, l'autre ſon frère & ſon amant; la religion ſeule, cette unique conſolatrice des malheureux, les empêcha d'attenter à leur vie. Ces deux princeſſes, unies déja par leurs malheurs & par leurs ſentimens, ſe cherchèrent, ſe réunirent, & de concert elles fondèrent une abbaye dans le lieu même où Roland & Olivier repoſoient, au ſein du riche monument que Charles leur avoit fait élever. C'eſt là qu'elles finirent leurs jours dans les larmes & dans la prière, après avoir joui de la conſolation de ſavoir que Gallien le Reſtorateur étoit le premier Chevalier de la chrétienté, & qu'élevé ſur le trône de Marſile, il vivoit heureux & rendoit célèbre un nom que nos romanciers ont fait paſſer à la poſtérité, mais qu'ils ont changé depuis en celui de Gallien le Reſtoré.

Toute bizarre, toute extraordinaire que ſoit cette hiſtoire, j'avoue que c'eſt une de celles dont j'ai fait l'Extrait avec le plus de plaiſir; & que le bon Guérin de Montglave m'a paru devoir être le modèle des pères, & ſes quatre fils, celui de l'amour & de l'obéiſſance filiale.

Ce Roman eſt l'un de ceux qui prouve le plus

quelle étoit la ſimplicité de nos anciens Romanciers : il eſt cité par Ménage, qui rapporte l'hiſtoire des gabs avec plus de liberté que dans cet Extrait.

Fin du huitième Volume.